



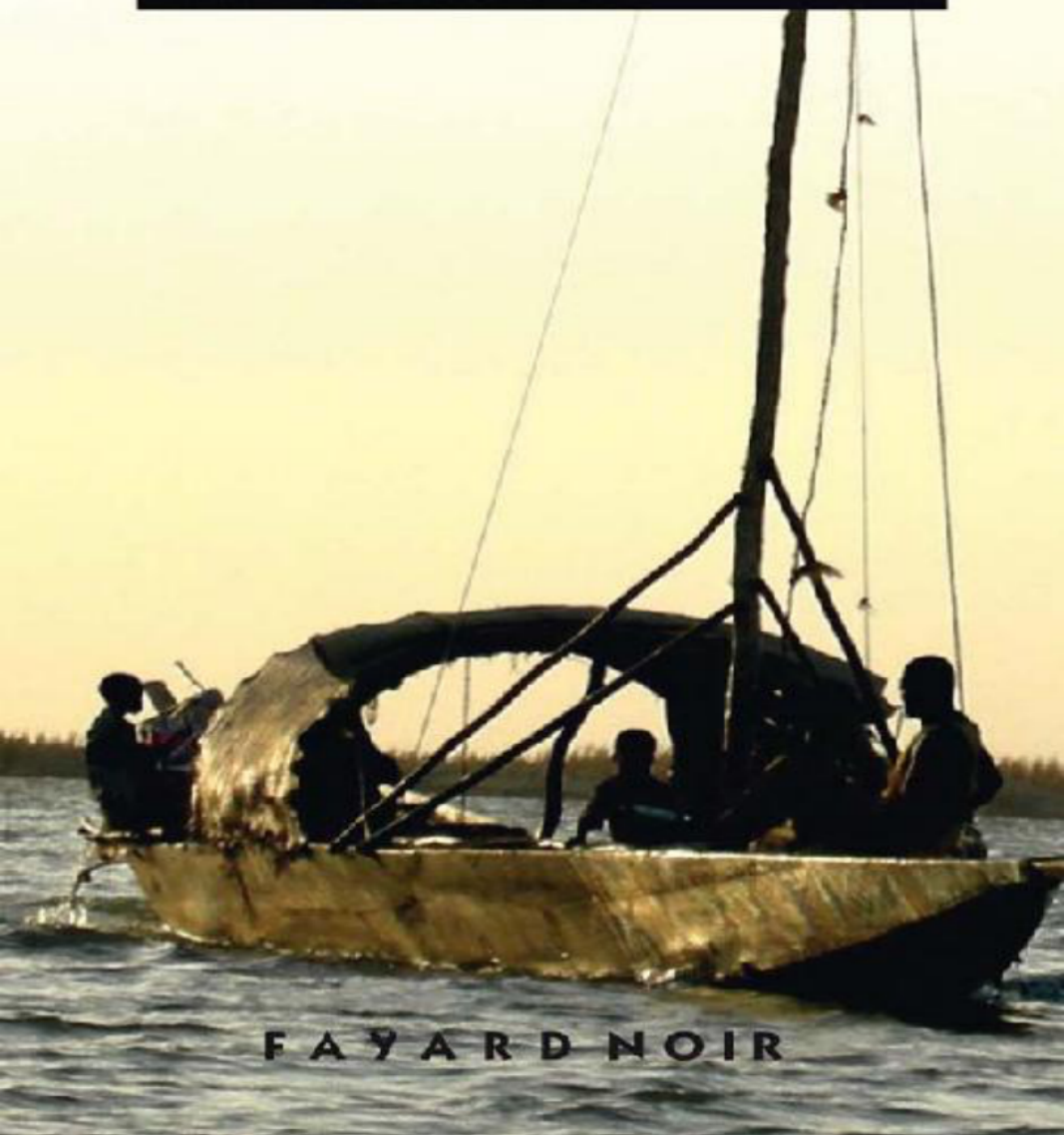
La malédiction du lamantin

Moussa Konaté

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Moussa Konaté
La malédiction
du Lamantin



FAYARD NOIR

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Du même auteur

Epigraphe

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Déjà parus chez Fayard Noir

© Librairie Arthème Fayard, 2009.
978-2-213-65297-9

DU MÊME AUTEUR

L'Empreinte du renard, Fayard noir, 2006.

Khasso, Éditions théâtrales, 2005.

L'Assassin du Banconi, suivi de *L'Honneur des Kéita*, Gallimard, 2002.

Un appel de nuit, Lansman, 1995 ; rééd. 2004.

Mali : ils ont assassiné l'espoir. Réflexion sur le drame d'un peuple, L'Harmattan, 1990.

Chronique d'une journée de répression, L'Harmattan, 1989.

Fils du chaos, L'Harmattan, 1986.

L'Or du diable, L'Harmattan, 1985.

Une aube incertaine, Présence africaine, 1985.

Le Prix de l'âme, Présence africaine, 1981.

*Mes sincères remerciements au docteur Mamadou Simaga et au
jeune professeur Sékou Fofana pour les informations et les
précisions qu'ils m'ont données sur le mythe du Lamantin et
l'histoire des Bozos.*

Les enquêtes du commissaire Habib

Ouvrage paru sous la direction de Patrick Raynal.

*Pour écrire ce roman, l'auteur a bénéficié
d'une bourse du Centre national du Livre.*

Ils étaient quatre dans la chambre fermée, assis en face du devin Kalapo qui traçait avec dextérité des signes cabalistiques dans du sable étalé sur une petite natte. Comme s'il tournait des pages d'un cahier, une fois le carré de sable recouvert de ces traits parallèles, le devin effaçait tout et réécrivait. Les autres le regardaient, silencieux, avec crainte et admiration. Alors Kalapo releva la tête et dit :

– J'ai interrogé le sable à trois reprises, et, à trois reprises, il m'a assuré que Maa se trouve actuellement dans le fleuve Djoliba¹.

– Dans ce cas, allons-y sans tarder ! lança Zarka d'une voix sourde en empoignant la chaise roulante où était recroquevillé Kouata, qui se mit aussitôt à trembloter.

Le vieil hémiplégique à la barbe blanche abondante regarda fébrilement tour à tour Nassoumba son épouse, Mandjou le griot, et Kalapo le devin, lequel avait rangé ses effets de divination ; puis, penchant la tête en arrière vers Zarka, il murmura, comme essoufflé :

– Pas encore... pas encore... Attends un peu.

Dans la chambre aux murs d'argile et au toit de branchages, le silence s'installa, un silence de surprise et de gêne. L'ampoule nue suspendue à la poutre centrale répandait une lumière blafarde qui dessinait sur le sol de drôles de silhouettes dégingandées. Kouata se recroquevilla de nouveau, sa respiration devint sifflante et il se mit à claquer des dents.

– Que t'arrive-t-il donc ? lui demanda Mandjou.

– Il faut... il faut attendre... attendre... un peu... bafouilla le handicapé.

– La nuit s'épaissit, intervint Kalapo, il faut y aller maintenant. Nous n'avons pas le choix, sinon ce sera trop tard.

– Allons-y donc ! trancha Zarka.

Or Kouata s'agrippa à sa chaise et, de ses jambes paralysées, réussit à bloquer l'engin.

– Non, non, il faut... attendre un peu, supplia-t-il.

Il pleurait.

Nassoumba se planta devant lui et, le regardant droit dans les yeux, lui lança :

– Hey, homme, aurais-tu peur, toi ? Tu n’as pas honte ? À ton âge !

Pour toute réponse, le mari secoua la tête. À présent, des larmes lui coulaient sur les joues et il reniflait.

– Honte à toi ! lui cria son épouse en lui crachant sur le boubou.

– Non, Nassoumba ! protesta énergiquement Mandjou. Une épouse ne se comporte pas comme ça. N’oublie pas que ton mari est malgré tout le chef des Bozos, notre chef. Prends garde, femme !

Sans un mot, l’épouse se retira au fond de la chambre.

– Nous partons ! ordonna le devin.

Alors Kouata relâcha son étreinte et Zarka put faire sortir la chaise roulante de la chambre. En file indienne, le devin ouvrant la marche, suivi de Zarka et de Kouata, puis du griot, et enfin de Nassoumba, le petit monde traversa la cour sombre où nulle âme ne semblait vivre. Soudain, d’une chambre s’éleva un gémissement de femme pareil aux plaintes d’un chiot. Peu à peu, le gémissement enfla au point de faire se dresser les cheveux sur la tête. Comme sur commande, la petite colonne s’immobilisa. Kouata se mit à pleurer de nouveau. Nassoumba ramassa un morceau de bois qui traînait au sol, marcha rageusement vers la porte fermée d’où filtrait le gémissement. Donnant un violent coup au battant de bois, elle cria :

– Tais-toi, vieille sorcière ! Puisse le malheur que tu appelles retomber sur toi-même ! Vieille sorcière !

De l’autre côté de la porte, ce fut le silence. Alors la colonne poursuivit sa marche jusqu’au portail de la maison, où Nassoumba s’arrêta et regarda les hommes s’enfoncer dans l’obscurité.

Après que ceux-ci eurent disparu derrière un rideau d’arbres, elle retourna sur ses pas. Au moment où elle repassait devant la chambre, les lamentations s’élevèrent de nouveau.

– Écoute-moi, vieille sorcière, qui veux-tu manger aujourd’hui, hein ? hurla-t-elle.

– Je te tuerai, quoi que tu fasses, vieille chienne ! Je te tuerai ! répliqua la geignarde avec vigueur.

– Vieille folle, c’est moi qui te tuerai avant.

– Souviens-toi du mal que tu m’as fait. Tu ne me connais pas, sinon tu aurais compris que ta vie est finie.

– Vieille folle. Toi, tu passeras ta vie enfermée. Comme une chienne que tu es !

– Je te tuerai. Je le jure sur l'âme de mes parents, je te tuerai !

En signe de mépris, Nassoumba lança un « *tiem !* », suivi d'un long jet de salive sifflant et gagna sa chambre. L'autre continuait de gémir et de jurer qu'elle supprimerait bientôt sa rivale.

Pendant ce temps, précédant son petit monde, Kalapo, le devin, suivait à travers la broussaille un sentier rocailleux à peine visible dans l'obscurité nocturne. On n'entendait que le bruissement des feuillages, le frou-frou des boubous, le tapotement des sandales contre les plantes des pieds et, de temps à autre, les stridulations des grillons. À quelques centaines de mètres, le fleuve Niger s'étalait, comme inerte ; seuls, du pont lointain, des phares de voitures l'illuminant par moments lui donnaient un semblant de vie. À mesure que le petit groupe avançait, l'air s'emplissait d'une odeur de poisson avarié.

Soudain, Kouata éclata en sanglots. Mandjou se porta à sa hauteur et, lui posant la main sur l'épaule, l'interrogea :

– Que se passe-t-il, mon homme ?

Mais l'autre sanglotait de plus belle. On s'arrêta et entourra le chef des Bozos.

– Kouata, que la foi ne quitte pas ton âme, dit le devin. Ce qui doit advenir adviendra : ni les rires ni les larmes n'y pourront rien. Souviens-toi qu'on ne meurt pas deux fois et que nul sur terre n'a de remède contre la mort. Ressaisis-toi.

– Mais ne vois-tu pas que ce sera bientôt la fin des Bozos ! Et que j'en serai le responsable ! bafouilla le vieil hémiplégique entre deux sanglots.

– Si Maa décide de se venger, ce ne seront pas les Bozos seuls qui en feront les frais : il y aura des centaines de morts dans tout Bamako. Alors, tu vois bien que tes larmes n'y changeront rien. Prends ton courage à deux mains et partons.

Ils reprirent leur marche, en silence. Peu après, un oiseau noir s'envola bruyamment des fourrées et se mit à tourner au-dessus de leurs têtes. Puis ce fut un autre, et encore un autre, tant et si bien qu'au moment où ils arrivaient sur la berge, au moins une dizaine d'oiseaux noirs décrivaient une ronde sinistre dans le ciel. À l'horizon, une grosse lune d'un blanc équivoque s'élevait lentement

au-dessus de la colline et sa lumière encore pâle commençait à faire scintiller le fleuve. Lorsqu'une étoile filante déchira la pénombre au loin et disparut derrière les hauteurs boisées, Kouata gémit comme un enfant terrorisé :

– C'est la fin... C'est la fin... bafouilla-t-il.

Les autres ne dirent mot. Aucun d'eux n'était insensible à l'étrange atmosphère qui les enveloppait.

À quelques dizaines de pas, sur la gauche, assis sur des rochers, les pieds dans l'eau, une silhouette voûtée ne perdait rien du spectacle : c'était Apété, un habitant de Kokri, tellement excentrique qu'on le tenait pour fou. En effet, comme aimait à le dire l'imam, notre homme était sans doute le seul être humain à préférer ses chaussures (des souliers en plastique) à ses pieds. Autant il passait son temps à laver et astiquer ses chaussures – surtout lorsqu'il avait marché dans une flaque d'eau ou sur une route poussiéreuse –, autant il se préoccupait le moins possible de ses pieds, gercés et crasseux. Très souvent, d'ailleurs, quand il pleuvait, il cachait ses chaussures sous son boubou pour les protéger et allait pieds nus. C'était donc cet homme bizarre, venu là comme chaque jour faire prendre un bain à ses chaussures, qui dévorait des yeux la scène qui se déroulait à quelques pas de lui.

À présent, la lune avait réussi à se détacher des collines et sa lumière laiteuse illuminait le fleuve. Ayant mis fin à leur ronde, les oiseaux noirs s'en étaient allés, au grand soulagement du chef Kouata et de son petit monde. Après avoir délicatement déposé le handicapé dans le sable, face au fleuve, les autres s'accroupirent. Kalapo, le devin, délia le cordon du sac qu'il portait en bandoulière et en sortit un coq noir. D'une des poches de son boubou, il tira un couteau. Après une longue incantation, dans laquelle revenait sans arrêt le nom Maa, il trancha le cou du volatile qu'il jeta dans le fleuve. Puis, il sortit de son autre poche une poignée de noix de cola rouges et blanches qu'il lança également dans le fleuve.

– Maa, où que tu sois, voici l'offrande que nous te destinons. Le savon efface la tache, le médicament guérit la plaie, la pluie lave les nuages, mais seule l'humilité de l'offenseur guérit la douleur de l'offensé. Que celui qui a offensé présente ses excuses à celui qu'il a offensé. Maa, voici l'offrande que nous te destinons pour te dire que nous avons eu tort de t'offenser. Nous sommes à genoux devant toi, le front au sol et nous te disons : nous avons eu tort, mais nous te savons magnanime : pardonne-nous. Habitants du fleuve, joignez vos prières aux nôtres pour que Maa ait pitié des pauvres mortels que nous sommes, pour qu'il soit convaincu que plus jamais ni nous,

ni notre descendance ne se montrera indigne de lui. Prions tous ensemble, car nous sommes inséparables, car sans le fleuve et ses habitants nous ne sommes rien, nous autres les Bozos. Qu'il en soit ainsi.

Après que le devin eut fini sa prière, ses compagnons remirent le chef Kouata dans la chaise roulante et s'éloignèrent du fleuve en faisant neuf pas à reculons. Lorsqu'ils se furent immobilisés, les oiseaux noirs revinrent tourner au-dessus de leurs têtes et les eaux du fleuve furent violemment agitées par des vagues énormes qui rejetèrent le coq, puis ses plumes, puis les noix de cola sur la berge.

– Hâ ! Maa a refusé notre offrande ! se désola le devin tandis que ses compagnons demeuraient figés de stupeur.

Quelques minutes de ce lourd silence et, comme sur commande, ils reprirent le sentier par lequel ils étaient venus, surveillés par leurs noirs compagnons ailés. Kouata pleurait sans retenue. Bientôt, la nuit les engloutit.

Après avoir nettoyé d'un pan de son boubou ses souliers qu'il avait fourrés dans ses poches, Apété s'apprêtait à se lever quand une ombre se planta devant lui. C'était un géant d'un noir foncé, taillé comme un haltérophile, vêtu d'un short et d'un tee-shirt de cotonnade rouges, et armé d'un énorme gourdin. Terrorisé, Apété glissa du rocher, tomba dans le fleuve. Claquant des dents, incapable de proférer un mot, il regardait, comme hypnotisé, la créature silencieuse qui le menaçait. Quand celle-ci se résolut à parler, ce fut pour demander d'une voix rocailleuse, en brandissant son gourdin :

– C'est bien toi, Apété ?

– Oui... oui, oui... moi, bégaya Apété.

– Où est ton tambour ?

– Chez moi. Si vous le voulez...

– Sais-tu qui je suis ?

– Non... non, non.

– Alors écoute-moi : demain, tu prendras ton tambour, tu parcourras Kokri et Bamako, et tu informeras tous ces imbéciles d'habitants que l'heure de leur mort est arrivée et, que c'est Maa qui te l'a dit. Est-ce que tu as compris ?

– Oui... oui, oui, je dirai... exactement ce que vous me demandez.

– C’est dans ton intérêt. Si jamais tu ne fais pas ce que je t’ordonne, je te retrouverai et je te tuerai d’un seul coup de ce gourdin. Maintenant, lève-toi et disparais !

Aussitôt, Apété se redressa et, plus agile qu’un lièvre, s’élança et se fonda dans la broussaille.

À grands pas, l’homme au tee-shirt rouge marcha vers Kokrini.

À ce moment-là, justement, dans la chambre du chef, Kalapo interrogeait l’avenir dans le sable. Il paraissait particulièrement soucieux à mesure qu’il écrivait et effaçait ses signes. Ses compagnons eux aussi arboraient un visage anxieux en le regardant s’entretenir avec les esprits. Kouata était tellement effondré qu’il n’osait même pas relever la tête.

Une bonne demi-heure de ce silence malsain et le devin laissa tomber :

– Non, Maa ne nous pardonne toujours pas. J’ai beau faire intervenir les mânes de nos aïeux qu’il protège, il ne veut rien céder. Il dit que nous avons failli en lui manquant de respect et qu’il nous fera payer le fait d’avoir transgressé le pacte. Je vois du sang, un flot de sang ; j’entends des gémissements de douleur ; le ciel éclate de colère ; les eaux entrent en furie : on dirait l’Apocalypse.

Fébrilement, le devin se remit à écrire dans le sable, mais, régulièrement, il secouait la tête en signe de désespoir.

– Maa ne veut décidément rien entendre. Il refuse à présent de me répondre. Il n’y a donc plus rien à faire que d’attendre notre sort.

Il se leva et rangea son matériel de divination sans plus un mot. Le chef Kouata se mit à pleurer à chaudes larmes.

C’est alors que l’homme au gourdin ouvrit brutalement la porte qui cria sur ses gonds. À sa vue, le petit monde qui occupait la chambre du chef fut saisi d’un tel effroi que personne n’ouvrit la bouche.

– Vous savez qui je suis et vous avez peur, dit le colosse de sa voix caverneuse. Mais rien ne vous sauvera. Quoi que vous fassiez, vous mourrez tous, et tous ceux qui vous porteront secours ou se mêleront de cette affaire mourront aussi.

Il se tut, foudroya du regard tour à tour les occupants du lieu ; ensuite, il marcha vers le chef Kouata et, d’un coup de pied, le culbuta avec sa chaise dans un recoin de la chambre, cracha trois

fois au visage de Nassoumba puis, s'adressant aux autres, il martela :

– Vous aussi, Maa vous réglera votre compte bientôt. Très bientôt.

Une fois dehors, d'un coup de gourdin, il fracassa la porte et se fonda dans la nuit.

¹ Le fleuve Niger.

Quatorze heures. Tenant fermement la rampe, le commissaire Habib descendait prudemment l'escalier de la direction générale de la Sécurité. Vêtu d'un mini boubou et d'un pantalon bouffant fort bigarrés, il regardait tantôt où il posait les pieds, tantôt où s'était garé Sosso. Quand il eut franchi la dernière marche, il aperçut son jeune collaborateur qui lui faisait signe. Le commissaire sourit et marcha vers lui.

– Je m'y attendais, jeune homme, le grand chef a agi comme je l'avais prévu, dit-il dès que la voiture eut démarré.

– Vraiment ? s'étonna Sosso.

– Bien sûr ! L'enquête que nous avons menée au pays dogon est close. Le dossier est classé.

– Mais pourquoi donc ?

– C'est un ordre venu d'en haut, jeune homme ; il n'y a donc rien à voir, circulez ! Je t'avais bien dit que c'est ainsi que ça se passerait ! Imagine ma tête si j'avais arrêté les coupables. On m'aurait tout simplement ordonné de les relâcher. Je les connais, ces gens-là : des cons !

Sosso soupira, appuya sur l'accélérateur.

– Allons, calme-toi, lui conseilla le commissaire, ton vieux compagnon a envie de vivre quelques années encore.

– Oui, chef, excusez-moi. Mais tout ça n'a aucun sens. C'est à se demander pourquoi on travaille.

– Je sais, je sais, Sosso, il faut prendre son parti. La vie continue malgré tout.

Sosso sourit. Peu après, il tourna pour s'engager sur le pont Fahd. C'est alors que retentit derrière lui un coup de sifflet impératif. Un agent de police lui faisait signe de stopper de façon bien énergique. Sosso obtempéra. L'agent arriva, salua.

– Défaut de clignotant. Vos pièces, s'il vous plaît.

– Défaut de clignotant ? s'étonna l'inspecteur. C'est pas possible ! Regardez donc ! Vous voyez bien que ça clignote.

– Alors vous n’avez pas clignoté avant de tourner ; c’est une infraction. Donnez-moi vos pièces.

Comme s’il ne voulait pas être remarqué, le commissaire se fit tout petit sur son siège. Sosso sortit de la voiture après que son chef lui eut donné discrètement ses propres pièces d’identité. L’agent de police l’entraîna quelques pas plus loin et lui dit :

– Écoute, mon cher, ne perdons pas de temps : tu as fauté et tu dois payer. Ou c’est à moi que tu paies directement et ça te fera six mille francs, ou tu vas payer à la fourrière et ça te coûtera douze mille francs. Décide-toi vite et laisse-moi faire mon boulot.

– Bon, si c’est comme ça, monsieur l’agent, prenez mes pièces et conduisez la voiture à la fourrière. Je préfère payer là-bas.

– Alors tant pis pour vous, répliqua le policier avec hargne avant de se figer, la bouche ouverte, les yeux exorbités, dès qu’il eut pris connaissance des pièces d’identité du commissaire Habib.

– Mais c’est pas... c’est pas vous, ça, bégaya-t-il.

– Non, c’est pas moi ; c’est le monsieur qui est dans la voiture.

– Pourquoi tu m’as pas dit ça dès le départ ? Je plaisantais, tu sais...

Sosso ne l’écouta pas davantage, prit les documents et tourna les talons. L’agent le suivit et se mit au garde-à-vous devant le commissaire Habib.

– Chef, excusez-moi, je savais pas que c’était vous, je plaisantais, en fait.

– Bien sûr, lui répondit Habib. Je n’oublierai pas de dire à votre chef que vous êtes un sacré plaisantin.

Sosso démarra, laissant le policier toujours au garde-à-vous.

– Ah, quel pays ! se désola le commissaire. Des agents de police qui rackettent au su et au vu de tous ! Bon Dieu !

– Il plaisantait, chef, dit Sosso en éclatant de rire.

– Ah, tu fais bien de me le rappeler : il plaisantait, ironisa le commissaire.

Peu après, Sosso dut freiner au beau milieu du pont où s’était formée une file de voitures klaxonnant à tout va. Déjà, les cyclistes pressés avaient envahi la chaussée où ils se faufilaient entre les véhicules dont les conducteurs poussaient d’horribles jurons.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? s’exclama Habib en apercevant une

nuée de garnements qui, précédés d'un adulte jouant d'un tambour, marchaient, sautaient, couraient en tous sens en battant des mains et en scandant : « Apété ! Apété ! »

Cette étrange troupe paralysait la circulation. D'ailleurs, arrivés à la hauteur des policiers, elle s'arrêta et l'homme cria :

– Gens de Kokri et de Bamako, je suis l'envoyé de Maa. Il me charge de vous dire que la fin du monde a sonné. Ni Dieu ni aucun mortel ne pourra arrêter cette fin. Il ne vous reste qu'à prier et à vous résigner. Le grand jour que Maa avait annoncé est arrivé. Qu'Allah ait pitié de vos âmes.

Un roulement de tambour suivi des hurlements des enfants, et le cortège s'ébranla.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Qui est ce bonhomme ? s'enquit de nouveau le commissaire dont la voix trahissait un soupçon d'énervement.

– C'est Apété, chef, lui répondit Sosso.

– Apété ? D'où vient un tel prénom ? Et qu'est-ce qu'il est en train de faire comme ça ?

Sosso s'efforçait de ne pas éclater de rire pour ne pas irriter davantage son chef qu'il évitait de regarder en face.

– Il est un peu fou, répondit-il. Il habite Kokri. C'est un Bozo.

– Bozo ou pas, fou ou pas, c'est un danger public. Je me demande comment les agents de police le laissent faire le pitre. Il expose la vie des enfants et des piétons. Et il annonce la fin du monde à des gens superstitieux !

– Oui, chef, mais personne ne le prend au sérieux, intervint Sosso.

– Oui, jusqu'au jour où il va provoquer une hécatombe ! Dépose-moi et tu me l'amènes !

– Mais chef, je vous jure que personne...

– Non, Sosso, je ne veux rien comprendre : tu l'arrêtes et tu me l'amènes, c'est tout.

– Entendu, chef, acquiesça le jeune policier qui, au ton de son compagnon, comprit que ce dernier n'allait pas tarder à entrer dans une de ces colères que toute la police craignait.

Quelques minutes plus tard, il se gara dans la cour de la brigade criminelle.

Assis à son bureau, plongé dans ses pensées, le commissaire Habib regardait sans le voir le spectacle de la ville qui grouillait en tout sens. Sosso entra.

– Chef, Zarka est au secrétariat. Il cherche à vous rencontrer.

– Zarka ? Bizarre ! Fais-le entrer... Sosso, pour ce qui est de Até... non, Apété, attends demain pour me l'amener. Il est trop tard maintenant.

– Entendu, chef, acquiesça Sosso en souriant.

Zarka était un thérapeute traditionnel bozo dont la connaissance des vertus médicinales des plantes était de notoriété publique. Il avait hérité cette science de son père dont la réputation avait franchi les frontières du Mali. De nombreux patients de pays voisins comme le Sénégal, la Côte-d'Ivoire ou la Guinée venaient le consulter. C'est lui qui avait soigné et guéri le père de Habib d'un mal étrange contre lequel la médecine occidentale s'était révélée inefficace. Une solide amitié s'était établie entre les deux familles, et c'est tout naturellement qu'avant sa mort le père du commissaire lui avait recommandé vivement de veiller sur Zarka et les siens.

Quelques minutes plus tard, Sosso introduisit le Bozo et s'éclipsa. Ce dernier était maintenant un septuagénaire à la barbe et aux cheveux blancs. Il avait l'air soucieux.

– Tiens, quelle tête tu fais, mon cher Zarka ! Que t'arrive-t-il ? Y a-t-il un problème chez toi ? dit le commissaire en entraînant vers une chaise son hôte qui s'assit lourdement.

– Non, Habibou, je n'ai rien. Tout va bien, les miens vont bien, répondit Zarka d'une voix sereine.

– À voir ta tête, on ne le dirait pas. Alors, raconte-moi donc ce qui t'amène.

L'homme observa un moment de silence, comme s'il hésitait, souffla, puis regarda le commissaire franchement dans les yeux.

– Habibou, tu sais quel lien m'unissait à ton père. Il n'est plus sur cette terre mais, pour moi, c'est toi qui le remplaces. Je ne peux donc rien te cacher. Habibou, si je suis venu te voir, c'est pour te dire que la fin du monde est arrivée. Oui, Kéita, la fin du monde est arrivée.

– Oui, Zarka, mais explique-toi. Que veux-tu dire ? Et pourquoi la fin du monde serait-elle arrivée ? interrogea le policier qui ne

croyait aucunement à cette nouvelle mais s'inquiétait pour l'état de santé de son hôte.

– Habibou, repartit Zarka, tu es un homme instruit, mais on n'apprend pas tout à l'école des Blancs, pour la simple raison que Dieu n'a pas donné tout le savoir aux Blancs. Je ne suis ni fou ni malade, Habibou. Si je te dis que la fin du monde est arrivée, c'est que bientôt il se produira des événements que l'homme n'a jamais connus depuis que Dieu a créé ses ancêtres Adama et Hawa. C'est de Maa que nous tenons cette nouvelle. Bientôt, très bientôt, il se passera des choses terribles sur notre terre. C'est pourquoi je viens te voir, Habibou ; si je meurs et s'ils survivent, je te confie mon épouse et mon unique petit garçon, comme ton père m'a confié à toi.

– Mais, Zarka, si c'est la fin du monde, je mourrai moi aussi, rétorqua le commissaire fortement perturbé par le sérieux avec lequel le vieux Bozo s'était exprimé.

– Excuse-moi, Habibou, j'aurais dû préciser que c'est la fin du monde pour les Bozos d'abord. Mais tu as raison, d'autres que les Bozos seront atteints. Ce qui est annoncé arrivera, l'homme n'y peut rien. Je te confie donc mon épouse et mon enfant. Que Dieu te donne longue vie, qu'il te rende au centuple tout le bien que tu m'as fait. Nous nous retrouverons un jour au royaume de Dieu.

Zarka serra les mains du commissaire entre les siennes, longuement, en balbutiant des prières. Que dire ? Que faire ? Habib avait beaucoup de questions à poser à son vieil ami, mais le drame que vivait ce dernier l'en empêcha. Il appela Sosso et lui demanda de mettre Zarka dans un taxi.

Plus tard, les deux policiers descendaient l'escalier.

– C'est bizarre, dit Sosso après avoir écouté son chef relater son entretien avec Zarka. C'est pourtant un homme posé, d'habitude. Pour qu'il se comporte comme ça, il doit être bien secoué.

– Eh oui, convint le commissaire, moi, je ne sais même plus que penser. Attendons et on verra.

C'est alors que, ayant levé la tête, le commissaire se rendit compte que le soleil avait disparu, recouvert par de gros nuages d'encre qui, ayant vaincu l'horizon, se répandaient à toute vitesse dans le reste du ciel.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama-t-il.

- Un orage, chef, expliqua Sosso.
- Mais nous sommes au mois de février ! On n'a jamais vu un orage en février !
- Pourtant, je pense que c'est un orage, chef.

Habib se remémora les propos d'Apété et de Zarka et, bien qu'au fond de lui-même il n'en crût rien, il ne put cependant s'empêcher de s'avouer qu'il était à tout le moins troublé par tant de coïncidences.

– Sosso, lança-t-il à son jeune collaborateur qui enfourchait sa moto, surtout rentre vite et reste enfermé chez toi. De grâce, oublie les filles ce soir, demain tu en auras tout le temps.

– Entendu, chef, à demain, fit Sosso en démarrant, plié de rire.

– À demain, mon petit, le salua à son tour le commissaire amusé dont la voiture quitta lentement la cour de la brigade criminelle.

Il n'était que dix-sept heures et pourtant on eût dit qu'il faisait nuit. D'épais nuages avaient éteint tout rayon lumineux, à tel point que, les réverbères n'étant pas encore allumés, il était pratiquement impossible de rien distinguer à quelques mètres. Devant un phénomène auquel ils ne comprenaient rien, les habitants de Bamako s'étaient affolés. Chacun tentant de regagner son domicile au plus vite, ce fut une cohue d'apocalypse. Plus de trottoirs, plus de chaussées : en voiture, à moto, à bicyclette, en charrette, à pied, on roulait ou marchait où l'on pouvait. Tout cela klaxonnait, sifflait, pétaradait, criait, invectivait, insultait. Lorsque peu après l'orage éclata, ce fut de la folie. Le vent hurlait dans les feuillages, secouait les poteaux électriques, emportait des piétons et des cyclistes, soulevait une poussière aveuglante et suffocante. Alors, des trombes d'eau s'abattirent sur la terre avec une telle intensité, une telle furie que la ville de Bamako se transforma, en un clin d'œil, en un fleuve immense dont le grondement des eaux rappelait les trompettes de Jéricho. Des éclairs zébraient le ciel, et la foudre éclatait sans discontinuer dans un bruit d'enfer.

Si ce n'était pas l'annonce de la fin du monde, ça y ressemblait étrangement.

L'orage de la veille n'avait laissé derrière lui que désolation : des arbres déracinés, des maisons de terre effondrées, des voitures accidentées, transformées en épaves, des rues boueuses dont les pluies avaient emporté l'asphalte, des cadavres de chiens et de moutons flottant sur le fleuve Niger dont les eaux avaient débordé au point d'inonder les habitations imprudemment construites sur ses rives.

Kokrini, le gros campement situé si près de Bamako qu'il était considéré comme un de ses modestes quartiers périphériques, avait particulièrement souffert. Les Bozos, ses habitants, ethnies ne vivant pratiquement que de la pêche, n'y habitaient que lorsque le fleuve était à l'étiage ; durant l'hivernage, quand les eaux commençaient à gonfler, ils regagnaient prudemment leur village, Kokri, à quelques kilomètres de là. Ainsi vivaient-ils depuis des générations. L'orage inattendu en ce mois de février avait littéralement dévasté le campement. Un grand nombre de cases au toit de chaume bordant le fleuve s'étaient écroulées, comme les fours de terre caractéristiques qui servaient à enfumer le poisson. Les ruelles n'étaient plus que flaques d'eau boueuses sur lesquelles flottaient des pirogues et des chalands que le vent y avait fait atterrir. Partout, des cadavres de poissons que se disputaient les chiens, les charognards et les enfants.

Les adultes paraissaient avoir déserté les lieux : en fait, tous s'étaient rués tôt le matin vers la concession du chef Kouata. Là, assis sur des nattes ou debout, dans un silence pesant, ceux de Kokrini formaient un cercle autour d'une masse informe recouverte de trois pagnes de cotonnade.

Soudain un mouvement parcourut la foule quand, s'étant frayé un chemin à coups de klaxon, six agents de la brigade criminelle, certains en tenue, d'autres en civil, se dirigèrent vers la masse informe. Six gaillards surgirent aussitôt et leur barrèrent le chemin. Des protestations et des invectives fusèrent.

– Vous êtes des mécréants ! hurla quelqu'un dans la foule. Qui vous a demandé de venir ? Qui ?

Ce fut alors un brouhaha. C'est à ce moment qu'entra le commissaire Habib, précédé de l'inspecteur Sosso.

– C'est lui, leur chef ! Oui, c'est lui ! C'est lui ! crièrent des voix.

Accompagné de Mandjou le griot, Zarka, qui était assis aux premiers rangs, s'approcha du commissaire et lui parla à voix basse. Alors, s'adressant à la foule le griot expliqua :

– Du calme, s'il vous plaît. Le chef des policiers que voici, Habib Kéita, a dit qu'ils ne toucheraient à rien avant l'arrivée de l'imam et du devin. Alors, calmez-vous et reprenez votre place.

Justement, l'imam Lassine et le devin Kalapo apparurent. Aussitôt, le silence se réinstalla. Le commissaire Habib, l'inspecteur Sosso et les six autres agents de police durent s'asseoir à leur tour. L'imam se leva.

– Gens de Kokri, mes frères Bozos, une fois encore Allah vient de nous rappeler qu'Il est le maître de toute chose et de toute vie. Il décide ce qui Lui plaît, quand il Lui plaît. Et nous autres mortels n'avons qu'à dire amen. Hier soir, Il a fait pleuvoir des trombes d'eau sur la terre ; demain, Il fera ce qu'Il voudra : aucun mortel ne peut s'opposer à la volonté du Créateur. Il a décidé d'ôter leur âme à notre chef Kouata et à son épouse Nassoumba en les frappant de sa foudre. Pourtant le chef de notre clan et sa femme étaient de bons musulmans. Pourquoi ? Il n'appartient pas aux mortels de chercher à deviner les desseins du Tout-Puissant. Constatons seulement et disons : Allah est grand.

Puis l'imam récita des sourates. Ensuite, il tira délicatement sur les pagens : la tête du chef Kouata reposait sur le corps étendu de Nassoumba qui gisait, une jambe repliée, dans une large flaque de sang. La foule frémit et poussa un « *Allah akbar* ».

Le devin Kalapo sortit d'une de ses poches un bâtonnet recouvert de cauris, tourna autour des cadavres en marmonnant, puis s'accroupit et posa son front sur le sol humide. De nouveau debout, il tira d'une autre poche des cailloux, en lança un à chaque point cardinal. Ensuite, il passa et repassa ses mains sur les corps, souffla trois fois. Se tournant vers l'est, il dit à haute voix :

– Choses du Ciel, choses de la Terre, choses de l'Eau, choses du Feu, c'est à vous que je m'adresse au nom du peuple des Bozos. Par le pacte qui nous lie, dites à Maa que nous lui demandons pardon à genoux, les mains au dos, et que plus jamais aucun Bozo ne se trompera de chemin.

Joignant le geste à la parole, le devin s'agenouilla ; comme si le signal en avait été donné, hormis les policiers visiblement dépassés, toute l'assistance fit de même.

Une fois la foule rassise et après s'être entretenu avec l'imam et le devin, Zarka parla à voix basse au commissaire puis au griot, lequel, à l'attention du public, expliqua encore :

– Maintenant, les autorités vont faire leur travail. C'est la loi qui le veut. Ils nous ramèneront les corps sans tarder.

Sous l'œil vigilant du commissaire Habib, des agents en civil rapportèrent deux brancards de la fourgonnette pendant que le troisième photographiait les corps. Puis la foule s'écarta silencieusement et regarda le commissaire et son monde emporter les morts.

– Ne m'enlevez pas ma mère et mon père ! Laissez-les moi ! Je vous en supplie, hurla d'une voix aigrette et en clopinant une fille à la jambe droite paralysée qui s'aidait d'une canne.

– Ils ramèneront leurs corps, Kaïra, tenta de la consoler Zarka en la retenant délicatement.

Kaïra se jeta par terre et éclata en sanglots.

Dans quel monde vivons-nous ? s'étonna Habib une fois assis dans la voiture, à côté de Sosso. C'est à en devenir fou.

– Moi, je n'en reviens toujours pas, chef. J'avais l'impression de me trouver sur une autre planète, renchérit Sosso.

– Eh oui, Sosso, le Mali est un pays bien complexe. Il n'y a pas que les Dogons. Les Bozos sont tout aussi étranges. Tu as remarqué qu'il y avait côte à côte l'imam et le devin, c'est-à-dire l'islam et l'animisme, sans que ça gêne personne ? Au contraire, ça leur paraît tout naturel que l'un s'adresse à Allah et l'autre aux esprits.

– Mais c'est vrai, c'est vrai, je n'y avais pas pensé ! s'exclama Sosso.

– Eh oui, Sosso, c'est comme ça. D'un côté, ils soutiennent que c'est Allah qui a foudroyé le chef Kouata et son épouse, de l'autre ils présentent leurs excuses à Maa le Lamantin, une divinité des eaux. Attendons le rapport du médecin légiste pour y voir un peu plus clair... Pendant que j'y pense, n'oublie pas de m'amener Atépé.

– Apété, chef, rectifia Sosso en souriant.

Peu après, la voiture pénétrait dans la cour de la brigade criminelle.

L'après-midi du lendemain, le commissaire Habib était arrêté à la fenêtre de son bureau, non pour contempler le spectacle des passants soucieux d'éviter les flaques d'eau, ni les employés de la voirie réparant les dégâts de l'orage, mais pour mettre un peu d'ordre dans les questions qui se bousculaient dans sa tête. Pourtant, l'affaire paraissait bien simple : une nuit d'orage, le chef Kouata et une de ses épouses avaient été retrouvés morts dans la cour de leur maison, foudroyés, pensait-on. Si l'examen médico-légal confirmait cette version, il s'agissait donc de faire un constat, tout simplement. Pourtant, beaucoup de détails intriguaient le commissaire. Zarka et Apété avaient annoncé un malheur imminent dont l'auteur ou l'instigateur serait Maa le Lamantin. On pouvait raisonnablement penser que leur information provenait de la même source. Laquelle ? Si l'on se plaçait du point de vue des Bozos, convaincus que le Lamantin était une divinité, l'orage de février et la mort de leur chef et de sa femme étaient liés, et s'expliquaient aisément. Or Habib, lui, avait toujours pris cette histoire de Lamantin pour une légende dont il entendait parler depuis son enfance. Par expérience, il savait que derrière toute mort supposée mystérieuse se cache la main d'un criminel. Si le chef Kouata et son épouse étaient morts foudroyés, l'affaire était entendue, sinon, il faudrait s'attendre à une enquête extrêmement difficile et risquée. Il ne doutait point que, s'il avait tenu à interroger d'éventuels témoins ou à faire emporter les corps avant l'intervention de l'imam et du devin, il aurait provoqué une émeute. Il faudrait patienter encore, le temps que les premières funérailles soient accomplies, pour se risquer à pénétrer au domicile du chef bozo et essayer de comprendre, par exemple, pourquoi les époux se trouvaient ensemble dans la cour par un soir d'orage.

Le commissaire souffla en fermant les yeux, puis, à pas lents, regagna son bureau. C'est à ce moment qu'entra Sosso, en poussant presque devant lui un Apété visiblement apeuré. L'homme, qui tenait ses chaussures, glissa sur le carreau et serait tombé si l'inspecteur ne l'avait retenu par un pan de son boubou.

– Je jure que je n'ai pas volé, lança-t-il au commissaire.

– Je te répète que personne ne t'accuse de vol, lui répliqua Sosso.

– Mais si on m'emmène à la police, c'est qu'on m'accuse d'avoir volé ! Je ne suis pas un voleur, moi, je le jure. Personne ne peut dire

le contraire.

– C'est bon, asseyez-vous sur cette chaise, lui ordonna le commissaire d'une voix rude.

L'homme obéit.

– Donnez-moi votre carte d'identité, reprit le commissaire.

– Ma caradenté, je n'ai pas de caradenté, moi ; je n'en ai jamais eu.

– Alors, dites-moi comment vous vous appelez.

– On m'appelle Apété. C'est comme ça que tout le monde m'appelle.

– C'est un prénom bozo, ça ?

– Non, mon com'saire, on m'appelle comme ça seulement.

– Et qu'est-ce que ça veut dire, Apété ?

Apété se gratta la tête :

– C'est difficile à expliquer, com'saire.

– Faites un effort pour expliquer quand même.

Apété regarda Sosso émoustillé, puis Habib, se gratta de nouveau la tête, se racla la gorge, enfouit ses souliers dans sa poche, croisa les pieds, les décroisa et dit enfin :

– Moi, j'allais prier tous les jours à la mosquée. Comme tout bon musulman. Vous le faites, vous aussi, n'est-ce pas, com'saire ? Oui, j'en suis sûr. Toi, je sais pas, dit-il à Sosso. Un jour, c'était vendredi, je priais juste derrière l'imam. Quand on s'est baissés, j'ai entendu un bruit – « prout ! ». Je n'ai rien dit, comme si je n'avais rien entendu. Puis on s'est baissés une deuxième fois et j'ai entendu encore « prout ! prout ! ». Nous avons posé notre front par terre et j'ai entendu « proutoutoufouss ! ». Il y a eu une odeur d'œuf pourri. J'avais de la peine à respirer. Et pendant trois zakats, l'imam a continué à faire « Proutoutoufoussss ! ». Je jure, com'saire, que c'était l'imam. Je ne me trompe pas, puisque j'étais juste derrière lui. Je savais d'où venait le bruit. Mais l'odeur ! Hou ! c'était insupportable. Alors, pour ne pas mourir, j'ai pris ma natte de prière et je suis sorti de la mosquée en protestant. Après la prière, tout le monde s'est mis à me critiquer. Ils disaient que j'étais un mauvais musulman, que j'étais fou. Le lendemain matin, mes amis, les enfants m'ont demandé d'expliquer ce qui s'était passé à la mosquée. J'ai répondu : « Almamy, i pété. » Alors les enfants – qui ne savent pas parler français – ont déformé mes mots et m'ont

surnommé Apété. Voilà, com'saire. Je vous jure que l'imam i pété. Je ne suis pas fou, je ne suis pas un voleur. Sinon, je m'appelle Samba. Vous avez compris maintenant, com'saire ? Et toi aussi ? dit-il en se tournant vers Sosso qui hurlait de rire sur sa chaise.

Habib lui-même s'esclaffait sans retenue, tandis que, se méprenant sur la cause de l'hilarité des policiers, le pauvre Apété continuait de jurer : « Si je mens, que j'épouse une fille dogon ! » Sosso se tapait la cuisse de rire et son chef levait les bras au ciel.

– Bon, put dire enfin le commissaire, vous vous doutez bien que ce n'est pas pour connaître votre prénom que nous vous avons fait venir ici. Passons aux choses sérieuses, maintenant. Hier, Samba, je vous ai vu sur le pont Fahd, entouré d'une nuée d'enfants. Que faisiez-vous là ?

L'homme fut soudain saisi d'une telle peur qu'il se mit à suer abondamment. Il se frottait les mains sans arrêt et agitait la bouche comme s'il mangeait.

– Je ne peux pas dire, com'saire, finit-il par lâcher.

– Attention, Samba, si vous refusez de répondre à ma question, vous allez tout droit en prison. Je vous écoute.

– Parle donc, Apété. De quoi ou de qui as-tu peur ? intervint Sosso.

– J'ai peur... j'ai peur de l'envoyé du Lamantin.

– Mais pourquoi ? l'interrogea Habib.

– Il a menacé de me tuer si...

– Si quoi ?

– Si je ne lui obéis pas.

– En quoi ?

– C'est lui qui m'a chargé du message que vous m'avez entendu dire sur le pont Fahd.

– Où l'avez-vous rencontré, cet envoyé du Lamantin ?

– Au bord du fleuve, le soir.

L'inspecteur Sosso regarda longuement Apété et lui demanda :

– L'envoyé du Lamantin, c'est un homme, un animal ou un esprit ?

– C'est un géant habillé tout de rouge et armé d'un gourdin.

– Tu ne le connais pas ?

- Non, je ne l'avais jamais vu.
- Est-ce qu'il t'a parlé du chef Kouata et de sa femme ?
- Non, il m'a seulement dit que le malheur allait s'abattre sur les Bozos.

Habib regardait l'homme avec pitié. Apété ne fabulait pas, il racontait et interprétait les faits en fonction de sa conception du monde. On sentait à travers sa voix et ses gestes qu'il vivait un drame.

– Apété, dit Sosso, est-ce qu'il y avait quelqu'un d'autre que toi et l'envoyé du Lamantin au bord du fleuve ce soir-là ?

– Oui, répondit Apété sans hésiter, il y avait le chef Kouata, le devin Kalapo, Zarka et deux ou trois autres hommes.

– Et l'envoyé du Lamantin leur a parlé, à eux aussi ?

– Non, il n'est apparu qu'après leur départ.

– Et que faisaient-ils au bord du fleuve, Kouata et les autres ?

– Ils offraient des sacrifices au Lamantin. Mais le Lamantin a refusé leurs sacrifices.

– Après t'avoir donné des ordres, où est allé l'envoyé du Lamantin ? Il a disparu ?

– Non, il a marché à grands pas avec son gourdin vers Kokrini.

Sans se le dire, les policiers comprirent qu'ils étaient dans une impasse. Apété était convaincu de sa version des faits et nul n'aurait pu le faire changer d'avis. De toute façon, il en avait suffisamment dit pour permettre au commissaire Habib et à son collaborateur de se faire un début d'opinion.

– Bien, conclut le commissaire. Nous te remercions, Samba. Tu peux nous faire confiance, nous ne dirons mot de notre entretien à personne.

– Vous êtes des hommes de bien. Est-ce que je peux m'en aller maintenant ?

– Oui, mais il faudra penser à prendre une carte d'identité, car c'est obligatoire pour tout le monde.

– J'ai entendu, com'saire. Mais je mets quoi sur ma caradenté : Samba ou Apété ?

Pendant que Sosso, hilare, entraînait Apété hors du bureau, Habib se renversa sur sa chaise en s'esclaffant.

C'était une hutte dressée sous un arbre, à proximité de l'unique rue goudronnée de Kokrini. Elle servait de pharmacie et de cabinet de soins à Zarka. Pour tout mobilier, un banc de bois blanc, une multitude d'étagères rudimentaires encombrées de plantes variées, trois escabeaux et une natte sur laquelle était étendu un garçon malade dont la mère massait les jambes. Dans un coin, des plantes médicinales bouillaient dans une marmite. Zarka remplit une petite calebasse de la potion fumante qu'il attiédit à l'aide d'une cuillère en bois. Aidé de la mère, il fit asseoir l'enfant auquel il fit boire deux gorgées de la médecine. Avec ce qui restait dans la calebasse, il lui lava la tête.

– Ne te fais pas de souci, dit-il à la mère, il a le ventre sec et c'est de là que vient son mal de tête. Tu verras, dans deux jours, il sera remis.

Il prit l'enfant dans ses bras et l'installa dans un taxi-brousse, à côté de la mère qui n'arrêtait pas de le remercier depuis qu'il avait refusé de se faire payer.

Peu après, le guérisseur retourna dans son cabinet où il se mit à trier les plantes.

C'est au moment où il sortait de la hutte, les mains pleines de feuilles pour aller les étaler au soleil, que la voiture des policiers s'immobilisa.

– Hé, mais c'est mon esclave et son moustique ! plaisanta le vieux Bozo en apercevant Habib et Sosso.

– Oui, Zarka, et ils viennent t'apprendre que ton règne est fini, répliqua le commissaire.

Zarka salua chaleureusement ses hôtes et les conduisit dans sa hutte où ils prirent place sur les escabeaux.

– J'espère que vous m'apportez de bonnes nouvelles, commença-t-il.

– Si tu n'as rien volé, répondit Habib, tu n'as aucune raison d'avoir peur.

Zarka rit. Il regarda longuement Sosso droit dans les yeux avant de lancer :

– Mon petit moustique, j’ai l’impression que tu as eu mal au ventre il n’y a pas longtemps.

L’inspecteur en resta bouche bée.

– Comment le sais-tu, ça, Zarka ?

– Je le lis dans tes yeux, mon pauvre petit moustique. Mais ne t’en fais pas, je te donnerai un médicament et ça ira.

Se tournant vers le commissaire, le guérisseur demanda :

– Et si tu m’expliquais maintenant la raison de ta visite ?

– D’abord, répondit Habib, est-ce que tu peux me dire pourquoi le mariage est interdit entre les Bozos et les Dogons ? Figure-toi que j’ai rencontré un Bozo qui a juré d’épouser une fille dogon s’il mentait.

Zarka rit en se tapant la cuisse. Il prit le bras de Habib et lança :

– On voit vraiment que tu es un Malinké !

– Bon, fit Habib, je vois que tu ne veux pas répondre. Mais je ne te lâcherai pas ! En fait, nous venons te voir pour que tu nous aides à mieux comprendre les événements d’hier, à Kokrini. La mort du chef Kouata et de son épouse.

– En vérité, je m’en suis un peu douté dès que je vous ai vus, dit Zarka. Le zèbre qui ne porte plus de zébrures doit être nommé autrement. Alors, que veulent savoir les policiers ?

– Quand la foudre est tombée sur le couple, est-ce que tu étais présent, toi ?

– Non, Habibou ; j’en ai été informé seulement tôt le matin et je suis aussitôt allé chez Kouata.

– Mais, la veille au soir, tu étais allé au bord du fleuve avec Kouata, Kalapo et d’autres, n’est-ce pas ?

La lueur de surprise qui traversa le regard du Bozo n’échappa pas à Habib.

– Je ne sais pas comment tu l’as appris, mais c’est vrai, finit par avouer le guérisseur.

– Le zèbre qui ne porte pas ses zébrures doit être nommé autrement, n’est-ce pas ? Et des policiers qui ne font pas leur boulot ne sont pas des policiers, mon cher Zarka. Ne cherche pas à savoir comment nous avons été informés, ça n’a pas d’importance. Nous savons également que Maa n’a pas agréé votre offrande. Mais ce n’est pas pour ça que nous sommes venus te voir.

À présent, la surprise de Zarka avait atteint une telle intensité que le vieux Bozo regardait le commissaire bouche bée. Pour lui, seuls les oiseaux noirs qui les avaient accompagnés l'autre soir avaient été témoins du sacrifice rituel. Comment Habib pouvait-il être au courant d'un secret si bien gardé, d'autant qu'il était certain que tous ceux qui avaient pris part au rituel auraient préféré mourir plutôt que d'en parler ?

Habib sentait l'embarras de son ami, mais, au fond, n'était-ce pas le meilleur moyen de le faire parler, lui, si maître de ses nerfs d'habitude ? Il ne fallait surtout pas laisser le vieux Bozo reprendre l'initiative des questions. C'est pourquoi le commissaire ajouta :

– Ce soir-là, un homme de grande taille, tout de rouge habillé et armé d'un gourdin, a assisté au sacrifice...

– Ah ! je comprends maintenant, s'exclama Zarka, comme soulagé. C'est donc ce maudit qui vous a tout raconté ?

– Mais qui donc, Zarka ?

– Sodjè, le fils maudit du chef Kouata – qu'Allah ait pitié de son âme ! Il n'y a que lui pour se comporter ainsi ! Imagine qu'il a osé porter la main sur son père et cracher sur sa « mère » Nassoumba ! Et il a eu le culot de nous dire que nous allons tous mourir ! C'est un maudit !

– C'était donc avant-hier soir. Mais dis-moi, Zarka, pourquoi le fils Sodjè se comporte-t-il comme ça ?

Comme s'il avait tout à coup recouvert ses esprits, Zarka répondit fermement :

– Écoute-moi, Habibou : chaque fois que j'ai pu t'être utile, je t'ai rendu service. Mais, cette fois-ci, je t'en ai trop dit. Je n'irai pas plus loin, car le reste ne me concerne pas.

– Ce serait bien la première fois, Zarka.

– Habibou, je te parle du fond du cœur. Au nom de l'amitié qui m'a liée à ton père, ne te mêle pas de cette histoire. Je te sais brave et intelligent. Tout le Mali en est convenu, mais cette affaire des Kouata est dangereuse. Tu as une épouse et des enfants, pense à eux, ne leur attire pas le mauvais sort. Dis-toi que cette affaire est loin d'être terminée Habibou. Je n'ai plus rien à ajouter.

– J'ai compris, Zarka, dit le commissaire. Je me souviendrai de tes conseils, mon ami.

Sans transition, aussi rapidement que sa mémoire le lui permit, il s'exclama cependant :

– Tu peux quand même m’expliquer pourquoi épouser une femme dogon est comme une malédiction pour un Bozo ! Moi, je n’y comprends rien.

Zarka sourit, sans doute heureux de changer de sujet de conversation.

– Les Dogons sont les cousins des Bozos, Habibou, tu ne le savais pas ?

– Non, répondit le policier.

– Nous n’étions pas nés, toi et moi, à plus forte raison ton collaborateur, le petit moustique, commença le vieux Bozo avec gravité. C’était du temps de nos ancêtres. Deux frères avaient entrepris un long voyage. Épuisés, sans provisions, ils ne savaient plus que faire. C’est alors que le plus âgé des deux disparut dans la brousse pendant un moment, puis réapparut en tenant un morceau de viande cuite à la braise, qu’il offrit à son jeune frère. Ce dernier mangea sans se poser de question. Ce n’est que quand ils se remirent en chemin qu’il constata que son grand frère marchait péniblement et saignait. En fait, celui-ci avait découpé un morceau de sa cuisse, qu’il avait grillé et offert à son jeune frère. Plus tard, un des frères décida de s’installer au bord d’un fleuve : il fut l’ancêtre des Bozos ; tandis que le second s’enfonçait dans les terres : il fut l’ancêtre des Dogons. Dogons et Bozos se jurèrent donc de perpétuer le lien de sang qui avait uni les deux frères : ils étaient désormais des cousins liés par un pacte éternel. Pour éviter justement d’affaiblir le pacte, ils décidèrent que le mariage serait banni entre les deux ethnies. Voilà pourquoi jamais un Dogon (homme ou femme) ne se liera avec un Bozo (homme ou femme). Jusqu’à ce jour, personne n’est allé à l’encontre de ce qu’ont décidé nos ancêtres. Et malheur à celui qui enfreindra cette loi ! Voilà, Habibou. On ne vous a pas appris ça à l’école des Blancs, mes pauvres amis, n’est-ce pas ?

– Tu as parfaitement raison, lui répondit le commissaire en se levant presque en même temps que son jeune collaborateur. En tout cas, merci pour l’information.

Le guérisseur enroula des feuilles dans un bout de papier et les donna à Sosso :

– Fais-les bouillir et bois-en trois cuillerées chaque jour pendant trois jours.

On se salua avec courtoisie, mais sans trop plaisanter.

– Et voilà pourquoi Apété était sûr que nous le croirions sur parole, expliqua le commissaire à son collaborateur, une fois qu’ils

se furent installés dans la voiture. C'est curieux : ces gens-là semblent penser que le monde entier est censé connaître leur histoire. Du reste, tous les peuples agissent ainsi.

– Tout ça est très compliqué, laissa tomber Sosso d'une voix fatiguée.

Longtemps après que la voiture des policiers eut démarré, Zarka demeura debout à les regarder.

Un sac en plastique sous le bras, Sosso entra sans taper.

– Bonjour, chef, lança-t-il avec une décontraction qui surprit tellement le commissaire que ce dernier écarquilla les yeux.

– Tiens, Sosso, on dirait que tu as mangé du lion ce matin, ou hier soir.

– Non, chef, répondit le jeune policier en souriant, c'est que j'ai plutôt eu une chance de lion. (Puis s'étant assis, il expliqua :) Hier, au grin, par un pur hasard, un de mes amis m'a appris que le griot Mandjou racontait depuis des décennies l'histoire du clan Kouata. Son récit a été enregistré de façon artisanale et vendu sous forme de cassettes audio, malheureusement introuvables aujourd'hui. Or, la mère du copain en question, qui est bozo, en avait acheté un exemplaire. J'ai insisté pour en faire une copie. Et la voilà, chef.

Ce disant, Sosso avait tiré de son sac un petit lecteur de cassettes et la cassette en question, et les avait posés sur la table.

– J'espère que le récit n'est pas en bozo, s'inquiéta le commissaire.

– Absolument pas, chef, c'est la version bamanan.

– Alors, c'est parfait, Sosso, écoutons.

Ce furent d'abord quelques accords de *n'goni* qui retentirent, puis peu à peu ils formèrent un air héroïque rythmé par un tambour d'aisselles accompagné de battements de mains. Alors, la voix forte d'une chanteuse s'éleva.

Il est arrivé, le temps de la parole

Il est arrivé, le temps de la mémoire

Kouata, c'est de toi que je parle

L'enfant de l'aigle jamais ne rampera

L'enfant de l'hippopotame jamais ne volera

Car le fils est à l'image du père

La chauve-souris n'est ni homme ni oiseau

Qu'Allah nous évite le sort de la chauve-souris

Kouata, c'est de toi que je parle

Le chœur reprit par trois fois le refrain, puis le griot Mandjou commença son récit.

« Je vous dis bonjour, à tous, mes mères, pères, frères et sœurs. Que la paix d'Allah soit sur nous tous. Je m'appelle Mandjou, je suis un griot Somono, le griot des Kouata. En ce jour, cinquième anniversaire de l'indépendance de notre pays, je vais vous raconter l'histoire de mes maîtres, de leur ancêtre jusqu'à Aliou Kouata, le chef du village de Kokri. Ouvrez donc vos oreilles et écoutez-moi.

« En ces temps-là, Dieu venait de créer le monde. Puis il créa Adama et Hawa, le père et la mère de tous les hommes, et les installa au paradis. Mais l'homme est l'homme, c'est-à-dire qu'il a la mémoire courte. Notre premier père et notre première mère ayant désobéi à leur créateur, celui-ci les précipita sur la terre où ils crûrent, se multiplièrent et s'éparpillèrent.

« Des années et des années passèrent. Apparut alors un homme dont toutes les contrées entendirent parler. Il se nommait Iya Kouata, il était le chef du clan des Bozos. C'était un homme juste et généreux, de ceux que Dieu a choisis. Partout, à tout moment, il prêchait la patience et la fraternité. Quand un conflit éclatait dans le clan, jamais il ne prenait parti : il écoutait chaque camp et rendait justice ; il exigeait alors des fautifs qu'ils présentent des excuses. Voilà pourquoi il était aimé et respecté de tous, voilà pourquoi le clan des Bozos ne disparut pas, contrairement à des milliers d'autres dont on ne se rappelle même pas le nom.

« Iya avait mis au monde un premier garçon qu'il avait nommé Tiamballé, mais celui-ci avait miraculeusement disparu dans le fleuve en plein jour. Son corps n'avait jamais été retrouvé. Heureusement, il eut un autre garçon quelques années plus tard qu'il appela Iyani.

« Un jour, le monstre à dix-neuf têtes qui terrorisait les hommes d'alors assiégea le village des Bozos autour duquel il traça un cercle que nul ne devait franchir au risque de perdre la vie. Il exigeait, pour lever le siège, que le village lui offrît tous ses enfants. Des jours et des jours passèrent, et la famine et la soif s'installèrent au village. C'est alors que, contre la volonté de son unique fils Iyani, qui brûlait de se battre contre la terreur, Iya Kouata alla voir le monstre et lui dit : « Fais de moi ce que tu veux, mais laisse vivre les enfants des Bozos. » Sur ce, le monstre l'emporta, pour toujours. Ainsi fut sauvé le premier village des Bozos, donc la tribu tout entière.

« Alors, du haut de son cinquième ciel, Maa le Lamantin, le génie des eaux, décréta : "Ce peuple est mien, je signerai avec lui un pacte qui en fera mon protégé pour toujours."

« Iyani succéda à son père Iya comme chef du village des Bozos. Iyani était brave, presque téméraire, mais, à l'image de son père, il aimait la

justice. Sous son règne, le peuple bozo prospéra dans la paix et la fraternité. Mais la jalousie est un dangereux serpent qui som meille dans le cœur des hommes. Ainsi, le sort heureux de la tribu des Bozos provoqua l'envie d'autres tribus, et notamment des hommes crocodiles. En ces temps-là, ces derniers, créatures de Satan, sanguinaires et impitoyables, semaient la désolation partout où ils passaient. Ils massacraient sans scrupules femmes, enfants et vieillards, s'emparaient des troupeaux et de tous les biens de leurs victimes, incendiaient leurs villages. Ils étaient invulnérables au fer et au feu, et aucun guerrier d'aucune autre tribu ne pouvait leur résister.

« Donc, les hommes crocodiles avaient décidé de détruire Kokri, le village des Bozos. Le conseil du village suggéra au chef Iyani de mettre son peuple à l'abri avant l'arrivée des redoutables ennemis. Mais, je l'ai dit, Iyani était brave, presque téméraire ; aussi refusa-t-il net la proposition des notables de la tribu.

« “Mon père n'a jamais eu peur, dit-il ; il a osé braver le monstre aux dix-neuf têtes. Sans lui, le peuple des Bozos aurait disparu de la face de la terre. À sa mort, j'ai pris sa place et son serment fut le mien : moi vivant, jamais il ne sera dit que les Bozos ont fui devant l'ennemi. Nous ne partirons donc pas d'ici. Enfermez les femmes et les enfants dans les cases ; que les vieillards aussi se mettent à l'abri. Que les adultes qui sont des hommes dignes de ce nom prennent leurs flèches et leurs sagaies, et viennent avec moi affronter les hommes crocodiles.”

« Ensuite, la nuit, alors que les eaux dormaient, le chef Iyani se rendit au bord du fleuve et s'adressa ainsi à Maa le Lamantin : “Maa, toi le génie des eaux, je viens te voir au nom du pacte qui lie mon peuple à toi. Bientôt, les Bozos devront affronter les terribles hommes crocodiles. Parce que je sais que nous sommes liés pour l'éternité, toi et nous les Bozos, j'ai décidé de les affronter en comptant sur ton soutien.”

« Maa lui répondit : “Honneur à toi, fils de Iya ; tu es le digne descendant de ton père. Les hommes crocodiles sont féroces, invulnérables au feu et au fer, mais ils ont leur point faible. Voici leur secret : au-devant de leurs guerriers marche toujours leur chef, reconnaissable à ses cheveux rouges et à sa longue barbe blanche. Lui seul a le droit de parler aux ennemis. Dès qu'il ouvrira la bouche, tire-lui une flèche ou lance-lui une sagaie dans la gorge, et ce sera la fin. Je m'occupe du reste. Voilà.”

« Iyani regagna le village. Le lendemain, les terribles guerriers hommes crocodiles marchèrent sur Kokri où les attendaient Iyani et sa troupe. Dès que leur chef ouvrit la bouche, la flèche de Iyani s'y engouffra. Ce fut la panique parmi les hommes crocodiles qui ramassèrent leur chef mourant et s'enfuirent vers le fleuve dans lequel ils se jetèrent sans savoir

que Maa en avait rendu les eaux bouillantes. Ainsi disparut à jamais la tribu des hommes crocodiles.

« Malheureusement, il est dit : “Dieu ne donne pas tout à un seul et même homme.”

« C’est pourquoi il avait donné la force, le courage et la bravoure à Iyani, mais pas de descendant. Ainsi, quand il rappela l’âme du chef des Bozos, celui-ci n’avait pas de successeur direct. Ce fut un de ses oncles maternels qui fut intronisé. Il s’appelait Wayé. Cet homme était un égoïste né. Il voulait pour lui seul tous les biens de la tribu, il convoitait toutes les femmes, il se saoulait constamment de bière de mil, il ne respectait ni les hommes ni les divinités. Avec lui, la tribu des Bozos faillit disparaître de la face de la terre. Heureusement, il finit par mourir de ses excès, à la grande joie de tous. Mais le fils est l’image du père, et Wayéni, son fils aîné, lui succéda. Il était pire encore. Personne ne sut jamais le nombre exact de ses épouses. On parle généralement de soixante-deux, mais certains prétendent qu’il en avait le double. En fait, toute femme qui lui plaisait devait devenir son épouse. Il s’enivrait de bière de mil et, tout nu, dansait dans la cour de sa maison, puis dans les ruelles du village. Il était devenu le symbole de la honte pour les Bozos qui se demandaient quand Dieu les débarrasserait d’un si lourd fardeau. Dieu décide ce qu’il veut, quand il veut. Il laissa Wayéni à ses turpitudes jusqu’au jour où, ivre, ce dernier sauta dans le puits et se brisa le cou.

« Quand son unique fils Sama lui succéda, les Bozos pensèrent que le triste destin du père servirait de leçon au nouveau chef. Hélas, ils ne tardèrent pas à déchanter. Sama était plus terrible que ses ascendants. Il était si prétentieux qu’il voulut, en vain, obliger les Bozos à le tenir pour une divinité. Il se disait invulnérable au fer et au feu, se prétendait capable de voler comme un oiseau, jurait posséder le don d’ubiquité. Un jour, il alla au bord du fleuve pour défier Maa dont il estimait être le maître. Ce faisant, il avait signé son arrêt de mort, car quel Bozo ose se mesurer à la grande divinité ? Sama mourut d’une mort dont on ne revit pas de semblable : en effet, ses cheveux et sa barbe blanchirent soudain comme du lait frais, puis devinrent verts comme les feuilles du caïlcédrat, puis blanchirent de nouveau. Peu à peu, tout son corps se mit à durcir telle l’argile au soleil et, à la place du chef du village, ce ne fut bientôt qu’une statue de terre sèche. Maa fit souffler une tempête de sable qui réduisit la statue en poussière et la dispersa dans les eaux du fleuve. Ainsi disparut le dernier de la lignée de Wayéni.

« Les Bozos étaient tristes et angoissés : Maa va-t-il nous abandonner ? se demandaient-ils. Effectivement, des décennies durant, les Bozos ne connurent que malheurs : des épidémies, des famines, des guerres se succédèrent sans répit. Pis, du fleuve disparurent les poissons et les Bozos

crurent que la fin du monde était arrivée. Alors ils commencèrent à se disperser, les clans se multiplièrent et finirent par se battre entre eux. Il était désormais certain que Maa avait abandonné les Bozos. Ni les prières, ni les sacrifices ne parvinrent à atténuer la colère du génie des eaux et à le faire revivre à de meilleurs sentiments. À terme, les Bozos, qui allaient se mélanger avec d'autres ethnies, étaient condamnés à disparaître.

« Vous tous qui m'écoutez, sachez que Maa est impitoyable quand on lui manque de respect, mais qu'il est tout aussi généreux quand on est loyal à son égard. Il sait aussi être magnanime quand il aime. C'est pourquoi, un jour, survint un événement qui a marqué pour toujours la mémoire des Bozos. Alors que le soleil était au zénith, les eaux du fleuve Djoliba commencèrent à s'agiter. Peu après surgirent des vagues hautes comme des montagnes dans un bruit de fin de monde. Une lumière vive jaillit d'on ne sut jamais où, et l'on vit s'élever du fond des eaux un cheval d'or et d'argent rutilant au soleil, monté par un cavalier vêtu tout de blanc étincelant. Le cheval fendit l'air majestueusement et atterrit au beau milieu du village de Kokri. Alors le cavalier mit pied à terre. Un immense murmure parcourut la foule qui s'était massée pour contempler le spectacle : "C'est Tiamballé, le second fils de Iya Kouata !" Ce fut le cheval qui répondit : "Bozos, mes amis, c'est bien Tiamballé, le second fils de votre premier chef Iya. Je l'ai gardé chez moi durant tout ce temps, parce que je savais qu'un grand malheur vous guettait. Son destin était de mourir jeune et c'en aurait alors été fini du peuple des Bozos. Je l'ai donc soustrait au temps et il a gardé la vie. Je vous l'amène aujourd'hui parce qu'il est votre seul sauveur. Souvenez-vous toujours du pacte que j'ai signé avec vos ancêtres : si vous le respectez, vous ne le regretterez pas ; mais si vous le violez, vous vous en repentirez". Ayant parlé ainsi, le cheval – qui n'était personne d'autre que Maa – se volatilisa, et les eaux du fleuve s'assagirent.

« Ce Tiamballé-là était l'arrière-grand-père de l'actuel chef du village des Bozos, Aliou Kouata. Sous son règne, le bonheur et la paix revinrent chez les Bozos qui ne formèrent plus qu'un seul peuple. Il avait des centaines d'années, mais, grâce au pouvoir de Maa, il en paraissait à peine trente. Des décennies durant, il dirigea les destinées des Bozos jusqu'au jour où Dieu lui retira son âme. Mais la relève était assurée : dès lors, le village de Kokri fut dirigé par les Kouata jusqu'à ce jour, et jusqu'à ce jour les Bozos ne connurent que la paix, parce que plus personne ne porta atteinte au pacte qui les liait à Maa, le génie des eaux auquel les Bozos doivent leur survie. »

L'inspecteur Sosso arrêta le lecteur et expliqua à son chef :

– Le reste est le récit de l’histoire d’autres clans bozos. C’est ce passage que nous venons d’entendre qui concerne les Kouata.

Le commissaire, qui avait pris des notes tout au long de l’intervention du griot, hocha la tête d’un air pensif avant de demander son avis à l’inspecteur.

– En vérité, répondit ce dernier, moi, je n’y vois qu’une légende. Les faits sont tellement invraisemblables que je me dis qu’il y a une grande part d’imagination. J’ai du mal à savoir ce que nous pouvons en tirer pour l’enquête.

– Je suis d’accord avec toi, Sosso, c’est plus une légende que de l’histoire. Toutefois, je pense que nous pouvons en tirer quelques indications utiles. Par exemple, le griot nous apprend qu’il raconte cette légende le jour du cinquième anniversaire de notre pays. C’était donc en 1965, il y a quarante ans. On peut donc en conclure qu’Aliou Kouata était chef du village de Kokri depuis quarante ans au moins. Ensuite, nous apprenons que ce n’est pas d’aujourd’hui que date le pacte qui lie les Bozos au Lamantin. Celui-ci apparaît comme leur protecteur qui les a sauvés dans des situations désespérées. Ce pacte est donc sacré pour les Bozos, parce qu’ils pensent que, chaque fois qu’il a été violé par un des leurs, le malheur s’est abattu sur eux.

– Excusez-moi de vous interrompre, chef, mais ce pacte entre un être mythique et des hommes est-il crédible ? N’est-ce pas encore une légende ?

– Probablement, mais ce n’est pas le plus important, à mon avis. Ce qui importe, c’est que, depuis des temps immémoriaux, les Bozos ont cru à l’existence de ce pacte et qu’ils y croient encore. Il faut donc en tenir compte. Le fils miraculé de Iya, l’ancêtre, sauvé par le Lamantin, je n’y crois pas une seconde, moi, mais tous les Bozos y croient fermement, parce qu’il en va de leur identité. Encore une fois, pour nous, peu importe que ce soit vrai ou faux, car cette légende est dans la tête des Bozos comme une vérité.

– Je suppose donc, chef, qu’il ne faut jamais leur dire qu’on ne croit pas à cette histoire.

– Surtout pas, Sosso, surtout pas, sinon tu te cogneras contre un mur chaque fois que tu voudras comprendre.

– Mais nous n’apprenons pratiquement rien sur l’actuel chef du village de Kokri ; c’est bien dommage.

– Oui, tu as parfaitement raison, le récit du griot prend fin juste au moment où commence pour ainsi dire le règne de Aliou Kouata.

Mais je comprends que le griot tient ce récit de son père qui le tient du sien, et ainsi de suite. Mandjou n'a rien inventé. Toutefois, nous apprenons que les Kouata ont toujours été les sauveurs de Kokri et même, dans une certaine mesure, de l'ethnie des Bozos. Aliou Kouata, de par son ascendance, porte donc une lourde responsabilité, puisqu'il est tenu d'agir comme ses ancêtres et que sa présence rassure les Bozos. C'est un détail qui a son importance.

– C'est compliqué, tout ça ; ça va être très difficile, chef, se désola Sosso.

– Bien sûr, bien sûr. Les problèmes humains sont toujours complexes, mais ce n'est pas pour ça qu'il faut baisser les bras. C'est curieux, mais il paraît que les Traoré ont toujours été de vaillants guerriers, or toi, tu sembles impuissant face aux Bozos.

La taquinerie fit rire Sosso. Habib se leva et alla s'adosser à la fenêtre.

– Dis-moi, Sosso, la mère de ton copain, elle doit être d'un grand âge puisqu'elle a acheté cette cassette il y a quarante ans au moins. Je me trompe ?

– Non, elle est effectivement très âgée. Mon copain parle de quatre-vingts ans.

– Donc elle a vu feu le chef de village de Kokri jeune. Elle doit bien pouvoir donner des informations sur la famille Kouata. Si elle possède encore ses esprits, bien sûr.

– Sur ce plan, il n'y a aucun problème : elle est solide et lucide. Elle continue à vendre du poisson. Elle refuse même qu'on l'aide à l'écailler.

– Alors, c'est la personne qu'il nous faut. Il serait préférable que ce soit toi qui converses avec elle. Je crains que ma présence ne l'oblige à une certaine retenue, alors qu'elle te prendra, toi, pour un gamin à qui on peut tout dire.

– Pas de problème.

– Il faut que nous puissions savoir ce qui s'est passé de notoire dans la vie d'Aliou Kouata, ses mariages, les rapports entre ses épouses, ses amitiés, ses inimitiés, etc. Je sais que ça va être long et difficile, mais il faut surtout être adroit avec une femme de cet âge, parce qu'elle n'ouvrira pas la bouche deux fois.

– Je sais, chef, mais je la connais de longue date. Je pense que ça devrait marcher.

– Tiens, je vais te proposer un jeu, Sosso, dit Habib en souriant.

Supposons que tu sois à ma place et que tu sois le commissaire Sosso. Si tu avais cette enquête à mener avec ton collaborateur, qu'aurais-tu décidé à cette étape précise ?

Comme s'il flairait un piège, l'inspecteur fronça les sourcils, hésita puis finit par répondre :

– Ben... je mènerais l'enquête jusqu'au bout.

– Alors, c'est parfait. C'est une enquête bien difficile, mon petit, mais, comme d'habitude, nous sommes condamnés à aller jusqu'au bout.

Le portable du commissaire sonna. Il écouta longuement et dit à Sosso :

– Ça tombe bien. Le médecin légiste souhaite que nous passions le voir. Alors, on y va, mon petit Sosso.

L'inspecteur se leva en soufflant.

¹ Guitare monocorde.

– Je me demande si je m’habituerai jamais à ce lieu, chef, dit Sosso au moment de pénétrer dans la cour de l’hôpital sur laquelle donnait la porte de la morgue.

– Je te comprends, jeune homme, répondit le commissaire, mais tu finiras par t’y faire. Au début, j’avais le même problème ; il est vrai que ce n’est pas gai de côtoyer les morts. Toi, tu y viens de temps en temps, pense donc à ceux qui y travaillent en permanence. Tu sais que le gardien du lieu dort pratiquement à côté des cadavres ?

– Pour rien au monde je ne ferais ça, moi.

– Et si on te disait de choisir entre les crocodiles et les cadavres ?

– Seigneur, murmura le jeune homme.

Habib rit de l’embarras de son collaborateur et lui donna une tape dans le dos. Une ambulance venait de s’arrêter sur leur gauche et des hommes en blanc en firent sortir un cadavre ficelé sur un brancard.

« Ces gens-là ne semblent éprouver aucun sentiment, pensa Sosso ; on dirait qu’ils accomplissent une tâche quelconque. C’est incroyable. »

Effectivement, comme s’ils transportaient une vulgaire marchandise, nos employés en blanc plaisantaient en trimballant le corps et disparurent derrière une porte.

– Et voilà le commissaire Habib et son fidèle inspecteur Sosso ! les accueillit à grands gestes le docteur Ouane en haut de l’escalier.

Les trois hommes se saluèrent en vieux complices et traversèrent une vaste salle où reposaient des corps dans une odeur de formol et d’alcool. Sosso ne put s’empêcher de faire la moue. Il entrevit les yeux hagards d’un mort qui paraissait encore vivant, d’autant que le drap dans lequel il était enroulé avait glissé, dénudant une de ses jambes qui pendait. Cette image ne le quitta plus jusqu’à son arrivée dans la petite pièce où reposaient Kouata et Nassoumba. S’étant ganté, le médecin invita les policiers à le rejoindre devant l’un des deux lits. Il souleva le drap blanc et le corps de Kouata apparut, nu, à l’exception d’une bande de tissu qui lui enveloppait la taille. Bien

que ses yeux fussent fermés, le vieil homme avait l'air contrarié. On eût dit qu'une douleur ou une peur secrète s'était incrustée dans sa mine pour l'éternité. Ses lèvres légèrement entrouvertes donnaient l'impression de vouloir exprimer l'inexprimable.

Les yeux rivés sur le corps, face au mystère de la mort, Sosso demeurait immobile et muet.

– Voilà donc le corps de Kouata, expliqua le docteur Ouane. Regardez bien (il montrait les différentes parties du corps qu'il tourna et retourna), aucune trace de blessures. En revanche, observez les coudes et les genoux. Ça, ce sont des ecchymoses. Elles n'ont apparemment pas été provoquées par une arme. Soit la victime s'est traînée par terre pour rejoindre son épouse, soit on l'a traînée. Personnellement, je pencherais pour la première hypothèse, car si on l'avait traînée contre son gré, les blessures se présenteraient autrement. Celles des genoux sont plus profondes, plus larges. On peut supposer qu'à cause de son hémiplégie, il traînait les jambes qu'il ne pouvait pas contrôler. Remarquez ces égratignures dans les mains et ces quelques blessures sur les coudes : c'est la preuve qu'il évitait, quand il le pouvait, les endroits rocaillieux. Bien sûr, commissaire, ce ne sont que des hypothèses qu'il vous appartient de vérifier.

« En revanche, je vous dis avec certitude qu'il n'est pas mort des suites de ces blessures. Aucun coup ne lui a été porté, il n'a pas été étouffé, aucune trace d'empoisonnement. Mais il souffrait d'une insuffisance cardiaque que mon collègue, le docteur Diop, avait décelée il y a de nombreuses années. Seulement, le pauvre homme n'est venu en consultation que deux fois en dix ans. L'effort qu'il a fourni ce soir-là était gigantesque, vu son état. L'issue était fatale. Il en est mort. Je vous donne toutes les précisions dans mon rapport.

– Est-ce que vous avez situé l'heure de sa mort, docteur ? demanda le commissaire.

– Vers cinq heures du matin, commissaire.

– Est-ce qu'on peut imaginer qu'il est mort dans sa chambre et que quelqu'un l'a emmené dans la cour et l'a déposé sur le corps de sa femme ?

– On peut tout imaginer, tous les scénarios ; seulement, on n'est plus dans l'investigation scientifique. C'est vous le policier, commissaire : il n'est pas interdit d'imaginer des hypothèses en fonction de mon rapport. En tout cas, personnellement, je pense qu'il est mort dans la cour. Et pour vous donner un détail qui peut avoir son importance, le boubou qu'il portait était couvert de sueur

par endroits, la sueur de l'effort, à mon avis.

– Très intéressant, docteur, dit Habib en se tournant vers son collaborateur. Sosso, tu as quelque chose à ajouter ?

Le jeune inspecteur fut surpris par la question, car son esprit était plutôt ailleurs, dans des considérations hautement philosophiques sur la destinée humaine. Il bafouilla d'abord, puis finit par dire :

– Je sais pas, moi... Est-ce que le bruit incessant du tonnerre peut l'avoir... Non, non, il était suffisamment habitué à ça... Mais quel âge avait-il ?

– Soixante-douze ans, officiellement ; car vous n'ignorez pas qu'en matière d'état civil il faut être prudent ici.

– Comment un homme de son âge peut-il mourir de cette façon, ici, chez nous ?

– Nous sommes en pleine réflexion philosophique, inspecteur, et je ne suis pas sûr de pouvoir vous être très utile, répondit le docteur en souriant.

Sosso avait au contraire l'air grave. Habib le constata et lui tapota le dos. Le médecin recouvrit le corps de Kouata et se dirigea vers le second lit où reposait Nassoumba. Un rictus s'était figé sur la mine de la pauvre femme où se disputaient la douleur et la surprise. Et pourtant, malgré les rides profondes qui le labouraient, malgré la souffrance qui le torturaient, son visage avait conservé comme le souvenir d'un charme juvénile.

– Voici donc Nassoumba, expliqua le docteur. Voyez là, à la limite de la première côte, cette blessure profonde. Elle a été infligée avec une force et une violence rares. C'est le foie qui a été atteint. Constatez la largeur et la profondeur de la blessure. On peut imaginer la douleur de la pauvre femme, car même la mort n'a pas pu l'effacer de son visage. Elle a horriblement souffert.

– Excusez-moi, docteur, l'interrompt Sosso, moi je lis aussi de la surprise sur ses traits.

– Je suis parfaitement d'accord avec vous, inspecteur, mais, comme je vous l'ai déjà dit, c'est une impression difficile à prouver scientifiquement.

– Est-ce qu'elle est morte de cette blessure ? demanda le commissaire.

– Pas seulement. Regardez (il retourna le corps), voici une autre blessure causée probablement par la même arme – un couteau à lame assez large et fort aiguisée. Elle est passée entre les côtes et a

profondément perforé le poumon gauche. Un coup porté de haut en bas avec la même violence et la même force.

– Est-ce qu'il est possible d'y voir l'acte d'un homme ? demanda Habib.

– Pas forcément, commissaire. Une femme en colère peut aussi se montrer violente, aussi forte qu'un haltérophile. Il est extrêmement difficile de se prononcer sur ce détail. Un test ADN nous aurait éclairés sur toutes ces inconnues, mais vous savez, commissaire, ici...

– Et l'heure de sa mort ?

– Sensiblement la même que pour son mari.

– Est-ce que vous savez, docteur, que, pour tout Bamako, Kouata et Nassoumba sont morts foudroyés ?

– Ah ?

– Oui, docteur, tous en sont convaincus.

– Évidemment, on ne peut pas empêcher les gens de penser ce qu'ils veulent, mais vous voyez la vérité en face de vous. Kouata est mort d'un arrêt cardiaque, son épouse, de deux coups de couteau au foie et au poumon gauche. En tout cas, c'est la conclusion scientifique. Je vois mal comment la foudre, qui est une décharge électrique, peut produire de telles blessures.

– Vous savez, docteur, quand j'étais enfant, on m'interdisait de sortir sous la pluie à cause de la foudre. Ma mère m'expliquait que c'était comme des petites lames de hache que Dieu envoyait sur la terre. Et elle n'était pas seule à penser ainsi ; tous les parents donnaient la même explication à leurs enfants.

– Bien sûr, commissaire, et je suppose que votre mère répétait ce que sa mère lui avait raconté, et ainsi de suite. De même, on donne une origine mythique à certaines maladies. Tout cela est profondément ancré dans les mentalités, et celui qui prétend expliquer les choses autrement est tenu pour un fou ou un mécréant.

– Est-ce que Nassoumba a été traînée dans la cour comme son mari ? s'enquit l'inspecteur.

– Non, rien ne permet de l'affirmer ; son corps ne porte aucune autre blessure que celles que je vous ai montrées. Ses habits non plus n'étaient pas abîmés.

– Mais peut-on savoir si elle est morte dans la chambre ou dans la cour ?

– Elle peut avoir été tuée dans une chambre et son corps transporté dans la cour, comme elle peut être morte dans la cour. Il est presque impossible d'être formel sur ce point.

Le commissaire observait encore le corps tandis que l'inspecteur avait les yeux fixés sur celui de Kouata. Le docteur Ouane regarda les policiers d'un air interrogateur et, comme aucun des deux ne posait de question, il dit, en recouvrant le corps de Nassoumba :

– Voilà ce que je pouvais vous dire, commissaire, inspecteur. Vous aurez des détails plus précis dans le rapport que je vous ferai parvenir très rapidement. Et si, après, vous avez d'autres questions, je suis à votre disposition, comme toujours.

Alors que leur hôte les raccompagnait, Habib se tourna vers lui et demanda :

– J'ai bien envie de vous poser une question qui n'a rien à voir avec votre profession, docteur.

– Ne vous gênez pas, commissaire.

– Est-ce que vous connaissez les Bozos ?

– Je ne sais pas si on peut tout savoir d'une ethnie, mais je suis de Mopti, et c'est aussi la ville des Bozos. Dans mon enfance, j'avais des amis bozos, j'ai côtoyé leurs parents, lesquels connaissaient mes parents. Donc je peux dire que je les connais assez bien. Et j'ai encore des amis bozos.

– Ils sont tous convaincus, à Kokri, que Maa le Lamantin a foudroyé Kouata et son épouse. Vous en savez quelque chose ?

– Maa est une de leurs divinités, le maître des eaux. Ils sont convaincus que Maa ne pardonne pas l'irrespect. Ils y croient vraiment.

– Et vous, leur voisin et ami, vous y croyez aussi ?

– À vrai dire, je ne sais que vous répondre, commissaire. Quand j'étais enfant, j'ai assisté à des scènes qui m'ont profondément troublé. Par exemple, un jour, le père d'un de mes amis bozos s'est fracturé le poignet. Il n'est pas allé à l'hôpital, mais chez un guérisseur bozo. Au bout d'une semaine, son poignet était guéri. De même, quand quelqu'un avale une arête de poisson de travers, les Bozos ont une technique pour dégager l'arrête en massant certains muscles que je n'ai jamais vue nulle part ailleurs. Même aujourd'hui, étant médecin, je m'étonne de leur capacité à soigner certaines pathologies. Évidemment, tout ça reste secret et se transmet entre les membres de la famille. Ils ont donc un savoir

certain. Et il me semble que c'est pourquoi, en toutes choses, ils n'admettent d'autre explication que la leur. Ce sont aussi d'excellents géomanciens ! Un jour, je m'en souviens, un devin bozo est venu voir mon père pour lui annoncer le retour de mon grand frère absent depuis une dizaine d'années et que personne n'attendait plus. Et le lendemain matin, voilà mon grand frère dans notre maison ! Avoir l'esprit scientifique, je veux bien, moi, mais je ne peux m'empêcher d'être troublé.

Le commissaire ne l'était pas moins d'entendre l'excellent docteur avouer son ignorance. Quant à Sosso, qui n'avait rien perdu des mots du médecin, il avait hâte de s'éloigner de ce lieu sinistre. Leur hôte les salua, ils le remercièrent et, l'instant d'après, leur voiture démarra.

– La mort, c'est pas bien, dit Sosso.

Habib éclata de rire :

– Sosso, ce que tu viens de dire, c'est ce qu'on appelle une vérité de La Palice.

Au centre ville, le commissaire demanda à Sosso de se garer devant le café La Colombe jaune. Les policiers choisirent de s'attabler à la terrasse ombragée, déjà occupée par une dizaine de clients. Sosso s'excusa à peine et s'en fut précipitamment rejoindre une jeune fille de belle prestance qui, de l'autre côté de la rue, lui faisait signe avec un large sourire. Les jeunes gens s'embrassèrent comme s'ils étaient seuls au monde, échangèrent quelques mots, s'embrassèrent de nouveau passionnément avant de se séparer. Même alors, l'inspecteur Sosso ne put s'empêcher de se retourner par deux fois pour admirer la belle créature qui s'en allait en ondulant littéralement.

– Tiens, mon petit Sosso, lui dit Habib une fois que son adjoint eût regagné sa place, c'est bien la première fois que je te vois agir de cette façon. Qui est-elle donc, cette déesse ?

Sosso sourit largement ; le bonheur inondait son être.

– C'est Atita, chef ; c'est ma fiancée, expliqua-t-il.

– Aha ! Je comprends maintenant. Ainsi, le coq du village a décidé de prendre femme. Malheur aux autres poules qui n'ont pas eu la chance d'être choisies ! Tu n'as donc plus mal à l'estomac, à ce que je vois. Vive le docteur Zarka !

Les policiers rirent sans retenue.

– Et quand ces jeunes gens se marient-ils ? demanda le commissaire.

– En octobre, chef.

– Bravo ! Mais tu aurais pu mettre le vieux flic Habib dans la confidence, mon petit. Ou bien craignais-tu qu'il ne t'enlève la belle ?

– Non, pas du tout, répondit Sosso, provocateur et hilare, de toute façon, elle préfère les jeunes.

Cette fois-ci, malgré la musique que diffusaient les haut-parleurs du café et les bruits de la circulation, les policiers s'esclaffèrent tellement qu'ils attirèrent l'attention des autres clients.

Il fallut l'arrivée du serveur pour les calmer. Habib, qui avait

commandé une eau pétillante, prit l'initiative de trinquer au bonheur des futurs mariés avec Sosso qui s'était fait apporter une bouteille de bière. Changeant complètement de sujet, le visage redevenu grave, l'inspecteur remarqua :

– Moi, à la place du docteur Ouane, je serais devenu fou. Vivre avec les cadavres toute la journée ! Le soir, je ne ferais que des cauchemars ! C'est pas une vie.

– C'est son métier, Sosso. Tu penses que passer son temps à pourchasser les criminels n'est pas pour d'autres un métier impossible ? En fait, s'il a choisi de travailler ainsi, c'est que ça lui va.

– En tout cas, pour oublier ces visages-là, il me faudra du temps.

– Peut-être, mais tu t'y habitueras, mon petit.

– Pendant que j'y pense, je suis convaincu que le meurtre de Nassoumba a eu lieu après la pluie. Quand nous transportons les corps, je ne sais pas si vous l'avez remarqué, chef, mais les habits de Kouata et de sa femme n'étaient pas humides. Le foulard de Nassoumba était sec, les cheveux du chef aussi.

– Tu as parfaitement raison, Sosso, je n'avais pas fait attention à ce détail qui confirme les dires du docteur Ouane. Il faudra vérifier à la météo que la pluie avait déjà cessé de tomber à cinq heures du matin.

Sosso paraissait avoir retrouvé de son assurance quand il fit encore remarquer à son chef :

– Pour en revenir à Zarka, c'est bien la première fois qu'il vous parle ainsi, chef. On dirait que ce n'est plus le même homme.

– Tu as raison, Sosso, convint Habib. Et c'est pourquoi cette affaire m'intrigue à mesure que le temps passe. Tu vois, on aurait pu penser que de telles mentalités ne pouvaient se rencontrer que dans le Mali profond, au pays dogon, par exemple ; mais non, citadins ou ruraux, nos compatriotes réfléchissent de la même façon. Et les propos du docteur Ouane le confirment largement. Mais toi, dis-moi ton opinion sur toute cette affaire.

Le jeune policier parut quelque peu embarrassé, comme s'il cherchait ses mots.

Le commissaire était ému : rarement son jeune collaborateur manquait d'assurance et son esprit vif n'était jamais pris au dépourvu ; or, cette affaire de Lamantin lui semblait totalement obscure. Il était vrai que l'enquête commençait à peine, mais

d'habitude Sosso était plus intuitif.

– En fait, lâcha enfin le jeune policier, j'ai l'impression d'être de nouveau chez les Dogons, chef. Il y a tellement d'inconnues, de mystères ! Et la conviction avec laquelle parlent les Bozos de Kokri me trouble. Franchement ! Il m'arrive de me dire : « Après tout, ce qu'ils pensent est possible », alors que ma raison devrait s'y opposer. Je sais pas... je sais pas...

– Dans un certain sens, oui, parce que nous devons chercher à savoir comment les Bozos conçoivent la vie, le rapport entre l'homme et la divinité qu'est le Lamantin. Mais la différence avec l'affaire des Dogons me semble résider dans le fait que, ici, tout le monde paraissait s'attendre à un tel événement. Comme s'il y avait eu un avertissement préalable. Zarka et Samba (ou Apété, si tu veux) n'ont manifesté aucun étonnement. Mieux, Zarka m'a fait comprendre clairement que je ne pouvais rien contre la fatalité. Bien sûr, nous allons essayer de savoir ce qui se passe ou s'est passé dans la famille Kouata, mais j'ai le pressentiment qu'il nous faudra du temps, beaucoup de temps pour découvrir la vérité.

– Oui, chef, mais est-ce qu'on peut dire que les Bozos mentent ?

– Non, Sosso, pas du tout. Je ne sais pas quel mot utiliser, mais « mensonge » ne convient pas. Chez les Dogons, nous avons été parfois confrontés à la stratégie du mensonge, mais ici, c'est tout à fait autre chose. Quoi précisément ? Seul le temps nous le dira.

– Alors, patientons, conclut Sosso.

– Oui, seulement, il faudra entre-temps que tu obtiennes le maximum d'informations sur Sodjè, le fils Kouata. Moi, j'essaierai de m'introduire dans la concession de Kouata dès que possible. Bon, maintenant, allons-nous en, mon petit.

À peine avaient-ils libéré leur table qu'un homme, sans doute ivre, qui passait son temps à guetter le départ des clients pour vider leur fond de verre, se précipita, avala le reste de bière de Sosso, porta à ses lèvres la bouteille d'eau pétillante de Habib, cracha aussitôt bruyamment et lança un « vieux con ! » à l'adresse du commissaire, provoquant le rire des autres clients. Sosso voulut retourner lui dire deux mots mais le commissaire, qui riait lui aussi, l'en dissuada en le retenant par le bras :

– Allons, Sosso, si ça peut le consoler, laisse donc ! Il ne faut surtout pas qu'Atita te voie avec un œil au beurre noir.

Le lendemain, l'inspecteur troqua sa moto contre la vieille mobylette d'un de ses petits cousins. Habillé d'un jeans rapiécé aux genoux, d'une chemisette à fleurs et coiffé d'un béret rasta vert, jaune et rouge en grosse laine tricotée, il se hâta de gagner le garage de Kabirou, l'informateur que le commissaire jugeait efficace, quoique trop bavard. En fait de garage, c'était une hutte de branchages et de vieille feuilles de tôle où Kabirou réparait bicyclettes et motocyclettes, et collait des rustines sur les chambres à air. Le jeune homme était tellement sympathique qu'il ne manquait jamais de clients et d'informations : toutes les nouvelles et tous les potins de la ville lui étaient rapportés couramment. D'humeur toujours joyeuse, il semblait littéralement attirer les filles et les jeunes femmes comme le miel les mouches.

En cette fin d'après-midi, quand Sosso s'arrêta devant le garage, Kabirou comprit aussitôt qu'il allait être mis à contribution.

– T'as tout l'air d'un voyou, mon cher inspecteur, taquina-t-il le policier.

– Mais tu ne trompes pas, c'est ce que je suis : un voyou, lui répondit Sosso en riant.

Les jeunes gens se donnèrent des tapes dans les mains et sur le front comme s'ils accomplissaient un rituel, puis l'inspecteur prit place sur un vieux pneu de camion. Le garagiste s'empara aussitôt de la vieille mobylette de son visiteur et commença à faire semblant d'en démonter une roue.

– Et notre déesse, comment va-t-elle ? s'enquit Kabirou.

– Ma déesse Atita va très bien, mon petit Kabirou ; je te conseille de ne pas trop la regarder, tu risques de perdre un œil.

Kabirou rit comme lui seul savait le faire, c'est-à-dire en gloussant.

– Je tiens à garder mes deux yeux, mon cher inspecteur, répondit-il. Si tu me disais maintenant ce qui t'amène dans ma tanière ?

– Tu as appris la mort de Kouata, le chef Bozo ? lui demanda Sosso.

– Bien sûr. Et je sais aussi que vous êtes allés chercher son corps

et celui de sa femme, que vous avez fini par ramener à Kokri.

– Exactement. Je ne te félicite pas, parce que c'est ton métier, n'est-ce pas ? En revanche, connais-tu Sodjè, le fils de Kouata ? Qui est-il ? Que fait-il ? Où habite-t-il ?

– Je sais seulement qu'il ne s'entendait pas du tout avec son père. Il est venu ici faire réparer sa moto trois ou quatre fois. Il n'était pas tendre avec son vieux et il détestait carrément sa femme.

– Il est le fils de Nassoumba ?

– Mais non, il est le seul garçon de la première coépouse de Nassoumba. Il paraît qu'à la mort de sa mère il s'est emparé de tous les bijoux de la défunte et a abandonné le domicile familial. Il vit de façon bizarre. On dirait qu'il dirige une secte. Lui et ses gens ne se servent de rien qui provienne de l'Occident : ils cousent eux-mêmes leurs habits, ne mangent jamais de poisson, ne jurent que par Maa. Allah, ils connaissent pas.

– Et comment s'habille-t-il lui-même ?

– Ça dépend : quand tout va bien, il est habillé de vert ; quand ça chauffe, il s'habille de rouge.

– Et c'est un homme violent ?

– Il peut l'être, parce qu'il est impulsif. Il a failli étrangler un adulte qui lui a manqué de respect, ici même, dans ce garage. Heureusement, il n'avait ni son gourdin ni son couteau, ce jour-là, sinon ç'aurait été le drame.

– Il porte un couteau ?

– De temps en temps, à la ceinture, sous le tee-shirt. Il faut être attentif pour le remarquer.

– Tiens, tiens, tiens... C'est intéressant, ça. Tu m'as dit que sa mère était l'une des coépouses de Nassoumba. Comment s'appelle la deuxième coépouse ? Elle est chez Kouata ?

– Elle s'appelle Djaaba. On dit qu'elle souffre de folie intermittente. Parfois elle apparaît, parfois elle disparaît. On dit aussi qu'elle est hantée par de mauvais esprits. C'est tout ce que je sais.

– Une drôle de famille !

– C'est vrai. Mais je ne vois pas en quoi la police s'intéresse à cette affaire. Les époux Kouata sont morts foudroyés, où est le problème ?

– Aucun problème, nous faisons notre boulot : vérifier qu'il y a pas anguille sous roche.

– Cette fois-ci, ton patron et toi, vous allez devoir soulever un rocher.

– Laisse tomber. Est-ce que tu peux me montrer où vit Sodjè ? Sinon l'endroit où on peut le rencontrer ?

L'attention de l'indicateur fut attirée par une voiture luxueuse aux vitres fumées qui s'était garée au bas de la route, à quelques mètres. Kabirou se leva sans crier gare et se dirigea vers la voiture en question. Il s'entretint brièvement avec le conducteur et enfouit quelque chose dans sa poche. Revenu dans son garage, il reprit sa place comme si de rien n'était. Sosso éclata de rire.

– Décidément, tu vends de tout ! lui dit-il. Il t'a acheté quoi, ce monsieur ?

– J'ai arrangé un rendez-vous galant pour lui. Il est marié et c'est un grand quelqu'un de la politique – secrétaire général d'un parti ! T'as entendu ? Ça mérite bien un salaire, non, inspecteur ?

– Est-ce que tu sais que tu es un mak'ro1... ?

– ... qui travaille pour la police, ça oui, camarade Sosso.

Les jeunes gens partirent d'un grand éclat de rire qu'interrompit un adulte venu faire réparer sa vieille moto crevée.

– Pardon, excellence, monsieur le ministre, l'accueillit Kabirou. J'ai pas suffisamment de colle pour réparer ta Mercedes dernier cri. Si tu veux bien t'adresser à mon confrère qui est dans le coin, là-bas, sur ta gauche.

– Pas de problème, répondit gaiement le « ministre », mais la prochaine fois, je fais fermer ton garage ultra moderne !

– Bien répondu ! s'exclama Sosso.

Et les trois s'esclaffèrent à effrayer un sourd.

– Bon, ça suffit, Kabirou. Le commissaire a raison, tu parles trop. Je vais pas passer la soirée ici. T'as pas répondu à ma question.

– Euh... oui, où trouver Sodjè. Il va falloir qu'on prenne un taxi, parce que c'est dans la colline de Koulouba, du côté de l'hôpital.

– Un troglodyte, en somme. Bon début ! Alors, allons-y, mon cher James Bond.

– Le temps de fermer mon garage ultra moderne et on est partis, mon cher Sherlock Holmes.

C'est la main dans la main et en titubant de rire, comme ivres, que les jeunes gens se dirigèrent vers la station de taxis après que Kabirou eut bouclé son garage à l'aide de quatre gros cadenas.

Un taxi bringuebalant les déposa à quelques centaines de mètres de la colline de Koulouba, après le marché de Médine.

– Ouf, souffla Kabirou, on dirait que j'ai des aiguilles dans le derrière. Est-ce qu'un taxi comme ça a encore le droit de rouler ? Mais c'est le sous-développement... alors, remercions Allah d'être encore vivants, nous les Noirs !

– Arrête de blasphémer ! le rabroua Sosso.

– Ah, j'oubliais que j'accompagnais l'imam de la Grande Mosquée de la Mecque.

Soudain, Kabirou tira l'inspecteur par le bras, l'obligeant à s'accroupir, et lui indiqua un point sur le flanc de la colline particulièrement boisé, où des silhouettes s'affairaient devant ce qui paraissait être une grotte.

– C'est là, dit Kabirou ; ils ne doivent pas nous voir.

Ils marchèrent à quatre pattes, escaladèrent ainsi la colline jusqu'à une centaine de mètres du lieu, et se cachèrent derrière un rocher.

En file indienne, cinq jeunes gens, habillés d'espèces de burkas qui ne laissaient voir que leurs yeux, sortirent de la grotte en dansant lentement avec force gesticulations. Ils levaient les mains au ciel, se prenaient la tête, effectuaient un mouvement lent des reins, se remettaient à danser et finirent par former un cercle, s'immobilisèrent et se mirent à chanter à voix basse un air funèbre. Deux autres surgirent de la grotte et, à grands pas, gagnèrent le centre du cercle où ils exhibèrent un coq blanc qu'ils tenaient l'un par les pattes, l'autre pas la tête. Ceux qui formaient le cercle s'agenouillèrent. C'est alors qu'apparut un colosse tout de rouge vêtu et portant une cagoule également percée de deux trous minuscules. En dansant, il s'approcha de ceux qui tenaient le coq : à la vitesse de l'éclair, une lame brilla et s'abattit sur le cou du volatile, le sang gicla. Le colosse se hâta de recueillir le liquide écarlate dans un pot qu'il avait tiré d'on ne sait où.

– C'est Sodjè, souffla Kabirou à Sosso.

Après en avoir bu une goutte, Sodjè passa le pot à un de ses compagnons et ainsi, à tour de rôle, chacun trempa ses lèvres dans le sang du coq dont le cadavre avait été déposé sur un rocher. La danse recommença autour de Sodjè. Deux autres danseurs disparurent dans la grotte et réapparurent quelques minutes plus tard en tenant une poupée de chiffons blanche, géante, sans visage. Ils la plantèrent au milieu du cercle. Sodjè sauta sur un rocher et hurla : « Je hais les hommes blancs ! » Ses compagnons répétèrent ces mots comme un écho. Alors le colosse tira de nouveau son couteau, le planta là où était censé se trouver le foie du personnage de chiffons, qui plia vers l'avant ; Sodjè lui planta le couteau dans le dos et, cette fois, la poupée s'affala. Commença alors la danse de la victoire, joyeuse, de plus en plus endiablée.

Kabirou murmura :

– Partons maintenant, Sosso, c'est fini. Fais attention, les pierres sont glissantes.

Sur ce, à reculons, s'accrochant aux arbustes et aux rochers dans le soir tombant, l'inspecteur et son indicateur s'éloignèrent et s'engouffrèrent dans un taxi.

Jusqu'à leur arrivée au garage, Sosso n'ouvrit pas la bouche. Il réfléchissait à cette étrange scène dont il venait d'être témoin. Il n'aurait jamais cru que des gens aussi jeunes pussent se livrer à ce rituel de mort dans une ville comme Bamako. Habib avait raison de ne pas faire de différence entre citadins et ruraux. Mais c'était surtout la violence des actes de Sodjè qui le laissait perplexe. Qu'avait-il donc contre les Blancs, cet homme, au point de vivre avec sa haine hors de la société ? Et ses compagnons, pourquoi le suivaient-ils ? Le fils de Kouata avait frappé la statue au foie et aux poumons, ce détail n'avait pas échappé à l'inspecteur, le meurtrier de Nassoumba avait opéré de la même manière.

– Hé, Sosso, réveille-toi, lui dit Kabirou en le secouant quand le taxi se fut immobilisé devant le garage.

Peu après, alors que Sosso s'apprêtait à mettre sa mobylette en marche, Kabirou s'approcha de lui :

– Mon cher, dit-il, t'as vu, n'est-ce pas ? Puisque tout le Mali croit que c'est la foudre qui a tué Kouata et Nassoumba, pourquoi aller chercher plus loin ? Faites comme si vous y croyiez, et c'est fini. Il y a des secrets qu'il vaut mieux ne pas chercher à percer. Depuis dix ans que je suis ton informateur, je t'ai jamais parlé comme ça, n'est-

ce pas ? Alors, si je te conseille la prudence, c'est parce que je t'aime beaucoup, Soso, et que je veux pas qu'il t'arrive malheur. Laisse les Bozos régler leur affaire entre eux. Pour une fois, je te conseille de ne pas suivre ton chef, car il va t'entraîner dans son malheur.

Longtemps après avoir quitté le garage, en roulant au crépuscule vers son domicile, l'inspecteur eut encore l'impression d'entendre la mise en garde de Kabirou résonner à ses oreilles.

¹ Maquereau.

Le lendemain matin, à la première heure, l'inspecteur Sosso monta faire son rapport à son chef en insistant sur la façon dont Sodjè avait poignardé le mannequin.

– Je suis tout à fait d'accord avec toi, dit Habib, c'est une coïncidence plutôt troublante. Troublante, mais pas probante, Sosso. Tu sais que nous, nous devons toujours fournir des preuves. Il est vrai que tous les détails – le rituel de mort, la haine, la violence extrême, la marginalité – plaident contre le fils de Kouata, mais, pour le moment, nous n'avons pas de preuve contre lui. Vois-tu, Sosso, ce qui est constant, c'est le soin que prennent nos interlocuteurs à éviter de parler du fond du problème. Même Zarka et Kabirou préfèrent se taire dès qu'on leur demande des précisions. Pourquoi Sodjè en veut-il aux hommes blancs, c'est effectivement une question essentielle. Mais où trouver la réponse ? Il faut interroger le jeune homme lui-même, c'est inévitable. J'ai décidé d'aller chez Kouata tout à l'heure. Ce n'est pas sans risques, mais je ne vais quand même pas attendre quarante jours – la levée du deuil – pour commencer l'enquête ! J'ai besoin d'entendre Kaïra, la fille de Nassoumba – tu sais, celle qui réclamait qu'on lui rende le corps de sa mère. Il est possible que la rancune et la rivalité entre coépouses et enfants de coépouses nous fournissent quelques réponses aux questions que nous nous posons.

– OK, chef, allons-y.

– Écoute, Sosso, je t'ai dit que ce ne sera pas sans risques. Je préfère que tu me laisses y aller seul. Toi, tu as la vie devant toi. S'il te plaît.

– Pourtant, chef, je tiens à y aller. Je pourrais vous être utile et c'est aussi mon devoir.

Visiblement embarrassé, le commissaire souffla, puis haussa des épaules.

– Bon, si tu veux, Sosso, je ne peux pas t'en empêcher, reconnut-il finalement.

Quelques minutes plus tard, ils roulaient en direction de Kokrini. Bientôt, l'unique rue goudronnée qui menait au campement bozo se transforma en une piste rocailleuse que seuls empruntaient des

taxis-brousse aux toits encombrés de paniers de poissons. De temps en temps, des pousse-pousse également remplis de poissons surgissaient de derrière une hutte et s'élançaient imprudemment sur la route menant à Bamako.

Après avoir bifurqué et s'être engagé dans les entrailles du campement, Sosso comprit qu'il n'avait plus le droit d'aller vite. L'air était saturé d'une odeur de poisson fumé dégagée par les fours innombrables autour desquels s'agitaient des femmes s'entretenant bruyamment. Par petits groupes, des enfants s'amusaient à poursuivre un moment la voiture des policiers, puis s'arrêtaient et agitaient leurs menottes en signe d'adieu.

Sosso se gara enfin devant la concession du chef Kouata.

En ce quatrième jour de deuil, la cour encore humide était occupée par des groupes d'hommes et de femmes bavardant tranquillement chacun de leur côté. Des femmes plus jeunes pilaient devant la cuisine le mil ou le riz destiné à nourrir tout ce monde. Les policiers saluèrent. Habib aperçut Kaïra et, suivi de Sosso, se dirigea vers la jeune fille à qui il expliqua la raison de sa présence. Kaïra invita le commissaire et l'inspecteur à l'accompagner jusqu'à un appartement en briques de terre couvert de tôle ondulée sur la véranda duquel ils prirent place, sur des escabeaux. Kaïra leur offrit le pot d'eau de bienvenue dans laquelle ils durent tremper les lèvres tour à tour pour ne pas offenser la jeune fille.

Elle était belle, Kaïra. Contrairement à la majorité des Bozos, réputés pour leur peau particulièrement foncée, elle était d'un teint très clair. De longs cheveux noirs encadraient un visage d'un ovale presque parfait éclairé par une denture d'une blancheur éclatante. Hélas, sa jambe droite paralysée la faisait horriblement boiter comme un pantin mal articulé. Toutefois, de son regard et de sa voix se dégageait une lumière à laquelle personne ne pouvait rester insensible.

– Kaïra, commença Habib, je tiens à te présenter nos condoléances pour la mort de ton père et de ta mère. Qu'ils reposent en paix.

– Qu'Allah vous en remercie, répondit la jeune fille en essuyant ses larmes qui s'étaient mises à couler abondamment.

– Maintenant, continua Habib, tu sais que nous sommes des policiers ; chaque fois qu'il y a des décès disons un peu surprenants, nous sommes tenus de faire un rapport pour expliquer comment ils se sont produits. C'est pourquoi nous sommes venus te poser quelques questions. Par exemple, ta mère avait-elle d'autres enfants

que toi ?

– Non. Je suis son seul enfant vivant. Il paraît qu'elle en a eu d'autres – deux garçons – avant moi, mais ils sont morts peu après leur naissance.

– Avait-elle des coépouses, ta mère ?

– Elle était la deuxième épouse de mon père. La première épouse s'appelait Nansa, mais elle est morte peu après le mariage de ma mère. Elle a eu un garçon qui s'appelle Sodjè. Il a abandonné la maison. Il a plu sieurs fois menacé de tuer mon père et ma mère, parce qu'il pense qu'ils sont la cause de tous ses malheurs. La troisième femme de mon père est Djaaba ; elle ne possède pas tous ses esprits.

– Et où habite Djaaba ? intervint Sosso.

– Là, dans le petit appartement dehors.

– Mais ça paraît fermé.

– Oui, elle s'enferme souvent.

– Et ta mère, où dormait-elle ?

– Là, dans la chambre contiguë à la mienne, que voilà.

Le commissaire demanda à son tour à la jeune fille :

– Le jour de sa mort, qui a découvert son corps ?

– C'est moi, affirma Kaïra.

– Peux-tu nous expliquer comment ça s'est passé ?

– Oui, si vous voulez. Voilà : c'était le soir d'orage. Moi, je m'étais endormie. À un moment donné, j'ai cru entendre des gémissements dans la cour. Je suis sortie avec une lampe torche et j'ai vu mon père dont la tête reposait sur ma mère. Quand j'ai constaté qu'ils baignaient dans du sang, j'ai crié au secours. Les gens sont venus. C'était presque l'aube. Quelqu'un a dit de ne pas toucher aux corps et ils les ont recouverts de pagnes. Moi, je n'en pouvais plus ; je suis rentrée dans ma chambre pour pleurer. Je suis sortie dans la cour peu après parce que j'ai entendu le rire de Sodjè. Il a dit que ce qui devait arriver était arrivé et que ma mère et mon père avaient payé leur faute, comme il l'avait promis à Maa. Il tenait un gourdin et un couteau. Il est aussitôt reparti en riant comme un fou. Voilà ce que je peux vous dire.

– Et la coépouse de ta mère, elle n'est pas sortie de sa chambre, ce soir-là ?

– Avant que je ne découvre les corps, je ne sais pas, mais après, non. De toute façon, elle dort n'importe quand.

– Quels rapports entretenait-elle avec ta mère ?

– C'étaient des coépouses : elles ne s'aimaient pas du tout. Le dernier jour, ma mère m'a confié que Djaaba l'avait menacée de mort. Mais elle n'en croyait pas un mot ; elle disait que c'étaient des paroles de folle.

Les policiers remercièrent la jeune fille et prirent congé. Or, dès qu'ils eurent posé le pied dans la cour de la concession, un homme trapu fonça sur eux en brandissant un coupe-coupe.

– Mécréants ! Cafres ! Le corps de mon grand frère n'est même pas refroidi dans la tombe que vous revenez tourmenter son âme ! Mécréants ! Sortez d'ici ou je vous tue ! Dehors !

Sosso avait fait de son corps un bouclier pour protéger son chef à qui l'homme en voulait particulièrement. Deux autres gaillards durent retenir énergiquement l'agité pour que les policiers continuent leur chemin. Même alors, la main sur son arme, Sosso couvrait Habib et marchait pratiquement à reculons.

Une fois hors de la concession, ils aperçurent le devin Kalapo qui semblait les attendre, adossé à leur voiture.

– Habibou Kéita, commença-t-il sans détour, j'ai beaucoup de respect pour toi, parce que tout le Mali dit que tu es un homme droit. Nos ancêtres ont dit que ce n'est pas parce qu'on est un excellent cavalier qu'on doit se permettre de s'asseoir sur le museau du cheval au galop. Que tu fasses ton travail, je comprends parfaitement, mais, même si tu n'es pas un Bozo, tu es quand même un Noir. Je sais que tu as été loin à l'école des Blancs, mais dis-toi que tu ne sais pas tout, parce que tes maîtres ne savent pas tout. La mort de notre chef Kouata et de son épouse Nassoumba n'est en rien comparable aux morts que tu as connues jusque-là. Son origine remonte à une époque où tu n'étais pas encore né. C'est la volonté de Maa qui s'est accomplie. Ni toi, ni personne n'y peut rien. La foudre appartient à Maa et il s'en est servi : ne cherche pas d'autre explication. Nous autres, les Bozos, nous espérons que la vengeance de Maa se limitera à ces deux morts. Alors, de grâce, Habibou, ne complique pas notre situation. Ne te mêle pas de cette affaire sinon tu vas exacerber la colère de Maa. Dis-toi aussi que ni toi ni tes proches n'échapperont à la vengeance de la divinité.

« Voilà ce que j'avais à te dire. Que la paix du soir soit sur toi et les tiens.

Il tourna le dos aussitôt.

Sosso conduisit de nouveau avec la même prudence jusqu'à atteindre la rue goudronnée.

– Chef, dit-il, excédé, l'autre, le trapu, il a voulu vous tuer. On ne va pas le laisser impuni !

– Oh, Sosso, s'il te plaît, ne nous compliquons pas la vie davantage en provoquant une émeute. Je t'avais pourtant dit que cette enquête n'était pas sans risques. Calme-toi et attendons demain, nous aviserons.

Sosso n'avoua pas à son chef que l'interrogatoire de Kaïra l'avait laissé sur sa faim et qu'il était décidé à en savoir davantage sur la fille et sa famille. Il se contenta de l'informer qu'il serait absent du bureau le lendemain entre onze heures et treize heures.

Épuisé, c'est en bâillant que le commissaire Habib freina devant son domicile et klaxonna par deux fois. Oumar, son fils puîné, vint ouvrir le portail, mais, au lieu de laisser entrer son père, le garçon se précipita dans la cour et se mit en travers de son chemin.

– Mais, Oumar, lui cria presque Habib, laisse-moi passer ! Va sur le côté.

– Non, papa, c'est pas comme ça. Moi, je suis un policier. Le feu est au rouge, tu dois attendre, répliqua le gamin en imitant les gestes d'un agent réglant la circulation.

Habib se prit la tête à deux mains, ne sachant plus que dire, jusqu'au moment où Oumar décida :

– Attention : le feu est jaune. Il est vert maintenant : allez, tu peux entrer, et il s'écarta pour aller refermer le portail.

Une fois la voiture au garage, Habib attrapa doucement son enfant par l'oreille et lui dit :

– Franchement, Oumar, si tu ne me laisses pas tranquille, je te couperai les oreilles.

– Et moi, je te mettrai en prison si tu ne respectes pas les feux, répondit crânement l'enfant.

Habib rit.

– Et ta petite sœur, le Chaton, comme tu dis ?

– Oh, elle dort, comme d'habitude. C'est un somnifère.

Le père rit de nouveau, mais l'enfant ajouta d'une voix devenue soudain grave :

– Ah, j'ai oublié de te dire, papa : Zarka est là ; il t'attend dans le salon avec deux autres vieillards. Ils ont tous une longue barbe blanche, on dirait des pères Noël noirs.

Juste à ce moment apparut l'épouse Haby qui confirma cette dernière information. C'est donc quelque peu intrigué que le commissaire pénétra dans le salon où trônaient effectivement Zarka, Kalapo le devin et Mandjou le griot. On se salua longuement, puis Habib prit place dans le quatrième fauteuil, à côté de Zarka, et

s'enquit de la raison de cette visite imprévue. Ce fut le griot qui prit la parole.

– Habibou, nous savons que tu es de la lignée de l'empereur Soundjata Kéita, le fondateur du Manding. Tu es son digne descendant, parce que tout le Mali parle de ton honnêteté et de ton courage. Si nous sommes venus te voir aujourd'hui, c'est justement parce que nous estimons qu'un homme comme toi mérite qu'on se déplace pour lui ; sinon, dans nos traditions, puisque nous sommes de beaucoup plus âgés que toi, nous aurions dû te convoquer.

« Kéita, l'épervier ne peut pas donner le jour au crapaud : si tu es ce que tu es, c'est parce que, aussi, tu es le fils de feu Youba Kéita, qui, pour nous, est un saint. C'est donc aussi son souvenir qui nous a fait venir chez toi. Zarka, que voici, bien que plus jeune que lui, était son ami et il ne tarit pas d'éloges à l'égard de votre famille.

« Pour en venir à l'os de mes propos, nous sommes chez toi à l'initiative de Zarka qui s'inquiète de la situation dans laquelle tu risques de te trouver bientôt. Je vais donc passer la parole à Kalapo pour qu'il t'explique ce que Zarka ne t'a pas dit au sujet de la mort de Kouata et de sa femme Nassoumba.

« Alors, Kalapo, la parole est à toi.

Habib ne savait que penser, partagé entre l'étonnement et un début d'irritation. Son domicile n'était quand même pas le bureau. Depuis des jours, il enquêtait sur cette affaire et il comprenait mal comment, au moment où il aspirait au repos, ces trois-là venaient sans s'annoncer. Or il savait qu'il n'aurait jamais le courage ni l'indélicatesse de congédier ses hôtes imprévus. Le griot avait invoqué le père Kéita, était remonté jusqu'à ses ancêtres du XIII^e siècle pour lui faire comprendre habilement qu'il était tenu de les recevoir et de ne pas démeriter de la lignée des Kéita. En fait, le commissaire de police, formé à l'école de la rationalité occidentale, s'effaçait devant le descendant de l'empereur Soundjata Kéita.

Le devin, lui, étrangement, regardait fixement un point du plafond comme s'il était ailleurs. Il com-mença à dire : « hum ! hum ! », les yeux largement ouverts. Il se racla la gorge et parla enfin.

– Habibou Kéita, tout ne doit pas être enseigné à n'importe qui, sinon le monde disparaîtra. Il est dit : « Donne le savoir à celui qui en est digne. » Je n'ignore pas que tu as appris beaucoup du savoir des Blancs, mais nos ancêtres n'étaient pas des incultes et ils savaient des choses que les Blancs ignorent encore. Ce que je m'en vais te révéler, tu ne l'as jamais appris, car l'école des Blancs ne

pouvait pas te l'enseigner.

« Habibou, mon fils, nous les Bozos, nous sommes les descendants de nabilla Nou¹. Il était l'aimé de Dieu qui, pour le sauver du Déluge, lui a conseillé de fabriquer une arche et ainsi l'a aidé à sauver toutes les espèces qui peuplaient la terre. Qui dit nabilla Nou, dit eau, et qui dit Bozo, dit aussi eau. Sans l'eau, les Bozos n'existent pas. C'est l'eau qui subvient à tous nos besoins, comme elle a subvenu à tous les besoins de notre premier ancêtre.

« Habibou, tu as sans doute entendu parler de Dia, le pays originel des Bozos. Soyons précis : il ne s'agit pas du Dia d'aujourd'hui, mais du premier dont les ruines sont situées non loin de là. Le pays de Dia est la terre que nabilla Moussa², l'aimé de Dieu, le même qui a donné la terre de Banisraëla³ aux Yahoudia⁴, a donné aux premiers Bozos, nos ancêtres.

« Habibou, lis tous les livres écrits par les Blancs, tu n'y trouveras jamais les informations que je te donne. Seuls nos ancêtres nous les ont transmises, et nous les avons gardées pour nous, parce que c'est notre affaire.

« Parlons maintenant de la mort de notre chef Kouata et de son épouse Nassoumba. Habibou, le chef des Bozo n'est pas n'importe qui. C'est le dépositaire du serment qui nous lie à nos ancêtres, le garant de la cohésion du peuple bozo. Il a le pouvoir de rendre la pêche fructueuse ou infructueuse. C'est pourquoi nous le respectons. C'est lui qui intercède auprès de Maa pour le bonheur de son peuple.

« Qui est Maa ? Les Bamanan l'appellent Faro, mais c'est la même divinité. Ce n'est pas Dieu, mais le grand maître des eaux. Il est multiforme : il peut être un esprit, un poisson, homme, femme, mi-homme, mi-poisson, arbre, oiseau, comme bon lui semble. Quand la divinité Balanzan terrorisait les hommes, se nourrissait de leur sang, c'est Maa qui mit fin à son pouvoir despotique. C'est aussi Maa qui divisa le ciel en sept cieux et fit du cinquième ciel son quartier général. Maa est donc le maître du ciel et de l'eau. Entre nous, les Bozos, et Maa fut signé un pacte : la divinité nous accorde sa protection contre le respect de toutes choses qui vivent au ciel et dans l'eau, car Maa a dit que toute vie est sacrée. Nous pêchons les poissons, mais juste de quoi manger et acheter ce dont nous avons besoin ; nous coupons le bois, mais juste pour préparer nos plats, nos pirogues, nos maisons et nous réchauffer ; jamais aucun Bozo ne s'amusera à gaspiller l'eau, parce que, sans elle, aucune vie n'est possible. Nous avons donc respecté le pacte qui nous lie à Maa, jusqu'au jour où le malheur s'est produit.

« C'était du temps de nos pères ; nous, nous étions encore petits. Un administrateur colonial blanc est arrivé un jour, il s'appelait Frédéric. Il aimait la chasse et la pêche, pour son plaisir et non par nécessité. Et il a dit qu'il voulait pêcher Maa ! Tu as entendu, Habibou, l'homme blanc voulait pêcher Maa ! Il est venu voir le père de Kouata, alors chef des Bozos, lui a exposé son projet et a demandé son aide. Le chef a refusé sans ambages, comme tous les autres Bozos. Seul un d'entre eux, Gori, un des cousins de Nassoumba, a accepté de lui prêter main forte contre de l'argent. Gori et Frédéric se sont donc mis à la recherche de Maa malgré les protestations des Bozos. Pendant des mois et des mois, ils ont recherché la divinité en vain. Mais un jour, Maa s'est transformé en lamantin et, avec sa fille de neuf ans, a entrepris de visiter le fleuve Djoliba. Les deux hommes l'ont aperçu. Pour le blesser, ils lui ont lancé trois harpons aux dents émoussées. Un harpon l'a atteint au foie, un autre dans le dos, à l'endroit des poumons ; quant au troisième harpon, il a atteint la fille du Lamantin à la jambe droite. Puis Frédéric et Gori ont lancé un filet et ont capturé Maa. La fille, elle, a disparu et n'a jamais été retrouvée.

« Frédéric a osé emmener Maa au zoo de Bamako pour qu'il devienne un objet de curiosité. Naturellement, toute la ville, hormis les Bozos, a défilé pour admirer le Lamantin. Mais Maa demeurait Maa, le maître du ciel et des eaux, malgré la forme qu'il revêtait. Aussi provoqua-t-il une inondation en comparaison de laquelle celle de l'autre jour n'est qu'une bruine. Les eaux du fleuve Djoliba ont tout ravagé sur leur chemin, de leur source à leur embouchure. Alors les autorités politiques se sont empressées de remettre Maa dans le fleuve qui s'est aussitôt apaisé. Mais les Bozos savaient que la vengeance de Maa ne s'arrêterait pas là. C'est pourquoi mon père est allé offrir un sacrifice au maître des eaux pour demander sa clémence. Maa lui a répondu qu'il avait maudit la lignée de Gori pour l'éternité. Il a ajouté que, pour que les Bozos n'oublient jamais, tous les quarante-cinq ans (ce nombre étant le résultat de l'âge de sa fille multiplié par le cinq du cinquième ciel, son quartier général), il provoquerait une inondation.

« Tout s'est passé comme il l'avait prévu : le chef Kouata, qui était déjà l'époux de Nansa, s'est amouraché de Nassoumba, la nièce de Gori. Tous les Bozos se sont employés à l'éloigner de la femme maudite, mais rien à faire. C'est à partir du moment où il a épousé Nassoumba que Kouata n'a plus connu la paix. Sa première épouse Nansa est morte noyée dans le Djoliba deux semaines après le mariage de sa coépouse ; son fils Sodjè est devenu comme hanté par les esprits et a déserté le domicile familial ; la troisième épouse de

Kouata fut Djaaba, elle n'a jamais eu d'enfant et est devenue folle ; quant à Nassoumba, ses deux premiers enfants, des garçons, sont morts à leur naissance ; seule a survécu sa fille Kaïra, mais elle née handicapée de la jambe droite. La même année, Kouata lui-même est devenu infirme. Quant à Frédéric, il est retourné en France et nous ne savons pas ce qu'il est devenu. De toute façon, son sort nous importe peu, car il n'était pas bozo, lui. Et, la quarante-cinquième année après la capture de Maa, c'est-à-dire il y a trois jours, le déluge promis est arrivé, et Nassoumba et son mari sont morts, frappés par le maître du ciel et des eaux.

« Habibou, mon fils, je t'ai expliqué tout ce que feu mon père m'a autorisé à dévoiler au besoin, mais le reste est un secret avec lequel je mourrai.

« Voilà ce que j'avais à dire.

Il y eut un moment de silence. Tous les regards étaient tournés vers le commissaire qui paraissait mal à l'aise. Il se lissait les cheveux, les lèvres pincées.

– Kéita, la parole est à toi, dit le griot.

Habib n'avait plus le choix.

– J'ai entendu tes paroles, Kalapo, et je t'en remercie. En effet, j'ignorais pratiquement tout de ce que tu m'as révélé. Je voudrais vous rassurer : certes, j'ai étudié à l'école des Blancs, mais je n'ai pas oublié qui je suis ni d'où je viens. Donc, je ne doute pas de ce que Kalapo vient de m'expliquer, parce que je n'étais pas encore né quand ces faits se sont produits. Je voudrais que vous compreniez que mon métier consiste à retrouver et arrêter les criminels. Le chef Kouata et son épouse ont été trouvés morts un soir d'orage. Vous conviendrez avec moi que c'est un fait inhabituel. Je suis donc tenu d'examiner toutes les hypothèses et, au cas où il n'y aurait pas de coupable, le dossier sera clos. S'il est vrai qu'ils ont été foudroyés, c'est entendu, il n'y a rien à chercher d'autre. Je suis donc en train de vérifier des hypothèses, simplement.

– Habibou, intervint Zarka, ce que nous voudrions que tu retiennes, c'est que Maa est multiforme. Il peut tuer en prenant la forme de n'importe qui d'entre nous, comme il peut se présenter sous forme de foudre. Dans ces conditions, le mieux ne serait-il pas que tu arrêtes tout bonnement tes recherches ? Nous avons appris que tu es allé interroger Kaïra, la fille de Nassoumba, et nous avons eu peur, parce que tu es en train de contrarier Maa. Souviens-toi qu'il a frappé de malheur tous ceux qui étaient de près ou de loin liés à sa capture. Alors, au nom de l'amitié qui m'a lié à ton père,

Habibou, laisse les choses se faire. Tu n'en seras pas pour autant diminué. Personne ne te reprochera de ne pas te mesurer à une divinité.

– J'ai entendu, répondit Habib. Laissez-moi donc le temps de réfléchir à la façon de faire et je vous tiendrai au courant dans quelques jours.

– S'il plaît à Dieu, ajouta le griot.

On se salua de nouveau longuement et le commissaire raccompagna ses hôtes qui allaient emprunter un taxi-brousse.

De retour au salon, il trouva son épouse en larmes.

– Mais... Haby, qu'y a-t-il ? s'inquiéta l'époux.

– On ne parle que de cette histoire de Maa en ville. Je ne sais combien de personnes m'ont conseillé de te demander d'arrêter cette enquête. Tu as trois enfants, une femme et des parents, Habib, ne nous rends pas malheureux, je t'en supplie. Je ne veux pas voir mes enfants mourir ni handicapés. S'il te plaît...

Le visage de Haby était inondé de larmes. Le mari demeura perplexe un long moment avant de pouvoir dire :

– Toi aussi, Haby, tu penses comme ça ?

L'épouse hocha la tête en continuant à pleurer.

– Bon, vous avez mangé, je pense, alors allez vous coucher ; demain, j'en reparlerai avec toi.

Haby se leva et gagna sa chambre. Oumar, caché derrière une porte, sortit le bout de son museau et lança :

– Méchant papa qui va tuer tout le monde !

Et il disparut.

Habib se laissa glisser dans un fauteuil, les yeux fermés, en soufflant. Cette fois-ci, il était coincé, vraiment coincé.

1 Le prophète Noé.

2 Le prophète Moïse.

3 Israël.

4 Les Juifs.

Décidément, pour tromper l'ennui – car il était en vacances forcées, le toit de son école s'étant effondrée lors du dernier orage –, le petit Oumar tenait son métier de policier à cœur. Ce matin-là, alors que la voiture de son père quittait le garage, il avait obligé le chauffeur à respecter les feux de signalisation avant de le laisser partir non sans lui avoir dit ses quatre vérités : « Méchant papa qui va tuer tout le monde ! À partir d'aujourd'hui, tu vas payer un impôt, parce que ta vieille voiture fume trop. » Habib sourit tristement et s'en alla.

Cette nuit, le commissaire avait très mal dormi. Ses traits étaient tirés et ses yeux larmoyaient au moindre souffle de vent. Il avait eu beau tourner et retourner la situation, il n'était pas parvenu à entrevoir la moindre solution. De quel droit des gens n'ayant aucun lien avec la police pouvaient-ils se donner l'autorité d'imposer au chef de la brigade criminelle d'abandonner une enquête ordonnée par le procureur de la République ? Était-ce la république ou la gérontocratie ? Certes, on pouvait comprendre l'attachement des personnes âgées aux traditions ancestrales, mais elles n'étaient ni élues ni nommées. À supposer qu'on leur cédât une fois, ne faudrait-il pas céder toujours ? Ne deviendraient-elles pas les vrais maîtres du pays, qu'elles gouverneraient strictement selon les traditions millénaires ? À quoi cela pourrait-il mener, sinon au chaos ?

Absorbé dans ses réflexions, le commissaire dut freiner brutalement plusieurs fois pour éviter de tamponner la voiture qui le précédait. Et, soudain, une résolution s'installa en lui sous la forme d'une voix qui lui cria : « Non, même si je dois être seul contre le monde entier, je ne céderai pas, je mènerai cette enquête jusqu'au bout. Quoi qu'il advienne ! »

Aussitôt, il se sentit apaisé. C'est alors que son portable sonna ; c'était Sosso. Habib l'écoula puis bifurqua.

Au quartier Darsalam, non loin de la centrale hydro- électrique, des fourgonnettes de la police étaient stationnées aux abords d'une maison devant laquelle s'était formé un attroupement. Sosso, qui avait vu son chef se garer, marcha vers lui à grands pas.

– Bonjour, chef, dit-il. C'est ici, dans cette maison. Nos collègues de l'anti-émeutes m'ont informé que ça commençait à s'agiter un

peu. J'ai cherché à vous joindre, mais votre portable était éteint. Je suis donc venu.

– Oui, Sosso, mais en quoi sommes-nous concernés, nous ?

– C'est la maison d'un guérisseur réputé. Il paraît que depuis hier a éclaté une épidémie de gastro-entérite due aux poissons morts que les gens ont ramassés à la suite de l'orage de l'autre jour. Il semble que le guérisseur qui opère là soigne très rapidement cette maladie.

– Ils auraient pu tout aussi bien aller à l'hôpital.

– Ils pensent que ce n'est pas une gastro ordinaire ; ils y voient la main du Lamantin. C'est pourquoi ils ont choisi de venir là. Alors j'ai pensé que nous pourrions y recueillir des informations.

– Tu as parfaitement raison, Sosso. Et ce guérisseur, tu le connais ?

– Non, mais je pense qu'ils se sont mis à plusieurs, car j'ai vu Zarka entrer dans la maison.

– Ah tiens ! c'est intéressant, ça. À propos de Zarka, tu sais qu'il m'a rendu visite hier en compagnie du devin et du griot ?

– Ils vous ont rendu visite, chef ? Chez vous ? Et pourquoi ?

– Pour me dissuader de continuer l'enquête. En fait, Zarka est convaincu que je vais attirer le malheur sur moi, sur mes parents, et sur toi aussi, Sosso. Mais ce n'était pas inintéressant, la rencontre. Ils m'ont longuement expliqué le mythe du Lamantin. Je t'en reparlerai plus tard ; mais il y a un détail important : Maa, le Lamantin, aurait été blessé par un Français blanc, avec l'aide d'un Bozo. Le Lamantin aurait reçu deux blessures, l'une au foie et l'autre dans le dos, aux poumons.

– Exactement comme Nassoumba et la poupée géante de Sodjè ! s'exclama Sosso.

– Exactement, Sosso. Et c'est pourquoi nous pouvons avec raison arrêter Sodjè, car il devient un suspect potentiel. D'abord, il affirme opérer pour Maa ; ensuite, la veille du meurtre, il menace ses parents de mort ; puis, le jour de la mort de ses parents, il se félicite de l'événement ; et enfin, toi tu l'as vu poignarder une poupée géante de la même façon que l'ont été Nassoumba et le Lamantin. Dernier détail important : un Blanc est responsable de la catastrophe et Sodjè déclare qu'il déteste les Blancs. Tous ces faits concordants ne relèvent pas du hasard. Il faudra donc l'arrêter et procéder aux vérifications nécessaires. En tout cas, pour le moment, s'il y a un suspect, c'est lui.

– C'est vrai que je n'avais pas toutes ces informations, chef, mais je n'ai jamais douté que Sodjè était suspect.

– Oui, Sosso, je crois même que tu voyais en lui le coupable potentiel, mais c'était une impression fondée sur des présomptions. Maintenant, il va falloir trouver des preuves et, d'abord, l'arme du crime.

– Si je comprends, chef, vous ne suivez donc pas les conseils de Zarka et du devin ?

– Non, Sosso ; je ne peux pas admettre qu'ils me demandent d'arrêter de travailler. À quel titre ?

L'inspecteur fit légèrement la moue et acquiesça sans grande conviction.

– Tu n'as pas l'air d'être d'accord avec moi, remarqua le commissaire.

– Oui, chef, parce que, à Pigui, chez les Dogons, moi je souhaitais qu'on arrête les responsables des assassinats, mais vous ne l'avez pas fait, parce que c'étaient des notables. Et ici, des notables vous demandent une chose et vous refusez. C'est ce qui m'étonne un peu.

– Attention, Sosso, tu commets une erreur de jugement. Chez les Dogons, nous avons mené l'enquête jusqu'à découvrir les coupables ; après s'est posé un problème qui ne relève pas de la police : faut-il arrêter toute l'élite au risque de détruire une culture séculaire ? J'ai décidé de laisser aux politiciens la tâche de prendre une décision politique. Tu as vu que le dossier a été effectivement classé. Les connaissant comme je les connais, j'aurais été leur bouc émissaire si j'avais arrêté les coupables. Or ici, on veut nous empêcher de mener l'enquête. Tu vois que les situations ne sont pas identiques.

– Je comprends, chef, mais tout ça est très compliqué.

– Je ne te dis pas le contraire, Sosso ; mais tant qu'on peut faire son travail, il faut le faire.

Sosso montra Zarka au commissaire, il sortait de la maison du guérisseur presque en courant. Ils le virent s'engouffrer dans un taxi-brousse.

– Laisse-le partir, dit Habib. C'est mieux ainsi, nous n'avons rien à nous dire pour le moment.

Le chef de l'unité anti-émeutes apparut à son tour, se dirigea vers le patron de la Criminelle et salua avec bonhomie.

– Ça paraît se calmer, sergent, remarqua Habib.

– Oui, commissaire, répondit le sergent, c'était assez agité au début, mais maintenant ça se calme. Il n'y a plus qu'une dizaine de patients à l'intérieur. Mais une autre mauvaise nouvelle nous inquiète.

– Laquelle ?

– Il paraît que le taxi-brousse qui emportait des parents de feu Kouata a versé dans un ravin. Tous les parents de Kouata seraient morts. Les deux survivants seraient le chauffeur et son apprenti, qui ne sont pas bozos. Ensuite, il paraît qu'un chaland, avec deux Bozos Kouata à bord, s'est brisé sans raison apparente et a sombré dans les eaux du Niger. Si on ajoute à tout ça l'épidémie de gastro, je crains que la panique ne s'empare de tout Bamako, et non des Bozos seulement. Sans compter que la météo annonce un nouvel orage, paraît-il.

– Ne soyons pas pessimistes, sergent, intervint Habib. Le pire n'arrivera pas forcément. Mais je reconnais que nous nageons presque en plein irrationnel.

– Exactement, commissaire, on ne sait même plus où donner de la tête, conclut en souriant le sergent qui salua et s'en retourna auprès de ses hommes.

– Hé, hé, Sosso ! appela quelqu'un de loin en agitant la main.

C'était Apété. Sosso lui fit signe de les rejoindre ; ce qui fut fait aussitôt.

– Com'saire, expliqua le nouveau venu après avoir à peine salué, je n'ai pas encore ma caradenté, passiqué on m'a dit d'apporter mon papier de naissance, or je n'en ai pas. Il paraît qu'il faut que j'aille le chercher jusqu'à Ségou.

– Fais comme on te dit, Samba, lui conseilla Habib, amusé.

– Dis, intervint Sosso, tu sors de la maison du guérisseur ; qu'est-ce qui s'y passe ?

– Hey ! Tu ne sais pas ? C'est l'épidémie de diarrhée. Les malades s'assoient en rang ; dès que le guérisseur leur donne à boire une décoction d'écorces d'arbres, ils courent à toute vitesse vers les latrines où on les entend faire « proutoutoufouss ! ». Tous, sans exception. Hâ, le Lamantin, il est terrible ! J'espère que tout Bamako ne va pas attraper la diarrhée, sinon, on n'entendra que « proutoutoufouss » partout ! Moi-même, j'ai attrapé la diarrhée il y a deux jours. On bavardait, j'ai éclaté de rire : aussitôt j'ai fait

« proutoutoufouss ! ». Heureusement que je portais un slip, sinon c'était la honte. Toi aussi, Sosso, fais attention : dès que tu as mal au ventre, viens ici à toute vitesse, sinon tu vas faire « proutoutoufouss ! ». (Puis à voix basse, il ajouta :) Ne le dites à personne, mais l'imam de Kokri est chez le guérisseur ; il a attrapé la diarrhée, lui aussi. Moi, je n'irai pas à la mosquée aujourd'hui, parce que je sais ce qui va s'y passer. (Apété tourna le dos :) On a besoin de moi là-bas. C'est moi qui remplis la bouilloire pour que ceux qui vont aux latrines fassent leur toilette.

Les policiers se tordaient de rire. Habib écouta son portable et, se dirigeant vers sa voiture tout en riant, il dit à Sosso :

– Mon chef m'appelle. On se retrouve, toi et moi, plus tard au bureau, pour reparler du cas Sadjè.

Dans l'habituelle cohue du marché au poisson, situé au bord du Niger à quelques centaines de mètres en amont de Kokrini, Sosso tentait de se faufiler entre les forains qui semblaient ne même pas entendre le bruit de sa moto. Derrière lui, son copain Bob (de son vrai nom Bouba), ne paraissait pas du tout rassuré et lui conseillait sans arrêt de faire attention. À proximité de deux grands caïlcédrats sous lesquels étaient garés des taxis, il pressa l'inspecteur de faire de même. C'est donc à pied, en bousculant et en se faisant bousculer, qu'ils gagnèrent la cabane qui abritait l'étal de la mère de Bouba. La vieille femme était assise sur un escabeau, face au fleuve, et écaillait énergiquement des poissons sur un bout de natte. Pêcheurs, forains et badauds la saluaient avec déférence, et elle répondait pratiquement à chacun en l'appelant par son nom.

Elle invita Sosso et son fils à prendre place sur des tabourets branlants. Elle leur parlait de tout et de rien, s'interrompait pour répondre aux salutations, puis continuait à bavarder tout en travaillant. Les poissons écaillés, rangés dans un seau en plastique, elle se lava les mains et les pieds, rangea son matériel de travail et se tourna enfin vers son fils et Sosso.

– Alors, mon enfant, Bouba me dit que tu souhaites que je te parle de Kouata et de sa famille. Est-ce que vous savez que vous n'étiez pas encore nés quand Kouata est devenu chef du village de Kokri ?

– C'est certain, approuva Sosso en riant avec son copain. C'est pourquoi, justement, je voudrais que tu me parles de cette période, mère. Par exemple, quelle sorte de chef de village était Kouata, comment se sont déroulés ses mariages successifs, comment étaient ses enfants, voilà des détails que j'aimerais connaître.

– J'ai mal compris, répondit la vieille femme.

Bob expliqua à voix basse à Sosso que sa mère était dure d'oreille. L'inspecteur dut donc répéter ses propos en élevant la voix.

– Ah ! maintenant, j'ai bien compris, dit la mère. Aliou Kouata était plus jeune que moi. Quand nous étions petits, à Kokrini comme à Kokri, nous jouions le soir, au clair de lune. Je ne dis pas que nous jouions ensemble, ah, non ! Autrefois, ce n'était pas comme maintenant, où les garçons et les filles se mélangent. Nous, les filles, nous allions de notre côté, les garçons pareillement. Tu sais, Sosso,

quand nous étions enfants, Bamako était une toute petite ville. Il n'y avait pas encore ce pont que tu vois, il y avait très peu de voitures, on se déplaçait surtout en calèche, les Blancs étaient encore là et leur grand chef habitait sur la colline, là où vit notre Président actuellement.

« Aliou Kouata était tout maigre et, quand les garçons jouaient à la lutte, son adversaire le terrassait tout le temps. Mais, il ne se fâchait jamais ; au contraire, il riait, riait. Il était malin, car si son adversaire aussi se mettait à rire comme les autres, il en profitait parfois pour le faire tomber. Il a toujours été gentil et modeste, Aliou, même quand il est devenu chef du village, à la mort de son père.

« Sa première épouse a été Nansa, une fille beaucoup plus jeune que nous, mais elle aussi tellement gentille ! Ils ont eu trois enfants ; malheureusement, un seul a survécu. C'est celui qui s'appelle Sodjè. Nansa en a beaucoup souffert. Elle a tout fait, consulté tous les féticheurs et les marabouts, mais elle n'a plus eu d'enfant. C'était très triste.

« Aliou a épousé une deuxième femme qui s'appelait Nassoumba, celle qui est morte foudroyée, justement. À vrai dire, Nassoumba n'était pas du tout une épouse comme il faut. Elle n'aimait personne, elle était égoïste, elle était insolente. Je ne peux même pas dire qu'elle avait un seul bon trait de caractère. Le malheur d'Aliou, c'est qu'il s'est laissé dominer par cette femme qu'il aimait trop. Aliou s'est mis à maltraiter Nansa. Et Nassoumba lui a fait voir l'enfer. Nansa a failli devenir folle. Elle avait toujours mal à la tête et au cœur, et elle pleurait toujours, toujours. Un matin, on l'a trouvée morte dans le fleuve ; c'est le chagrin qui l'a tuée. Après la mort de sa coépouse, Nassoumba s'est acharnée sur le fils de celle-ci, Sodjè. Elle a maltraité le garçon comme s'il était son esclave. Et Aliou Kouata lui, ne disait rien, tellement il était sous l'influence de Nassoumba. Mais c'est Dieu qui est le réparateur des torts. Nassoumba a enfanté deux fois, c'étaient des garçons, mais ils sont tous morts à leur naissance. Elle est devenue comme folle, parce qu'elle savait qu'elle ne serait pas la mère du chef des Bozos, parce que seul un garçon peut être chef. Elle est alors devenue plus méchante encore. On aurait dit qu'elle en voulait au monde entier. Elle a fait le tour de tous les marabouts et féticheurs, rien à faire : son ventre demeurerait stérile. Parce qu'il aspirait à avoir un héritier, Aliou a épousé en grand secret Djaaba, une fille alors âgée de quatorze ans. La maison du chef de village s'est transformée en enfer. On évitait d'y aller, car il suffisait seulement de saluer Djaaba pour provoquer la colère de Nassoumba. La méchante femme a juré

que jamais sa coépouse Djaaba n'enfanterait. Et, effectivement, Djaaba n'a jamais enfanté, parce que Nassoumba a utilisé les pouvoirs des sorciers et des féticheurs pour tuer dans son ventre tout germe de vie. La pauvre Djaaba a conçu de nombreuses fois, mais elle n'a enfanté que des fœtus. Nous avons tous tenté de contrecarrer le mauvais sort que Nassoumba lui avait jeté, mais en vain. Et Nassoumba ne cachait pas sa joie. Elle a même osé dire un jour à Djaaba de garder les fœtus dans une jarre en espérant qu'ils y grandiraient ! Peut-on être plus méchante ?

« On n'a jamais su par quel miracle Nassoumba avait conçu. Mais sa joie s'est atténuée quand elle a mis au monde une fille. Pis, cette fille avait une jambe paralysée. C'est celle qui s'appelle Kaïra. C'était pourtant une jolie petite fille, vive et joyeuse. Pour faire de la peine à Djaaba, Nassoumba a payé des griottes pour qu'elles chantent une chanson à la gloire de sa petite fille. C'est une chanson que tout le monde fredonnait alors sans même en connaître l'origine. Et Kaïra aussi s'est attachée très fort à sa mère. Pourtant, elles étaient de caractères tellement différents ! Autant la mère était acariâtre et antipathique, autant la fille était gaie et sympathique.

« Nassoumba n'a pour autant pas laissé Djaaba en paix. Elle a juré que c'était elle qui avait jeté le mauvais sort à Kaïra et lui avait paralysé la jambe, et elle a juré qu'elle lui infligerait le pire des châtiments. Quelques mois plus tard, Djaaba est devenue folle, il fallait l'enfermer dans sa chambre quand elle devenait violente ou dangereuse. Jusqu'à ce jour, la pauvre femme vit dans cet enfer.

« C'est bien dommage pour Aliou Kouata, parce qu'il ne méritait pas un tel sort. Mais il est vrai que même le meilleur des anges gâche sa chance en épousant une femme maudite, car Nassoumba était maudite.

« Voilà. Sa fille Kaïra est encore vivante, mais Dieu seul sait quel sera son sort.

La femme se tut et regarda l'inspecteur Sosso qui prenait des notes.

– J'ai tout dit, n'est-ce pas ? demanda la mère de Bob.

– Oui, mère, lui répondit Sosso, mais je voudrais te demander des précisions. Comment étaient donc les relations entre Sodjè et Kaïra, les seuls enfants vivants de Kouata ?

– Seigneur ! Ils ne se sont jamais aimés, ces deux-là. Et jusqu'à leur mort, même dans l'enfer, ils ne s'aimeront pas. Je me souviens, un jour, il y a longtemps, il y a eu la fête du drapeau. C'est la course de pirogues dont le vainqueur est récompensé d'un drapeau du Mali.

Les jeunes concurrents se préparaient bien avant le jour de la compétition, c'est-à-dire qu'ils allaient voir les marabouts, ceux-ci leur donnaient des gris-gris qui les faisaient gagner. Vous, les enfants de maintenant, vous ne croyez pas en ces choses-là, mais moi qui ai quatre-vingts ans, je vous assure que quelqu'un a beau être fort, s'il n'a pas la protection d'un marabout, sa force ne lui servira à rien. Sodjè, qui ne s'était pas préparé, a décidé de prendre part à la compétition, malgré l'opposition de Nassoumba et de Kaïra qui craignaient de le voir couvrir de honte la famille du chef. Or Sodjè était têtue. Il faut dire qu'en devenant un homme grand et fort, Sodjè s'est opposé ouvertement à son père et à Nassoumba, à tel point que son père l'a maudit. Il n'en faisait qu'à sa tête et il était souvent violent, il se bagarrait tout le temps. Il a donc pris part au concours et il a perdu, mais il n'était pas le dernier. Pourtant il était plus fort que tous ses concurrents ; seulement, ceux-ci étaient préparés et lui non. Vous avez tort de ne pas croire aux marabouts. Ce sont des gens qui confectionnent les gris-gris avec des sourates comportant le nom d'Allah. Or, rien ni personne n'est au-dessus d'Allah.

« La défaite de Sodjè a été une honte pour Kouata et sa famille. La nouvelle a fait le tour de Bamako et du Mali ; tous les Bozos du monde entier l'ont apprise. J'avoue que même moi j'ai eu de la peine, parce que le chef des Bozos n'est pas n'importe qui, ses enfants ne doivent pas agir n'importe comment.

« L'année suivante, vous savez ce qui s'est passé ? Non ? Alors, lors de la nouvelle fête du drapeau, Sodjè avait décidé de se représenter sans s'être préparé. Malgré l'opposition de son père, il a pris part au concours. Cette fois-ci, il a été carrément dernier. Vous imaginez la honte que cela a représenté pour son père et tous les Bozos dignes de ce nom ? Kaïra, la fille de Nassoumba, était au bord du fleuve ce jour-là ; comme d'habitude, elle marchait avec sa canne. Quand son frère est arrivé après tous les autres, la fille a foncé sur lui avec une rapidité étonnante. Elle a craché sur Sodjè par trois fois en le traitant de chien. Comme Sodjè voulait la battre, elle l'a bousculé, l'a fait tomber et lui a donné plusieurs coups de canne sur les genoux. Tout Kokrini a entendu Sodjè gémir de douleur. Et comme sa sœur continuait à s'acharner sur lui, il s'est enfui en clopinant.

« Vous vous imaginez un peu ? Sodjè, grand, gros, fort, qui fuit devant sa petite sœur maigre et n'ayant qu'une jambe ! C'est un spectacle que personne n'a jamais oublié. Je me suis dit ce jour-là : cette petite Kaïra a une volonté de fer. Si une femme pouvait être chef des Bozos, elle aurait dû l'être, elle. Ah, il fallait voir sa mère

Nassoumba, comme elle était fière de sa fille ! Depuis, les deux étaient tellement liées qu'on aurait dit des jumelles : partout où l'on voyait Nassoumba, on voyait Kaïra. Parfois même, les deux plaisantaient comme des copines !

« Voilà ! quelle histoire ! »

La femme paraissait fatiguée d'avoir parlé. Bob lui apporta un pot d'eau qu'elle avala ; puis elle rota bruyamment.

– Est-ce que j'ai tout dit ? demanda-t-elle.

– Oui, presque, mère, lui répondit Sosso quelque peu gêné de devoir la faire parler de nouveau, mais il n'avait pas le choix. Je voudrais savoir comment Sodjè a abandonné le domicile de son père.

– Ah, c'est vrai, je n'en ai pas parlé. Pourtant, je l'avais à l'esprit ; ça doit être la vieillesse. Je suis sûre que Sodjè a quitté la maison d'Ali Kouata le jour même de son conflit avec Kaïra. Quand Sodjè est retourné à la maison, Aliou l'attendait de pied ferme. Il lui a dit : « Je te maudis, chien ! Jamais il ne sera dit que tu m'as succédé à la tête des Bozos, parce que tu n'en es pas digne. Je ne te considère plus comme mon fils ! » Aliou Kouata a réuni le conseil de village pour l'informer de sa décision. Il n'y a eu personne pour prendre le parti de Sodjè, car il faut dire qu'il avait vraiment tort. Le lendemain, le garçon a interpellé son père au beau milieu de la concession, en présence de Nassoumba et de Kaïra, et lui a dit : « Puisque c'est ce que tu veux, je m'en vais de ta maison. Pour moi, toi non plus, tu n'es plus un père. Reste avec ta maudite femme, ta Nassoumba. Vous avez tué ma mère, vous m'avez marabouté. Je vous hais, tous les deux. Un jour, je viendrai vous tuer tous les deux, ne l'oubliez pas. Quant à votre fille Kaïra, je lui infligerai le châtiment qu'elle mérite. Ce n'est pas pour rien que Dieu l'a privée d'une jambe : elle le mérite. Jamais aucun homme ne l'épousera et son ventre restera stérile jusqu'à sa mort. » Alors il a craché tour à tour sur Aliou Kouata, sur Nassoumba et sur Kaïra. Aucun d'eux n'a osé bouger, car Sodjè tenait un gourdin. Il est sorti et, depuis ce jour, personne ne l'a revu ici. Toutes sortes de rumeurs courent sur lui, mais on ne sait pas ce qui est vrai ni ce qui est faux.

– Et qu'est-ce qu'elle a fait, Kaïra ?

– Rien ! Ab-so-lu-ment rien ! Sodjè l'aurait tuée ! À coup sûr ! Au contraire, elle a passé toute la journée à pleurer. Les paroles de Sodjè lui ont fait beaucoup mal. Mais c'est la vie.

– Si je comprends, Sodjè ne pourra donc jamais devenir le chef du village de Kokri ?

– Ah non, jamais ! Aucun Bozo n’acceptera jamais ça. C’est fini pour lui.

– Mais Aliou Kouata n’a pas d’autre fils.

– Oui, mais il a des frères ; un de ceux-ci héritera. C’est comme ça.

– Je suppose qu’Aliou Kouata n’avait pas que des amis, parce qu’il ne tenait quand même pas sa famille. Certains Bozos ont dû être déçus.

– Non, non, jusqu’à sa mort, Kouata était respecté. C’est vrai qu’il aurait pu mieux tenir sa famille, mais c’était un homme de bien qui n’a jamais fait de mal à personne. Non, non, aucun Bozo n’en veut à Kouata.

– Et il s’entendait bien avec ses autres frères ?

– Il en avait deux : le premier est aveugle depuis de nombreuses années et le second n’habitait pas Kokri. J’ai appris qu’il est revenu à la mort d’Aliou. C’est sans doute lui qui va lui succéder. Non, il n’y a pas de problème entre eux.

Le soleil était presqu’au zénith, les pêcheurs jetaient l’ancre et la foule avait fortement diminué. Le fleuve Niger miroitait à présent comme s’il se réjouissait de n’avoir plus à supporter le brouhaha.

Après avoir jeté un coup d’œil sur son copain, Bob, qui était demeuré silencieux jusque-là, demanda à sa mère :

– Et qu’est-ce qu’elle va donc devenir, cette pauvre Djaaba ?

– Elle va rester dans la maison de feu son mari. Le nouveau chef la prendra pour épouse, car elle fait partie de l’héritage.

– Mère, quand même, on ne va pas exiger du chef d’épouser une folle !

– Si, si, si, il ne peut pas refuser : l’héritage, c’est du bon et du mauvais, on ne choisit pas.

– Et Kaïra ?

– Voyons, Bouba ! Le nouveau chef est son oncle ! Elle restera dans la famille comme si c’était chez son père. Parce que le nouveau chef habitera là où habitait son frère, que ce soit à Kokrini ou à Kokri.

– Vous êtes compliqués, vous les Bozos. Moi, à la place du nouveau chef, je n’aurais jamais accepté ça.

– Mais, s’indigna la mère en se redressant, toi, tu n’es pas bozo !

Tu crois que tout le monde peut être bozo ? Ah, tu te trompes. Ton père est bamanan, mais vous ne valez pas mieux que les Bozos. Je me demande d'ailleurs pourquoi j'ai accepté de l'épouser contre l'avis de ma mère... Oh, seigneur, voilà que je médis d'un mort ! Qu'Allah me pardonne. C'est ta faute, Bouba, tu n'aurais pas dû parler comme ça. C'est quoi un Bamanan ? Rien, zoro !

Sosso et Bob éclatèrent de rire alors que la vieille femme boudait.

– Mère, tu as parfaitement raison, tenta de la consoler Sosso ; moi aussi je suis un Bamanan, mais je sais que les Bozos valent beaucoup mieux que nous.

– Ah ! s'exclama la mère, toi, tu es un Bamanan intelligent ; tu n'es pas comme Bouba.

Elle rit longuement de sa voix fluette comme celle d'une petite fille, en fermant les yeux.

Sosso murmura à l'oreille de Bob qu'il était temps de prendre congé, mais une autre question lui vint soudain à l'esprit. Quand la vieille femme se fut calmée, il lui demanda si elle avait entendu parler du Lamantin.

– Maa ? Bien sûr, tous les Bozos savent qui c'est. Mais moi, j'ai épousé un Bamanan qui était un fervent musulman. Je suis devenue comme lui. Pour moi, il y a certes les esprits, mais on ne doit rien mettre sur le piédestal d'Allah. C'est pourquoi je crois que Maa existe, mais je ne le confonds pas avec Allah. C'est Allah qui donne la vie, c'est Allah qui ôte la vie. C'est lui qui a créé les hommes et les esprits. On dit beaucoup de choses, mais moi je ne dirai pas que c'est faux ou vrai. Je pense ce que je pense, c'est tout. Voilà.

L'inspecteur glissa sa main dans sa poche, mais, ayant deviné qu'il voulait donner de l'argent à sa mère, Bob l'en dissuada à voix basse :

– Elle va se fâcher si tu fais ça ; pour elle, tu es son fils, tu sais.

Toutefois, Sosso insista pour que la vieille femme regagne sa maison en taxi en compagnie de Bob, et non en taxi-brousse. Elle protesta, jura que le taxi-brousse était plus rassurant pour elle, mais Sosso insista et parvint à la convaincre d'entrer dans un taxi qui stationnait encore sous les caïlcédrats et dans le coffre duquel les garçons mirent ses affaires. Prenant son copain de côté, Sosso lui mit dans la main le billet de banque pour qu'il le donne plus tard à sa mère :

– C'est juste pour la remercier ; tu sais, ses renseignements valent leur pesant d'or.

Bob haussa les épaules en faisant la moue et accepta l'argent sans grande joie.

Lorsque le taxi eut démarré, l'inspecteur se dirigea vers sa moto.

La direction de la Sécurité intérieure était située non loin du fleuve Niger. Le directeur général faisait les cent pas dans le jardin en attendant l'arrivée de Habib. Les deux hommes étaient pratiquement de même âge et avaient travaillé plusieurs années ensemble à la Criminelle, quand ils étaient plus jeunes. Leurs rapports avaient toujours été sympathiques et le directeur, ancien chef de la brigade criminelle, consultait souvent Habib quand il avait des décisions importantes à prendre. On murmurait qu'il devait son ascension fulgurante à son beau-frère, lequel demeurait un homme très influent au sein du parti au pouvoir ; toutefois, au fil des années, même ses détracteurs avaient dû se rendre à l'évidence qu'il n'était quand même pas dénué de compétence.

– Le voilà donc, le flic philosophe, lança-t-il à Habib qui venait de le rejoindre.

– Convoqué toutes affaires cessantes par le grand-chef-aux-grandes-oreilles, plaisanta à son tour le commissaire.

Les deux hommes se saluèrent chaleureusement et, comme s'ils s'étaient donné le mot, se dirigèrent du même pas vers le fleuve. Le soleil brillait et toute trace du dernier orage avait disparu. Des aigrettes survolaient les pirogues des pêcheurs, tandis que, sur la berge, des lavandières battaient le linge en bavardant et en chantant. Les policiers empruntèrent le sentier sur la rive, et c'est alors que le directeur de la Sécurité intérieure demanda :

– Et comment avance l'enquête, Habib ?

– À la malienne, avoua le commissaire ; tu le sais mieux que moi, on ne bouscule pas les gens ici.

– Bien sûr, mon cher, je sais. En fait, j'ai souhaité te rencontrer parce que cette histoire de Kokri me pose problème. Figure-toi que ce matin j'ai reçu la visite imprévue d'une délégation de notables de Bamako et de Kokri, venue me parler de la mort du chef Kouata et de son épouse. Ils m'ont fait part de leur inquiétude quant à l'action de la police. Le fait d'avoir emporté les corps pour l'autopsie et ton entretien avec Kaïra, la fille du chef Kouata, ne leur ont pas plu. Ils estiment que cette affaire ne relève pas de la police, mais que c'est l'accomplissement de la volonté divine. Ils craignent par conséquent que ton enquête ne provoque la colère des forces

invisibles.

– Je ne suis pas surpris, parce qu’une autre délégation m’a rendu visite chez moi à l’improviste pour la même raison. Je suppose que ce n’est pas seulement pour faire ce constat que tu m’as appelé.

– Non, mais je voudrais que nous réfléchissions ensemble, comme d’habitude, à la démarche à adopter.

– Je ne comprends pas ce que tu veux dire. J’ai une enquête à mener sur un ou deux meurtres. J’en suis tout juste au début. Que les Bozos, puis à leur suite les autres ethnies m’intiment l’ordre d’arrêter mes investigations parce qu’ils ont une tout autre conception du crime, je peux comprendre, mais que toi, tu souhaites que je change de démarche, alors là, je reste perplexe.

Le directeur de la Sécurité intérieure était visiblement mal à l’aise. Il comprenait la réaction du commissaire Habib ; aussi décida-t-il de s’exprimer plus clairement, sans détour.

– Écoute, Habib, reprit-il, je vais te parler franchement, parce que je sais que c’est ce que tu aimes. Ceux qui t’ont rendu visite hier chez toi ont dû t’expliquer longuement ce qui, d’après eux, a causé la mort de Kouata et de sa femme. Ce qu’ils t’ont dit, c’est ce que pense la quasi-totalité de nos compatriotes. En conséquence, il y a, d’un côté, pratiquement dix millions de Maliens, et, de l’autre, toi, moi et certains de nos collègues, mais pas tous. Nous nous trouvons donc dans une situation particulière. D’habitude, nos compatriotes sont heureux quand nous arrêtons les criminels, mais là, ils sont inquiets. Voilà ce que je voulais t’expliquer.

– Alors, répliqua Habib, à mon tour d’être plus clair. C’est bien à moi que cette enquête a été confiée. Je ne vois donc pas comment je devrais la conduire en fonction de la réaction des populations. Qu’elles aient peur ou pas, le criminel ou les criminels ne changeront pas de visage.

– Habib, est-ce que tu sais que l’histoire du Lamantin capturé et exposé au zoo de Bamako est vraie ?

– Non, je n’en sais rien.

– Tu n’as pas passé ton enfance ici, c’est pourquoi ; sinon, moi, je l’ai vu, de mes yeux vu, ce lamantin au zoo de Bamako. J’avais huit ans.

Au fur et à mesure qu’ils avançaient, les policiers dérangeaient des nuées de petits papillons qui se mettaient à tourner au-dessus d’eux, si nombreux qu’ils devaient se protéger les yeux.

– Je ne le savais effectivement pas, reconnu Habib, mais, même alors, qu'est-ce que cela change ? Je n'ai jamais dit que tous ces gens-là mentaient.

Le directeur de la Sécurité intérieure posa sa main sur l'épaule du commissaire.

– Habib, ils t'ont sans doute parlé aussi de l'origine des Bozos qui seraient des descendants de Noé, et de la terre de Dia qui leur aurait été attribuée par le prophète Moïse. Ce sont des informations que ni toi ni moi n'avons jamais apprises à l'école. Personnellement, je n'aurais jamais pensé retrouver ces personnages dans l'histoire d'une infime portion de notre pays, d'une ethnie largement minoritaire. C'est la preuve que ces gens-là, en tout cas en ce qui concerne notre histoire, en savent beaucoup plus que nous, qu'ils ont appris à des sources auxquelles nous, nous n'avons pas eu accès. Donc, évitons systématiquement de considérer comme des légendes tout ce qu'ils nous racontent. Il y a probablement du vrai là-dedans. Qu'en savons-nous ?

– Je suis d'autant plus à l'aise pour te répondre, fit Habib, que je suis parvenu à la même conclusion au pays dogon. Donc, j'ai déjà pris conscience des limites de notre savoir, à nous qui sommes passés par l'école française ou francophone, si tu préfères. Je sais désormais qu'il faut chercher à comprendre ceux qui n'ont pas le même parcours intellectuel que nous, mais n'en sont pas pour autant des ignares. Pour ne pas tourner autour du pot plus longtemps, est-ce que je dois comprendre que le directeur de la Sécurité intérieure m'ordonne d'arrêter l'enquête ?

– Mais non, Habib, nous n'en sommes pas encore là. Je vais te dire ce qu'ont entendu mes grandes oreilles, comme tu dis. Il y a donc eu la mort de Kouata et de son épouse, hier un taxi-brousse s'est renversé, tuant tous les passagers – des parents de Kouata – et n'épar gnant que le chauffeur et l'apprenti qui ne sont pas des Bozos, une épidémie de gastro-entérite s'étend en ville et, d'après les rumeurs (c'est à vérifier), la météo annonce un orage plus dévastateur encore que le premier. Dans notre logique, il s'agit là d'un ensemble de coïncidences, donc de hasards ; mais, dans leur logique à eux, tous ces faits sont liés et s'expliquent par un fait initial. Supposons que d'autres malheurs s'abattent sur Kokri, Bamako et même l'ensemble du Mali, ne penseront-ils pas que tout se tient ? Est-ce qu'on peut prévoir leur réaction ? Dis-toi qu'ils nous prennent pour des égarés, nous qui ne croyons pas les yeux fermés à ce qui se raconte. Ils ont tôt fait de conclure que nous sommes la cause de tous leurs malheurs, à commencer par toi, Habib.

– Alors, dis-moi, mon cher, qui dirige le pays ? Qui est mon chef ?

Arrivés à quelques mètres d'une grue autour de laquelle s'affairaient des ouvriers, les policiers rebroussèrent chemin.

– Écoute, Habib, répondit le directeur, j'ai sans doute plus que toi la chance d'être proche des cercles politiques. Si tu me demandes s'il y a un pouvoir, je te répondrai qu'il y en a en fait deux. Il y a ceux qui sont au pouvoir par la grâce de la colonisation, et ceux qui s'estiment les héritiers du pouvoir ancestral. Au sommet même de l'Etat, on reconnaît cette dualité. Une délégation est allée chez toi sans t'en avoir avisé ; une autre m'a trouvé au bureau sans rendez-vous ; ils pourront rencontrer n'importe quel ministre, n'importe quel président de la République de la même façon. Et ils sont capables d'influencer n'importe quelle décision dans la mesure où personne n'ose s'opposer à eux de front. Sinon, tel que je te connais, Habib, tu n'aurais pas hésité à refuser de t'entretenir avec eux de ton enquête, chez toi, si toi-même tu ne les tenais pas pour un pouvoir.

– Tu as raison, dans un certain sens : pour moi aussi ils représentent un pouvoir, mais un pouvoir moral ; si j'ai consenti à les recevoir, c'est par respect pour eux, sinon je ne les crains pas.

– Justement, Habib, l'obligation de respect qui nous a été inculquée dès l'enfance fait aussi leur force.

Le commissaire commençait à s'irriter. On le constatait au ton de sa voix et à sa façon d'agiter ses doigts fébrilement.

– Si je comprends donc, Cheick, dit-il en détachant les syllabes, tu m'ordonnes en fait d'arrêter l'enquête. Soyons clairs !

– Mais non, Habib, disons plutôt que je te conseille d'abandonner cette enquête jusqu'à nouvel ordre. Si tu continues ainsi, demain ou après-demain, ils iront voir le ministre ; si le ministre n'agit pas, ils iront voir le président de la République. Et c'est à moi que l'ordre sera donné de faire arrêter l'enquête, tu comprends ? C'est ce que je ne voudrais pas, Habib. Depuis bientôt vingt ans nous avons eu de l'estime l'un pour l'autre et, bien qu'étant ton chef hiérarchique, je n'ai jamais pris de décision importante sans t'avoir consulté, parce que je sais ce que tu vaudrais. Alors, de grâce, Habib, ne me mets pas dans une situation intenable.

Le commissaire observa un moment de silence. Il paraissait devenu triste tout à coup. En soupirant imperceptiblement, il dit :

– Entendu, mon cher ; laisse-moi le temps de réfléchir et je te réponds.

– Je compte sur toi, Habib, lui dit le directeur en lui serrant la main avec insistance.

Peu après, la voiture de Habib tournait au coin de la rue.

Le commissaire s'engouffra dans son bureau après avoir fermé la porte rudement, se laissa tomber dans son siège et entoura de ses bras sa tête qu'il avait posée sur la table. Il resta ainsi, immobile, de longues minutes, comme s'il voulait faire le vide en lui. Certes, durant les décennies qu'il avait passées dans les services de police, il avait été confronté à des épreuves parfois extrêmement pénibles, mais c'était la première fois qu'on exigeait de lui de faire violence à sa conscience. Car pour lui, toute cette affaire se ramenait à cela. Il ne savait même plus que penser.

Il finit quand même par se lever et, les mains au dos, à marcher de long en large. Il revivait sa longue carrière, les enquêtes périlleuses qu'il avait menées, les décisions douloureuses qu'il lui avait fallu prendre, la violence dont il lui avait fallu user parfois, avec pour seul objectif de ne pas laisser le crime impuni. Il aurait pu être professeur, chercheur en sciences sociales ou se lancer à corps perdu dans la politique, mais il avait choisi la police criminelle. Et aujourd'hui, on lui demandait de se renier. Comme s'il était victime d'un complot ! Son ami Zarka, les notables, sa chère femme, son enfant adoré, son chef, tout ce monde lui demandait d'avaloir sa conscience.

Il s'arrêta à la fenêtre, regarda les passants. La plupart étaient pauvres, certes, mais n'étaient-ils pas, en ce moment, plus libres, plus heureux que lui, le commissaire Habib, dont on exigeait d'effacer tout d'un coup les grands principes qui avaient guidé sa vie ?

L'image de Sosso s'installa dans son esprit. Il aimait ce jeune homme comme s'il avait été son fils, il l'aimait et l'estimait. Si Sosso était, de son côté, tant attaché à lui, c'était parce qu'il le prenait pour un modèle de droiture et de compétence. Le jeune inspecteur avait besoin de cette image pour se construire. Or il allait, lui, le commissaire Habib, lui ôter tout d'un coup la lumière qui éclairait son chemin en composant au détriment de sa conscience ? Le policier murmura : « Pauvre Habib. » Alors, il retourna dans son siège, alluma l'ordinateur.

Quelques minutes plus tard, Sosso entra, s'assit en face de son chef.

– Tout s’est passé dans le calme, chef, sauf que l’imam de Kokri a donné un coup de bâton à Apété.

– Mais pourquoi donc ? demanda le commissaire en riant.

– Je pense que c’est leur ancien conflit qui continue.

– Eh ben, le pauvre Apété n’en a pas encore fini avec le courroux du saint homme.

– D’autre part, la mère de mon copain – vous savez, celle qui nous a permis de connaître le récit du griot –, je l’ai fait parler de la famille de Kouata ; elle a dit des choses extrêmement intéressantes. J’ai tout résumé ici.

– C’est parfait, Sosso, dit Habib, je vais lire ça.

– Chef, et pour le cas de Sodjè, comment allons-nous procéder ?

Le commissaire soupira et s’adossa à son siège. Sosso, qui le connaissait bien, fut alerté : quelque chose n’allait pas.

– Écoute, mon petit, finit par lâcher le commissaire, le directeur de la Sécurité intérieure me conseille de laisser tomber l’enquête.

Le jeune homme en resta bouche bée.

– Laisser tomber l’enquête ! Il ne peut pas dire ça, chef.

– Pourtant si, Sosso, il me le conseille. Tu sais, c’est une façon polie de me donner un ordre. Il paraît que nous risquons de semer le trouble à la longue. Les notables de Bamako sont allés le voir pour lui dire que la police ne doit pas se mêler de cette affaire. Donc, il faut tout arrêter.

– Jamais, chef ! cria presque Sosso, jamais ! On ne peut pas obéir à ce genre d’ordre idiot !

– Sosso, Sosso, calme-toi, intervint le commissaire en posant sa main sur celle de son jeune collaborateur. Réfléchis un peu : tu es sous des ordres comme moi, nous sommes des exécutants. Refuser d’obéir, c’est se mettre dans l’illégalité. Ça peut être grave, mon petit. Je comprends ta peine et ta révolte, mais prends le temps de réfléchir. Moi, je l’ai déjà fait. Tiens (il lui tendit une enveloppe), apporte ça à la direction générale : c’est ma lettre de démission. Tu exigeras un bordereau de réception. Je suis désolé, Sosso, parce que je t’aime beaucoup et j’ai beaucoup d’admiration pour toi. Tu feras sans doute une belle carrière. Moi, j’ai fait du chemin, je ne regrette rien : seulement, ma conscience m’interdit de me fourvoyer pour conserver ma fonction. Si je le faisais, je me mépriserais moi-même.

– Mais, chef, vous ne pouvez pas me faire ça, vous ne pouvez pas

m'abandonner ! Je vous dois tout ; pour moi vous êtes un père. On n'abandonne pas son enfant.

La voix de Sosso tremblait et le jeune homme était devenu comme un enfant. Pour ne pas montrer son émotion, Habib s'empressa de lui dire :

– Allez, va donner cette lettre et reviens. Nous avons à nous parler encore.

L'inspecteur obéit et sortit en essuyant ses larmes.

Habib se laissa glisser dans son fauteuil et ferma les yeux. La voix tremblotante de Sosso continuait de retentir à ses oreilles.

Ils étaient quatre jeunes policiers (Abou, Saïd, Badri et Séga), debout dans le bureau, en compagnie de Sosso qui les avait appelés pour leur annoncer la mauvaise nouvelle. Il leur fallut du temps pour se laisser convaincre, parce que le jeune inspecteur était réputé pour son goût des plaisanteries. Seulement, à voir son visage, il n'y avait aucun doute qu'il avait pleuré.

– C'est à n'y rien comprendre ! s'exclama Abou.

– Je sais, dit Sosso, mais c'est la vérité. Voici sa lettre de démission que je m'en vais donner au directeur général. Tout de suite.

– Qu'est-ce que nous allons donc devenir ? s'inquiéta Saïd. Ce sont pas les candidats à son poste qui manquent. Ils sont capables de nous envoyer un imbécile à sa place. On est foutus. Avec Habib, l'atmosphère était tellement chouette, maintenant, c'est foutu.

– Alors, écoutez-moi, intervint Sosso. Ça sert à rien de se lamenter. Voici ce que je vous propose, moi. À l'instant où je vous parle, il n'y a qu'un suspect : il s'appelle Sodjè. C'est le fils du chef Kouata. En vérité, pour moi, il n'y a pas de doute, c'est lui le meurtrier. Certes, il faut des preuves, mais on ne les aura, ces preuves, que si on arrête Sodjè. Je sais où il se cache. Je vous préviens que c'est un type susceptible d'être dangereux. Mais je suis sûr qu'à cinq nous réussirons à le coincer. La démission du commissaire ne sera pas acceptée avant quelques jours. Nous pouvons donc en profiter pour mener l'enquête à son terme. Je tiens à vous dire ceci : si vous marchez avec moi, sachez que je porte seul l'entière responsabilité de cet acte. Quoi qu'il arrive ! Et si vous ne voulez pas me suivre, je ne vous en voudrai pas : j'agirai seul. En tout cas, pour moi, il n'est pas question de laisser un criminel courir. Maintenant, je veux savoir qui marche avec moi.

– Moi, dit Séga.

– Moi aussi, dit Saïd.

– Moi aussi, dit Badri.

– Moi aussi, dit Abou.

– Parfait ! Nous sommes donc cinq. Je vais déposer la lettre de

démission et je suis de retour dans vingt, trente minutes. Profitez de ce temps pour vous préparer. Vérifiez vos armes, parce qu'il est possible que vous en ayez besoin. Prenez chacun une paire de menottes. À mon retour, nous prendrons la fourgonnette beige. Mais soyons le plus discret possible, on ne sait jamais. Voilà. Donc on se dit dans vingt à trente minutes dans le garage.

Les jeunes gens se dispersèrent avec une certaine fébrilité mais sans un mot, pendant que l'inspecteur Sosso se dirigeait vers sa moto.

Quelques minutes plus tard, la fourgonnette beige, conduite par Sosso, emportait hors des locaux de la Criminelle les cinq jeunes policiers. Était-ce parce qu'ils avaient fini par se rendre compte de la gravité de leur décision, ou réfléchissaient-ils tout simplement à cet épineux problème, en tout cas, ils demeurèrent silencieux jusqu'au moment où, à l'arrière, Abou fulmina :

– Ce sont des salauds et des cons, tous ces politiciens. Ils ne font que ce qui les arrange, ils ne pensent qu'à leur réélection, à leurs électeurs. La sécurité des citoyens, ils s'en foutent. Eh ben, nous aussi, le Lamantin, on s'en fout. On en a marre maintenant.

– T'as parfaitement raison, l'approuva Saïd, assis à côté de Sosso. Ces gens-là ne pensent qu'à leur tête et à la tête de leur famille. C'est pourquoi aucune institution ne marche. Si tu arrêtes un coupable qui est un de leurs parents, il passe même pas en justice, on s'arrange pour le libérer. Et nous, on risque notre peau tous les jours pour des salaires de misère. C'est une honte.

Sosso riait. Provocateur, il posa la question :

– Que faire alors, jeunes gens ?

– Les castrer tous ! cria Séga. Comme ça, s'ils n'ont plus de bangala, à quoi leur servira le pouvoir ? Parce qu'ils ne cherchent l'argent que pour ça !

– Pas le bangala seulement, parce qu'on ne sait jamais, ça peut repousser. Il faut tout arracher jusqu'à la racine. Comme ça, on est tranquille pour l'éternité.

Les propos de Badri, peu bavard d'habitude, provoquèrent un tumulte. Emporté par l'ambiance, Sosso passa au feu jaune de justesse. Un coup de sifflet retentit. La fourgonnette ne put stopper que quelques dizaines de mètres plus loin. Un agent de la circulation exigea de voir les pièces du véhicule et le permis du

chauffeur. Comme un seul homme, les policiers demandèrent à leur confrère de la Routière de leur expliquer la raison de son coup de sifflet.

– Vous avez brûlé le feu rouge, répondit l’agent avec morgue.

– Mais non, protesta Sosso, le feu était au jaune.

– Pour vous, oui, pas pour moi, rétorqua son interlocuteur. Donnez-moi vos pièces et garez l’engin plus bas.

– S’il vous plaît, mon frère, nous sommes pressés, nous ; est-ce qu’on ne pourrait pas s’arranger ? insinua Saïd.

L’agent sembla hésiter quelque peu puis lança :

– Que proposez-vous ?

– Nous vous donnons un franc CFA et vous nous laissez partir.

Tous les occupants de la fourgonnette s’esclaffèrent alors que le pauvre policier se demandait sans doute ce qui lui arrivait.

– Alors vous vous moquez de moi ! Sortez donc du véhicule ; je le fais emporter à la fourrière. Vite !

Toujours en riant, Sosso tendit sa carte professionnelle : la figure de l’agent se décomposa. Il rendit la carte et bafouilla un : « C’est bon », puis tourna le dos.

– Donc, lui lança Badri, on cherchait mille francs pour sortir avec sa copine ce soir ? Alors là, c’est raté, cher ami.

– Petit flic corrompu ! ajouta Abou.

N’y tenant plus, le pauvre agent de la Routière éclata de rire en suppliant du geste Sosso et son monde de s’en aller. Les passants se retournaient pour regarder la fourgonnette à l’intérieur de laquelle des jeunes gens riaient comme des fous.

Lorsqu’ils furent arrivés aux abords du marché de Médine, Sosso leur ordonna le silence.

– Nous y arrivons presque, ne nous faisons pas remarquer.

Il gara le véhicule exactement à l’endroit où Kabirou et lui s’étaient fait déposer par le taxi.

– Écoutez-moi bien, dit-il, c’est dans cette colline que se nichent Sodjè et sa secte. Vous voyez l’endroit masqué par un rideau noir, c’est leur repère. Nous allons donc nous répartir en trois groupes : Saïd et Badri, vous, vous montez par la droite ; Abou et Séga, vous, ce sera par la gauche ; moi aussi, j’irai par la droite, mais j’irai

jusqu'au sommet de la colline pour leur couper toute retraite pendant que vous, vous les prendrez en tenailles. Donc vous attendez mon signal pour progresser. Surtout, faites attention : les rochers sont glissants. Sodjè est armé ; ses disciples, je ne sais pas. Dans tous les cas, n'utilisez votre arme qu'en cas de légitime défense. Alors j'y vais.

Sosso commença à se faufiler entre les rochers, s'arrêtant de temps à autre pour mieux observer la grotte. Arrivé à mi-chemin, il fit signe à ses compagnons qui, à leur tour, commencèrent à grimper sur la colline.

Devant la grotte se tenaient assis sur des rochers les compagnons de Sodjè. Ce jour-là, ils étaient six, vêtus chacun à leur manière, mais uniquement avec des habits taillés dans du tissu de cotonnade du pays. Ils chantaient joyeusement et riaient par moments.

Sosso fit de nouveau signe à ses collègues, mais cette fois pour leur demander de ne plus avancer. Lui-même continua à progresser prudemment vers le sommet. Après avoir atteint un gros rocher d'où il pouvait observer tout le flanc de la colline, il commanda de nouveau à ses collègues d'avancer. Aussi, au bout de quelques minutes, les occupants de la colline furent-ils cernés.

– Police criminelle ! cria Sosso. Que personne ne bouge !

Trois des disciples de Sodjè levèrent les bras, tandis que trois autres tentaient de s'échapper. Ils furent vite maîtrisés par les policiers qui les obligèrent à se mettre à genoux, les mains sur la tête. Malheureusement, Sodjè lui-même ne faisait pas partie du lot. Pour intimider ceux qui avaient été capturés, l'inspecteur marcha vers eux, son arme pointée, menaçant.

– Où est Sodjè ? demanda-t-il sans s'adresser à personne en particulier.

Il n'y eut pas de réponse.

– Je vous demande où est Sodjè pour la dernière fois ; si vous ne répondez pas, vous serez menottés et envoyés en tôle. Alors, répondez !

Aucun doute, aucune hésitation ne se lisaient dans le regard de ceux qui étaient à genoux : il était clair que pour rien au monde ils ne parleraient.

– Voilà quelqu'un derrière le rocher ! cria Séga.

Effectivement, Sosso reconnut Sodjè et se lança à sa poursuite. Le second connaissait parfaitement le terrain : il sautait de rocher en

rocher, évitait les arbustes épineux, rampait pour franchir les fourrées. Sosso, lui, au contraire peinait en essayant de mettre ses pas dans ceux de Sodjè, et la distance qui les séparait ne cessait de grandir. Ce fut la chance qui vint au secours du jeune inspecteur, car Sodjè trébucha et tomba. Sosso n'hésita pas à sauter sur lui du haut d'un rocher. Mais maîtriser un colosse comme le fils de Kouata n'était pas tâche aisée et, en peu de temps, Sosso se retrouva au sol alors que Sodjè reprenait sa course folle. Ayant mesuré la situation de Sosso, Badri et Saïd foncèrent à leur tour. Sodjè allant de moins en moins vite à cause du dénivelé de la colline, ils ne tardèrent pas à le rattraper et à sauter sur lui tous deux à la fois. Sosso les rejoignit et, à trois, ils immobilisèrent le fils de Kouata qu'ils menottèrent en un clin d'œil.

Voyant leur chef vaincu, les disciples de Sodjè entonnèrent en chœur un chant triste en se frappant le front de la main gauche. Lorsque le gourou fut amené par les policiers tout près d'eux, le chant se transforma en lamentation. Il fallut que Sodjè leur parlât rudement en un langage étrange pour que le silence se fit.

– Maintenant, dit Sodjè en s'adressant à Sosso, dites-moi de quoi vous m'accusez pour m'arrêter.

– Tu le sauras à temps, lui répondit l'inspecteur. Quant à vous autres, nous n'avons rien contre vous, expliqua-t-il aux disciples. Vous pouvez rester ici si vous le voulez, mais, au moindre faux pas, vous serez arrêtés.

– Si vous arrêtez notre chef, arrêtez-nous, nous aussi, lui répliqua un des disciples.

– Oui, c'est cela : nous, nous ne voulons pas vivre sans notre chef ; mettez-nous tous en prison, renchérit un autre.

Il se produisit alors une scène incroyable. Sodjè, on ne sait comment, réussit à libérer une main des menottes et s'enfuit vers le sommet de la colline. Tandis que ses collègues demeuraient figés de surprise, l'inspecteur Sosso se lança à corps perdu à la poursuite du fugitif. Les compagnons du fils de Kouata s'éparpillèrent eux aussi, ajoutant à la confusion des policiers qui ne savaient plus que faire. Finalement, ils se résolurent tous à poursuivre Sodjè. Une fois encore, celui-ci glissa et tomba, mais parvint à se relever à temps et à continuer sa course folle. Toutefois, il paraissait bien fatigué, car l'inspecteur gagnait du terrain. Ce dernier venait de grimper sur un rocher que l'autre venait de quitter, quand il glissa, tomba sur le ventre. L'inspecteur tentait de se raccrocher à la paroi glissante, mais celle-ci se dérobait peu à peu. Curieusement, quand Sosso

poussa un « hââ ! » de détresse, Sadjè revint sur ses pas et allongea son bras sans menottes. Sosso lâcha le rocher dans un cri douloureux que répercuta l'écho. Il roula de rocher en rocher et s'abattit au pied d'un arbre. Ses collègues qui avaient tenté de lui porter secours, le trouvèrent couché sur le dos, les yeux fermés, le nez et la tête ensanglantés. Saïd appela Sosso en vain, lui caressa les joues, la tête, mais Sosso n'ouvrit pas les yeux.

– Il respire, dit Abou, emmenons-le aux urgences. Ils prirent l'inspecteur, descendirent prudemment la colline et le déposèrent à l'arrière de la fourgonnette. Ce fut Séga qui s'installa au volant.

Là-haut, Sadjè et ses disciples avaient revêtu rapidement leurs costumes de cérémonies noirs et avaient commencé à danser et à chanter, demandant à Maa de sauver l'âme du policier.

Toutes sirènes hurlantes, la fourgonnette franchit le marché bondé de Médine et s'engagea sur la route de l'hôpital du Point G.

Habib avait rejoint tardivement son domicile, car il avait préféré commencer à trier ses documents avant même que sa démission fût officialisée. Son épouse l'attendait seule au salon, le « général » Oumar et sa petite sœur s'étant endormis de bonne heure.

– Quand tu le voudras, nous pourrons manger, lui dit Haby.

– Ce n'était pas nécessaire de m'attendre ; tu aurais dû manger. Bon, passons à table alors.

Une fois qu'ils eurent commencé à dîner, l'épouse, qui ne cessait d'observer son mari à la dérobée, lui fit remarquer :

– Tu as l'air bien fatigué ce soir. Tu étais encore au bureau ?

– Oui, répondit le mari, j'avais des dossiers à mettre en ordre.

– Tu sais, Oumar t'a attendu aussi longtemps qu'il a pu. Il m'a dit que tu devais payer un impôt, mais je n'y ai rien compris.

– Ah, oui, il reproche à ma voiture d'être vieille et de trop fumer ; je dois donc payer une amende. C'est ce qu'il appelle l'impôt. Il dit qu'il est un policier.

Haby rit en disant :

– Je crois que tu as trouvé ton vrai patron.

– C'est ce qu'il me semble, acquiesça Habib, amusé.

– À propos, et ton enquête ? demanda l'épouse sans transition.

– Mon enquête, quoi ?

– Ça continue ou tu t'es décidé à l'arrêter ?

– Ni l'un ni l'autre : j'ai démissionné. Tout simplement.

– Tu as démissionné de quoi ?

– De ma fonction de chef de la brigade criminelle. Ça règle tous les problèmes d'un seul coup, non ?

Haby accusa le coup. Elle demeura les yeux fixés sur son mari qui continuait à manger tranquillement. « Mais quelle sorte d'homme est-il donc ? » se demandait-elle ; depuis vingt ans qu'elle était son épouse, elle n'avait cessé de se poser cette question. Oui, Habib continuait d'être un mystère pour elle.

– Et que vas-tu faire maintenant ?

– Oh, on me mettra sans doute dans un bureau de la Criminelle. Je serai un gratte-papier.

– Mais tu n'étais pas obligé de démissionner, Habib.

– Administrativement, non, mais moralement, si. J'avais le choix entre me renier et démissionner, j'ai fait ce qui me semblait le meilleur choix. Voilà tout.

– Voilà tout, comme tu dis. Et financièrement, tu crois que ton choix est judicieux ?

– Naturellement, je n'aurai plus les indemnités liées à ma fonction ; c'est tout à fait normal. Je ne vais pas me mettre à pleurer pour quelques milliers de francs CFA tout de même.

L'épouse sourit tristement en secouant la tête. Elle avait presque pitié de son mari. Or ce dernier ne paraissait nullement affecté par la tournure des événements.

– Ton problème, Habib, comme je te le dis depuis des années, c'est ton manque de souplesse. Tu ne sais pas du tout composer : pour toi, ou c'est blanc ou c'est noir ; le gris n'existe pas.

– Tiens, la mémé Haby commence à philosopher, tenta de plaisanter l'époux.

– Tu te rappelles que Zarka te répète souvent que ton père ne cessait autrefois d'affirmer que, malgré tes grandes qualités, c'était ton entêtement qui l'inquiétait. Et ce, depuis ton enfance. Habib, quelle sorte d'homme es-tu donc ?

Là, Habib rit franchement.

– Voyons, voyons, nous ne jouons quand même pas une tragédie, ma chère épouse ! Tu verras, tout ira bien.

Malheureusement cet humour ne sembla pas du goût de la femme qui continua :

– Je me demande si tu n'es pas un étranger. Pourtant, tu es né ici, tu as été élevé dans ce pays. Comment se fait-il que tu ne comprennes pas les exigences de cette société ? Moi, je n'en reviens pas. Comme si tu avais besoin de toujours provoquer, de toujours défier.

Un début d'irritation transparaissait dans la voix de l'épouse. Habib le remarqua.

– Mémé Haby, tenta-t-il de plaisanter, tu sais que je suis tout sauf

un provocateur. Dans le cas présent, j'ai fait ce que ma conscience me dictait. C'est tout. Et toi, tu accepterais un mari godillot, prêt à tout pour conserver ses indemnités de fonction, même au prix de sa dignité ? J'ai un travail à faire et si je n'ai plus les moyens de le faire, j'arrête. Ce n'est pas plus compliqué.

Haby ne parla pas. Les époux continuèrent à manger en silence. De leur côté, chez leurs voisins, on s'esclaffait et criait ; sans doute des jeunes gens, comme d'habitude, y jouaient-ils aux cartes. Ce chahut pouvait durer parfois jusque tard dans la nuit. Lorsqu'il en était agacé, Habib n'hésitait pas à aller les rappeler à l'ordre, au grand dam de Haby qui estimait qu'il fallait coûte que coûte maintenir les rapports de bon voisinage..

La mauvaise humeur de sa femme perturbait Habib ; il se leva et s'approcha tout contre la chaise de son épouse.

– Tu sais, Haby, réfléchis un peu. En fait, c'est comme si tu me disais : « Fais comme font les autres, rentre dans le rang et ne cherche pas plus loin. » Si tout le monde courbait la tête, avalait sa conscience, tu imagines dans quel état serait notre pays ? Je ne veux pas être une exception, je veux être honnête, c'est tout.

– Mais tu ne penses pas aux conséquences de ton comportement sur moi. Il ne se passe pas de jour sans que quelqu'un me demande de te mettre en garde contre toi-même. Je sais que ton honnêteté et ta compétence sont reconnues par pratiquement tous, mais ce que pratiquement tous te reprochent, justement, c'est de te comporter comme si tu étais un étranger, comme si tu étais un Blanc. Regarde, l'autre jour, des vieillards de l'âge de ton père sont venus te supplier d'arrêter cette enquête. Tout autre que toi aurait dit oui, mais tu leur as demandé d'attendre que tu réfléchisses. Dis-toi qu'ils seraient allés voir ton chef, ton ministre et même le Président, et ceux-ci auraient cédé sans façon. Pour nous, l'âge est un privilège, Habib, car si ces vieilles personnes interviennent, c'est toujours dans l'intérêt de la société. Ces gens-là savent des secrets auxquels toi, tu n'auras jamais accès. Habib, si seulement tu consentais un seul instant à écouter ton épouse. Habib...

La voix de la femme se brisa. Habib lui passa la main dans ses cheveux.

– Tu vois, Haby, toi, tu voudrais que je vive selon ce que pensent les autres, parce que toi-même tu vis dans la peur du qu'en dira-t-on. Comme pratiquement tous les Noirs africains. Dans ce cas, en quoi est-on responsable si ce sont les autres qui vous dictent la voie à suivre ? Je voudrais que toi aussi tu réfléchisses à ce que je te dis.

Tout ira bien, tu verras.

Le portable du commissaire sonna. Il écouta longuement, silencieusement.

– Il faut que je retourne au bureau, expliqua-t-il à sa femme. Le ministre a besoin très tôt demain d'un dossier que je n'ai pas encore signé. Ne m'attends pas, j'emporte un double des clés.

En fait, c'était vers l'hôpital du Point G que le commissaire filait à tombeau ouvert. L'appel provenait d'Abou qui l'informait de l'accident de Sosso. Sans même se soucier des feux ni des priorités, le chef de la brigade criminelle fonçait comme s'il ne voulait plus réfléchir. Parfois, il lui semblait apercevoir le visage de Sosso à travers le pare-brise ; aussi appuyait-il davantage sur l'accélérateur.

Les gardiens de l'hôpital eurent juste le temps de lever la barrière pour laisser passer ce conducteur qui paraissait ivre. Et c'est à grands pas que le commissaire pénétra aux urgences sans même répondre au garde qui avait voulu lui faire dire la raison de sa visite.

Dès qu'ils l'eurent aperçu, les jeunes collègues de Sosso se précipitèrent à la rencontre de leur chef.

– Où est-il ? Où est-il, demanda le commissaire en haletant.

– Par-là, chef, répondit Abou en désignant une salle vitrée.

Habib s'y précipita, pressa son front contre la paroi transparente et froide. Effectivement, Sosso était là, étendu sur un petit lit, recouvert d'un drap bleu, les yeux fermés, la poitrine se soulevant et s'affaissant de bien curieuse façon, relié à une machine dont on n'apercevait qu'une petite partie par des tubes lui sortant des narines. Le commissaire était comme collé à la vitre, hypnotisé par ce qu'il voyait de l'autre côté.

Il entendit distinctement la voix de Sosso et crut même voir ses lèvres remuer : « Mais, chef, vous ne pouvez pas me faire ça, vous ne pouvez pas m'abandonner. Je vous dois tout ; pour moi vous êtes un père. On n'abandonne pas son enfant. »

– Non, Sosso, non, mon petit, tu ne vas pas me laisser seul. Tu ne peux pas me faire ça.

Habib entendait sa propre voix et des larmes coulaient sur ses joues.

– C'est moi qui dois mourir, pas toi, Sosso, pas toi. Ce n'est pas juste.

– Commissaire, appela quelqu'un dans son dos.

Le commissaire s'essuya les yeux subrepticement avant de se retourner.

– Docteur Kanté, se présenta l'homme en blouse blanche. C'est pour l'inspecteur Sosso que vous êtes là, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Le commissaire ne put que hocher la tête. Les jeunes policiers s'étaient aussitôt rapprochés. Le docteur s'excusa et entraîna Habib à l'écart et lui confia d'une voix grave :

– Commissaire, je dois vous dire la vérité. Le jeune homme a été grièvement blessé dans sa chute. Il est dans le coma. Il fait une hémorragie cérébrale et son crâne a été enfoncé en plusieurs endroits. Les images que nous en avons ne permettent pas de doute : il est peu probable qu'il s'en tire. Seul un miracle peut le sauver. Je préfère vous le dire franchement.

– Vous voulez dire que Sosso va mourir, docteur ?

– Hélas, oui, commissaire, sauf miracle. Il ne nous reste plus qu'à prier.

Habib paniqua. Il tremblait, remuait les lèvres sans proférer un mot, puis, agrippant le médecin, il demanda :

– Et... et si on l'évacuait sur un hôpital français, peut-être que là-bas...

– Impossible, commissaire, le coupa le docteur. Dans son état, ce serait hâter sa fin : impossible de lui faire faire un si long voyage. Non, commissaire, comme je vous l'ai dit, seul un miracle peut sauver votre jeune collaborateur.

Habib lâcha lentement le bras de son interlocuteur : il pleurait silencieusement.

– S'il vous plaît, commissaire, chuchota le médecin, retenez-vous ; il ne faut surtout pas que ses petits copains se doutent de ce que je vous ai confié ; à eux, j'ai dû dire que tout allait bien se passer. S'il vous plaît.

Habib soupira longuement et, de son mouchoir, s'essuya les larmes alors qu'il avait le dos tourné aux jeunes policiers assis maintenant sur un banc autour d'une jeune fille qui se prenait la tête dans les mains.

– Je voudrais ajouter, commissaire, continua le médecin, qu'il ne sera pas possible de le voir ni demain, ni après-demain. Dans tous les cas, je vous tiendrai au courant de l'évolution de son état.

Les deux hommes échangèrent leurs numéros de portables et se

saluèrent. S'efforçant de paraître serein, le commissaire se dirigea vers les jeunes policiers d'un pas tranquille.

– Le médecin dit que ça ira, leur mentit-il. C'est vrai qu'il a été rudement secoué, mais ce n'est pas plus grave que ça. En revanche, pas de visite avant deux jours. Et qui est cette jeune personne ? demanda-t-il à la vue de la fille qui avait relevé la tête mais continuait à pleurer.

– C'est Atita, la fiancée de Sosso, expliqua Abou.

Habib prit la main de la jeune fille et l'aida à se lever en lui confiant :

– Sosso m'a effectivement parlé de toi, Atita.

Il l'entraîna vers la sortie, suivi des jeunes gens.

– Ne pleure pas, continua-t-il, tout s'arrangera, tu verras. J'en informerai moi-même ses parents. Raccompagnez-la donc chez elle.

Lorsqu'il se fut installé dans sa voiture et alors qu'il s'apprêtait à mettre le contact, une voix lui dit sans détour : « C'est toi qui as tué Sosso. »

– Hein ? s'exclama le commissaire en se tournant vers la portière où il lui semblait avoir entendu la voix, puis, recouvrant ses esprits, il posa sa tête sur ses mains qui enserraient le volant.

L'idée avait effleuré l'esprit du commissaire de charger un de ses collaborateurs d'annoncer la triste nouvelle aux parents de Sosso, pour s'épargner l'épreuve, car c'en était une. Mais il avait trois ou quatre fois rendu visite à la famille paternelle de Sosso à l'occasion de décès ou de baptêmes, et la mère du jeune homme le considérait comme le grand frère et le protecteur de son fils. Dans ces conditions, déléguer une telle tâche à quelqu'un d'autre eût été une faute morale grave. Aussi s'était-il résolu à jouer son rôle social. Sosso lui-même ne vivait pas dans la maison paternelle, mais louait un studio dans un quartier plus éloigné. Toutefois, tous les matins, il passait dire bonjour aux siens avant d'aller au boulot. Comme il était toujours célibataire, ses parents le couvaient encore et ne semblaient pas se rendre compte qu'il était quand même adulte.

C'est dans le quartier populaire de Missira, non loin de la mosquée, que le commissaire se gara. La maison des Traoré ne se distinguait pas des autres : elle se composait de trois modestes

bâtiments en briques de ciment, couverts de feuilles de tôle ondulée. Une cuisine, une salle d'eau commune et un petit hangar au toit de paille constituaient ce qu'on nommait ici les annexes.

En cette fin d'après-midi, la cour poussiéreuse était occupée par des enfants qui jouaient bruyamment. Habib s'arrêta au seuil, hésita, avança et salua : les enfants répondirent en chœur et une des fillettes dit :

– Hé, je le connais celui-là, c'est le patron de tonton Sosso.

Alors des « Bonjour ! Bonjour, monsieur » fusèrent. Sans doute alertée par ce chœur cacophonique, la mère de Sosso apparut. Habib la rejoignit et ils se saluèrent longuement. La vieille femme invita le commissaire à prendre place sur un escabeau et ordonna aux enfants d'une voix encore solide d'aller s'amuser dehors.

– Sosso n'est pas encore venu, informa-t-elle Habib. Je suppose qu'il t'a donné rendez-vous ici. Il n'est pas toujours ponctuel, Sosso. En cela, il ressemble à son père. Quand celui-ci vivait, ses amis l'avaient surnommé « J'arrive tout de suite », parce que c'est ce qu'il promettait toujours, mais il était toujours en retard.

– Je comprends, répondit Habib en riant, pourtant, Sosso n'est jamais en retard au bureau.

– Exactement ! Son père aussi était comme ça. Il se levait à l'aube pour aller travailler quand il était jeune. Moi, j'avais peur qu'il ne rencontre de mauvais génies un jour, mais rien ne l'arrêtait. Il paraît que son père était pareil. C'est dans leur sang, le travail.

– C'est quand même mieux que de passer son temps à dormir ou à boire du thé, comme le font les enfants d'aujourd'hui.

– Sans doute, Kéita, sans doute. J'ai appris que toi aussi tu travailles nuit et jour. Ce n'est pas par hasard que vous vous êtes rencontrés, Sosso et toi. Allah sait ce qu'il fait. En tout cas, tu ne peux imaginer le bonheur que j'éprouve que tu sois le chef de Sosso. Comme je te l'ai déjà dit, Sosso est ton jeune frère, Habibou, c'est Allah qui l'a voulu. Veille sur lui comme sur ton jeune frère. En tout cas, avec toi, je n'ai aucune inquiétude.

Le commissaire était pris au piège : comment annoncer une funeste nouvelle après des paroles aussi optimistes que celles de la mère de Sosso ?

– Sosso tarde à venir, constata de nouveau la vieille femme. Peut-être que je vais envoyer quelqu'un le chercher chez lui.

– Mais non, ce n'est pas nécessaire, mère.

Habib hésitait, son embarras était perceptible, surtout par l'instinct maternel. Aussi la voix de la femme se teinta-t-elle d'un soupçon d'anxiété.

– Habibou, il y a quelque chose qui ne va pas ?

Le commissaire n'avait plus le choix.

– Euh, répondit-il mal à l'aise, ce n'est pas tellement grave...

– C'est Sosso ?

– Oui, mère, mais ne t'inquiète pas. Il est tout simplement tombé de sa moto et je l'ai amené à l'hôpital. Il va y passer quelques jours, mais rassure-toi, il n'y a rien de grave.

– Alors amène-moi le voir, sinon mon cœur va s'arrêter.

La pauvre femme tremblait de tout son corps, les yeux embués, et des tics secouaient les coins de ses lèvres.

– Il s'est blessé à la tête et le docteur a dû lui coudre les blessures ; il faut donc attendre qu'elles se referment. C'est pourquoi on ne peut pas le voir avant lundi, c'est-à-dire pas avant trois jours. Mais rassure-toi, mère, il n'y a rien de si grave.

– Pourtant, je l'ai mis tant de fois en garde contre cette grosse moto ! Chaque fois que je la vois ou que je l'entends hurler, mon cœur palpite. Ah, Allah ! Attends, Habibou, il faut que j'appelle son grand-oncle, tu vas le lui expliquer toi-même.

La femme se dirigea vers un petit bâtiment dont elle revint aussitôt, accompagnée du grand-oncle de Sosso qui avait une grande ressemblance avec son petit-neveu. Il marchait à l'aide d'une canne, mais, bien que blanchi, il paraissait en très bonne santé. Habib se leva et le salua. Lorsqu'ils se furent assis, le grand-oncle dit, sans préambule :

– Il paraît que Sosso a fait un accident avec sa moto ?

– Oui, père, confirma Habib, mais ce n'est pas grave. Il a une plaie à la tête que le médecin a cousue. On ne peut pas lui rendre visite avant lundi. Mais moi, je l'ai vu, et je vous assure qu'il n'y a rien de grave.

Le vieil homme tira de la poche de son grand boubou un chapelet qu'il se mit à égrener en marmonnant des sourates. Le silence s'installa donc tout le temps qu'il se livra à cet exercice. La mère de Sosso avait baissé la tête et, de temps à autre, écrasait subrepticement une larme.

Habib aurait bien voulu être loin, mais comment partir avant que

le vieil oncle eût fini de prier Allah de sauver son petit-neveu ? Or, il sentait que la mère allait craquer sans tarder. Comme si elle avait lu en son visiteur, la vieille femme dit d'une voix chevrotante :

– Habibou, mon enfant, si Sosso est mort, ne me le cache pas. C'est mon unique garçon, c'est mon seul espoir. S'il est mort, dis-le moi, parce qu'Allah est grand. Je t'en supplie, Habibou, dis-moi la vérité.

Son visage était baigné de larmes et elle reniflait, la tête baissée. Le commissaire était tellement ému que, à son tour, il baissa la tête. Se rendait-il compte qu'une telle attitude équivalait à un aveu ? Ce fut l'oncle qui, sa prière terminée, vint à son secours.

– Ne parle pas ainsi, dit-il à la femme. Il t'a dit qu'il est malade. S'il était mort, il ne serait pas venu ainsi. Il est malade, c'est tout. Prions Allah pour qu'il se rétablisse vite.

S'adressant à Habib, il ajouta :

– Attends-moi, je reviens dans un instant.

Il regagna son bâtiment d'un pas énergique.

La mère baissait toujours la tête. Habib regarda autour de lui : ils n'étaient que deux dans la cour. Que dire de plus à cette mère éplorée ? Le commissaire se sentit tout petit. À l'école de police, on lui avait appris énormément de choses : la psychologie, l'art du commandement, le maniement des armes, mais jamais la façon de réagir dans une situation pareille. Certes, on lui avait enseigné comment se comporter à l'égard de ses subordonnés, mais quand la mère du subordonné vous appelle « mon fils », que son fils vous considère comme son père, comment doit-on se comporter ? Cela, aucune école ne le lui avait enseigné. Sans doute, si ses professeurs avaient eu à l'évaluer de nouveau, il aurait écopé d'une mauvaise note ; mais aujourd'hui, ce n'était pas l'appréciation des professeurs qui comptait, mais celle de la société dans laquelle il vivait. Sans Sosso, que deviendraient ce vieillard et cette vieille femme ? Ses professeurs lui auraient répliqué que ce n'était pas son affaire ; or lui, le commissaire Habib, le célèbre commissaire Habib, avait eu, lui aussi, des parents, et il savait ce que, ici, cela signifiait. Alors il admit qu'au cours de ses études en France on lui avait enseigné beaucoup de choses, mais pas tout, et que ce qui manquait à son savoir, c'était au Mali qu'il pouvait l'apprendre.

L'oncle arriva et se rassit.

– Habibou, mon fils, dit-il, Allah est le plus grand. Il a pouvoir de vie et de mort sur chacun de nous, les mortels. S'Il décide que Sosso

vivra, il vivra ; s’Il décide le contraire, alors notre enfant devra retourner chez son créateur. Mais Allah est juste, c’est pourquoi il ne faut jamais désespérer. Je te donne ceci (il tira de sa poche un fil de coton noué en plusieurs endroits), c’est un talisman. Quand tu reverras Sosso, attache-lui ce talisman au poignet droit. Il est fait de la parole d’Allah. Moi, je suis un marabout, je ne suis ni un ange, ni Dieu. Si Allah le veut, ce talisman guérira notre fils Sosso ; s’Il le veut. Habibou, soit béni, mon fils, car tu es un homme de bien. Quoi qu’il arrive, tu seras un fils pour moi et pour la femme de feu mon jeune frère.

Ces propos mirent un peu de baume au cœur du commissaire qui décida de prendre congé. La mère lui tint les mains entre les siennes et, à son tour, le bénit longuement. Habib se leva. On se salua de nouveau et le commissaire se dirigea vers sa voiture.

Les enfants rentraient. Ils lui dirent au revoir maintes et maintes fois, et quand un d’entre eux lui serra la main, tous firent de même.

La voiture du commissaire démarra.

Le commissaire Habib qui arriva très tôt ce matin-là était celui que craignait le personnel de la Brigade criminelle : cassant, répondant à peine aux salutations, hurlant les ordres, n'admettant aucune remarque. À peine entré dans son bureau, il convoqua avec force « immédiatement ! » tous les agents de la Recherche, c'est-à-dire essentiellement les jeunes copains de Sosso et deux adultes. Ce petit monde, si chahuteur d'habitude, prit place dans un silence de mort.

– Vous vous doutez de la raison pour laquelle je vous ai convoqués. Ce qui est arrivé à votre collègue Sosso, vous le savez tous. Vous savez également la cause de son malheur. Alors, j'ai décidé qu'il ne se sera pas sacrifié pour rien. C'est pourquoi, quoi qu'il advienne, j'arrêterai le meurtrier du couple Kouata. Le suspect principal, sinon l'unique, est cet individu nommé Sodjè. J'ai décidé de l'arrêter ce jour, mort ou vif. Nous allons donc investir le lieu où il niche. Je vous préviens que ce n'est pas un enfant de chœur : il est susceptible d'être violent ; alors soyez sur vos gardes et n'agissez que sur mes ordres. Je vous donne une demi-heure pour vous apprêter. Vous prendrez le panier à salade, et moi, je vous précéderai en voiture. Alors exécution !

Effectivement, une vingtaine de minutes plus tard, la plupart des agents étaient déjà installés à bord du panier à salade. Le commissaire apparut peu après et, se dirigeant vers sa voiture, demanda :

– Tout le monde est là ?

– Mais laissez-moi tranquille, je ne suis pas un voleur ! hurla une voix.

Et l'incroyable se produisit : deux jeunes agents, aidés d'autres plus âgés, poussaient devant eux un colosse menotté, vêtu d'un short et d'une chemise de couleur verte.

– Mais qui est celui-là ? tonna le commissaire en quittant sa voiture.

– C'est Sodjè, expliqua Abou qui tenait le couteau et le gourdin du prévenu.

Habib resta figé un moment, n'en croyant pas ses yeux.

– Et où l’avez-vous arrêté ? finit-il par quand même demander.

– Il est venu de lui-même se rendre, chef ; nous l’avons reconnu et nous l’avons arrêté, expliqua Abou.

– Alors, emmenez-le dans mon bureau, vous trois ; les autres, attendez ici.

La minute d’après, Sodjè était dans le bureau du commissaire, encadré et immobilisé par trois jeunes agents de la Recherche. S’étant assis, le commissaire Habib regarda longuement le suspect qui avait les yeux fixés sur le mur d’en face, comme si ses gardiens n’existaient pas.

– Quel est ton nom ? lui demanda-t-il.

– Je ne parlerai pas si vous ne m’enlevez pas ces menottes des Blancs, répondit Sodjè avec aplomb.

– Ce n’est pas toi qui décides ici, je te demande de me dire comment tu t’appelles.

– Tuez-moi, mais je ne parlerai pas tant que vous ne m’aurez pas enlevé ces maudites menottes des Blancs.

– Enlevez-les lui, ordonna Habib aux agents aussi déroutés que lui.

Libéré des menottes, Sodjè se massa les poignets sans un mot, les yeux toujours rivés sur le mur.

– Assois-toi sur cette chaise !

À l’ordre du commissaire, le colosse répondit :

– Je n’ai pas envie de m’asseoir sur la chaise des Blancs. Je préfère rester debout ou m’asseoir par terre.

– Comme tu veux, dit Habib ; et maintenant j’exige que tu me dises qui tu es.

– Je m’appelle Sodjè Kouata. Mon père était le chef des Bozos de Kokri. Ma mère s’appelait Nansa, mais elle n’est plus de ce monde.

– Montre-moi ta carte d’identité, ordonna Habib.

Sodjè voulut tirer le document de sa poche, mais Séga ne lui en laissa pas le temps et le fit à sa place, puis donna la carte au commissaire. Celui-ci y jeta un coup d’œil, la déposa négligemment sur le bureau.

– Maintenant, Sodjè, je sais que tu ne t’entendais ni avec ton père ni avec son épouse Nassoumba, la coépouse de ta mère. Explique-

moi ce qui t'opposait aux deux.

– Ils ont été la cause de tous mes malheurs. C'est à cause d'eux que ma mère est morte.

– Comment ?

– Ils ont provoqué la colère de Maa. Nous sommes des Bozos, et Maa est une divinité pour nous. Mon père n'aurait jamais dû épouser Nassoumba dont un cousin a aidé un Blanc à pêcher Maa sous la forme d'un poisson-femme. C'est pourquoi mon père a été maudit et tous ceux de sa famille aussi. Ma mère est morte dès que Nassoumba a été épousée par mon père. Pourtant, tout le monde l'avait mis en garde, mais il était comme ensorcelé. C'est pourquoi j'ai haï mon père et sa nouvelle femme. J'ai donc abandonné leur maison.

Le commissaire appela Abou, lui murmura à l'oreille. Le jeune homme déposa le gourdin sur la table et quitta la salle avec le couteau de Sodjè.

– Sodjè, continua le commissaire, je sais tout ce que tu viens de me dire. En revanche, explique-moi ce que tu fais sur la colline du Point G.

– C'est à cause d'un homme blanc que tous les malheurs se sont abattus sur la famille de mon père. C'est pourquoi je hais les Blancs. Je prie nuit et jour pour qu'ils disparaissent de la face de la terre. Ce maudit Blanc est venu chez nous sans être invité ; il a osé s'attaquer à notre divinité, uniquement parce qu'il avait envie de jouer. C'est pourquoi il est maudit, lui et tous ceux qui sont blancs. C'est pourquoi j'ai décidé de ne plus jamais me servir de ce qui provient de chez les hommes blancs.

– De quoi vis-tu alors ?

– Je ne suis pas seul ; il y a d'autres jeunes qui pensent comme moi. Nous vivons du travail de la terre. Nous produisons tout ce que nous consommons.

– Revenons-en à tes parents, je veux parler de ton père et de son épouse. Que sais-tu de la façon dont ils sont morts ?

– C'est Maa qui les a tués, comme il l'avait promis.

– Mais on dit qu'ils sont morts foudroyés.

– Oui, mais la foudre est une des armes de Maa.

– La veille de la mort de ton père, tu es allé chez lui et tu les as brutalisés, lui et sa femme. Le lendemain, ton père et sa femme ont

été retrouvés morts. Alors je t'apprends que Nassoumba est morte non pas foudroyée, mais poignardée. Ce soir-là, où étais-tu, toi, au moment de l'orage et après ?

– J'étais à la police de Kokri pour refaire ma carte d'identité qui était périmée. Il y avait là-bas un certain sergent Diallo. Je suis resté avec lui jusqu'à la fin de l'orage. C'est lui qui m'a appris la mort de mon père. Je suis donc parti à Kokri pour voir les cadavres de mes yeux. Et j'étais très, très content.

Sur un signe de tête du commissaire, l'agent Séga s'éclipsa lui aussi.

– Qui as-tu rencontré ce soir-là chez ton père ?

– Personne. Djaaba parlait seule dans sa chambre, comme d'habitude. De toute façon, tout le monde sait qu'elle est folle. On l'enferme chaque fois que sa folie éclate. Je n'ai vu personne.

– Tu as pourtant menacé de mort ton père et sa femme. Il y a des témoins.

– Oh, mais je les aurais tués de mes mains si j'en avais eu l'occasion. C'est sûr et certain. Malheureusement pour moi, Maa s'en est chargé.

– Hier, des policiers se sont rendus là où tu habites, c'est-à-dire sur la colline, pour t'arrêter. Tu y étais avec tes disciples ou tes copains, je ne sais pas. Un des policiers a été poussé par toi au moment où il allait t'arrêter et il a été grièvement blessé. Reconnais-tu ces faits ?

– Je ne l'ai pas poussé, moi, jamais.

– Tu es sûr de n'avoir pas bougé quand il a voulu t'attraper ?

– J'ai tendu le bras.

– Et pourquoi ?

– Pour lui éviter de tomber.

– Et tu veux me faire croire que tu as voulu sauver un policier qui était venu spécialement pour t'arrêter ?

– Il m'a fait pitié. Je savais que le rocher était glissant et que, si je ne le retenais pas, il allait se faire mal. Je ne l'ai pas poussé, mais je n'ai pas réussi à attraper sa main. Les autres policiers qui étaient présents ne m'ont pas vu le pousser.

– Moi, j'ai vu ta main se tendre et se rétracter, expliqua Séga.

– Moi aussi, confirma Abou.

– L’avez-vous vu le pousser ? demanda le commissaire aux agents qui nièrent tous deux.

– Quand ses copains l’emportaient, nous avons même prié pour qu’il soit sauvé. Je ne l’ai pas poussé, commissaire, précisa le prévenu.

Le téléphone sonna. Le commissaire décrocha, écouta en fronçant les sourcils, puis dit d’une voix agacée :

– Qu’elle attende ! Ce n’est pas le moment. On ne se pointe pas ainsi, sans rendez-vous.

À l’autre bout du fil, on semblait insister. Le commissaire souffla.

– Elle dit que c’est urgent et elle me connaît ?... Elle ne veut pas dire son nom ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

Il écouta encore puis, du bout des lèvres, conclut : « Bon, bon, j’arrive », et raccrocha sèchement. Il s’excusa auprès de ses collaborateurs, quitta le bureau et se dirigea vers l’aile gauche de l’immeuble de la brigade criminelle. L’ayant aperçu à travers la fenêtre vitrée, deux techniciens du labo le saluèrent de la tête. Il fit de même en s’efforçant de sourire.

Au secrétariat, le sergent Sidibé attendait dans le couloir. Il expliqua qu’une femme jurait ses grands dieux que voir le « com’saire Habibou » sur-le-champ était pour elle une question de vie ou de mort. Elle avait même versé des larmes lorsqu’il lui avait répondu que son chef ne pouvait pas être dérangé.

Une fois au secrétariat, le commissaire eut la surprise de voir une femme dont elle ne se souvenait pas. Elle était affalée dans le fauteuil, les yeux fixés au sol.

– Ah, soupira-t-elle, comme je suis contente de te voir, com’saire.

– Pouvez-vous me dire qui vous êtes ? demanda Habib, intrigué.

– Vous ne me reconnaissez pas, Habibou ? Vous avez oublié Na Fanta, votre voisine à Fana ? Je suis moi aussi Na Fanta, sa fille aînée.

Le sergent Sidibé se rendit compte de l’embarras de son chef et s’éclipsa.

– À vrai dire, je ne m’en souviens pas, avoua le commissaire. Il y a tellement longtemps de ça. Moi, je n’ai pas été élevé à Fana que j’ai quitté à huit ans pour Ségou... Maintenant, si vous me disiez la raison de votre visite.

La femme ne répondit pas. Habib fronça les sourcils. Puis,

brusquement, elle éclata en sanglots. Tantôt elle se prenait la tête, tantôt elle se tapait les cuisses tandis que ses larmes coulaient à flots. Interloqué, Habib ne savait à quel saint se vouer, mais il se rappela que Sodjè l'attendait dans son bureau et dit à la pleureuse :

– Na Fanta, que se passe-t-il donc ?

– Hé, Habibou, répondit la femme entre deux sanglots, toute ma vie, je n'ai connu que le malheur, moi. Mon mari est paralysé, il ne peut même pas marcher, encore moins travailler. Mon premier garçon s'est exilé et n'a plus donné de nouvelles, les deux autres n'ont pas réussi à l'école, et ma petite fille Assa qui n'avait que quatre ans vient de mourir. Je n'ai même pas un sou pour acheter un linceul. Ah, Allah, comment vais-je inhumer ma pauvre petite Assa ? Que t'ai-je fait de mal, Allah, pour mériter un tel sort ? Que t'ai-je fait ?

Elle se mit à hurler. Le sergent Sidibé revint, mais ne put que regarder la pleureuse. Habib était tellement ému qu'il se frottait les mains en soufflant. Il tira de sa poche un gros billet de banque.

– Na Fanta, prends ça. Ne pleure plus. Va acheter un linceul pour envelopper le corps de ta fille. Ne pleure plus.

Il dut ouvrir la main de la femme pour y mettre le billet tant elle était plongée dans sa douleur. Le commissaire l'aida à se relever et la reconduisit un bout de chemin. Elle sortit de la cour de la brigade criminelle en continuant à pleurer.

Le commissaire allait regagner son bureau lorsque le gardien, surnommé Grande Gueule à cause de sa loquacité, pénétra au secrétariat.

– C'est d'ici que sort Na Fanta, mon petit Peul ? demanda-t-il à Sidibé.

– Oui, répondit ce dernier. Tu la connais, Grande Gueule ?

– Bien sûr ! J'espère que tu ne lui as pas donné d'argent ?

– Non, c'est le chef...

– Il ne fallait pas, chef, rabroua-t-il le commissaire.

– Mais pourquoi ? Tu es insensible à ce point ? Elle a perdu son enfant ! répliqua Habib.

– Mais non, chef ; c'est l'histoire qu'elle raconte partout pour avoir de l'argent. Elle a pu se construire ainsi deux villas et elle possède une voiture. Elle l'a garée sous les arbres avant d'entrer ici. C'est le métier à la mode maintenant.

– Seigneur, murmura le commissaire, on en est là à présent.

À grands pas, pensif, il se dirigea vers son bureau où régnait un silence de mort. Sodjè se tenait debout et continuait à regarder le mur. Le commissaire s'assit, souffla, puis dit :

– Excusez-moi. Continuons.

Abou entra dans le bureau, tendit une note et le couteau au commissaire, puis regagna sa place, à côté de Sodjè. Cinq minutes plus tard, alors que le commissaire lisait la note, Séga apparut à son tour et lui en donna une autre.

Habib dévisagea longuement Sodjè, mais celui-ci demeura impassible. Pourtant, tout, en ce jeune homme, dénotait la violence : sa corpulence, ses gestes, le son de sa voix, mais il y avait dans ses propos une telle cohérence et une telle spontanéité qu'il était difficile de ne pas le croire. En outre, le labo, dans la note qui venait de lui être remise, informait le commissaire que le couteau de Sodjè ne pouvait être l'arme du crime ; d'abord parce que son épaisseur n'aurait pas permis de produire des blessures comme celles de Nassoumba, ensuite parce que c'était une arme de fabrication artisanale, aiguisée d'un côté alors que l'arme du crime l'était des deux. Le sang détecté sur le couteau en question était du sang d'animal. En outre, le policier qui avait établi sa pièce d'identité avait confirmé son alibi. Donc, tout disculpait Sodjè du meurtre de la coépouse de sa mère. En ce qui concernait le cas de Sosso, les déclarations de ses deux collègues étaient suffisamment éloquentes.

– Si je suis venu de moi-même ici, expliqua Sodjè, c'est justement parce que je voulais savoir ce que Sosso était devenu. C'est quelqu'un de sympathique ; je ne le connais pas, mais je l'admire. Je n'ai rien à me reprocher, moi : je ne suis ni un assassin ni un voleur. Seulement, je sais que je suis sûr de tuer un Blanc si j'en ai l'occasion.

– Si tu tues un Blanc, quel qu'il soit, le menaça le commissaire, tu passeras le reste de ta vie en prison.

– Je sais, mais Maa sera avec moi pour l'éternité. Pour moi, cela me consolera de toutes les misères de ma vie sur terre.

Le commissaire était peiné : Sosso risquait de mourir avant l'arrestation du meurtrier de Nassoumba. Le jeune inspecteur était convaincu de la culpabilité de Sodjè, il allait donc mourir des suites d'une erreur. Pourtant, le coupable existait. « Je jure que je le retrouverai, où qu'il soit », se dit Habib. Or il fallait faire vite, très vite, avant la mort de Sosso et l'acceptation de sa démission, qui

rendrait illégitime toute action de sa part. Un prénom sans visage s'installa dans son esprit : Djaaba. Il n'avait jamais vu cette femme supposée folle, mais cela n'allait pas tarder.

– Sodjè, dit-il, viens reprendre ton couteau, ton gourdin et ta carte d'identité.

Le fils de Kouata s'exécuta sous le regard quelque peu déçu des policiers. À ceux-ci, le commissaire expliqua :

– Rien ne nous permet de l'inculper. Vous le savez vous-mêmes. Il n'y a pas d'autre solution que de le libérer. Laissez-le donc sortir.

Dès qu'ils aperçurent le colosse libre, les agents qui attendaient dans la cour se précipitèrent sur lui, mais le commissaire donna de la voix pour les dissuader de l'arrêter.

– Laissez-le s'en aller ; il n'y a rien à lui reprocher.

Sodjè tourna les talons sans un mot et gagna la sortie.

– Je comprends votre déception, dit Habib à ses hommes, mais je vous assure que nous retrouverons l'assassin aujourd'hui même, sinon demain, au plus tard. Alors voilà comment nous allons procéder.

Le commissaire était conscient que son honneur était désormais en jeu.

Le commissaire Habib et une douzaine d'agents de la Criminelle, armés de fusils, avaient investi la maison du défunt Kouata. Tandis que six des policiers montaient la garde à l'entrée, auprès des deux 4x4 et de la voiture de leur chef, les six autres avaient suivi ce dernier dans la cour de la concession.

Le lieu était bondé, car aux funérailles de Kouata et de son épouse s'étant ajoutées celles des victimes de l'accident du taxi-brousse et du chaland, les Bozos avaient afflué de tout le pays. Dans l'inévitable odeur de poisson s'échappant d'énormes marmites, les pilons s'abattaient dans les mortiers, les haches fendaient les bûches en un bruit à la fois sourd et métallique, les ustensiles et les tasses s'entrechoquaient sans discontinuer ; on discutait à voix haute, on riait, on allait et venait en tous sens : on eût dit plutôt jour de fête.

Devant l'appartement du défunt chef, les hommes, adultes et vieux, étaient plus sagement assis sur des nattes et devisaient à voix basse.

L'apparition imprévue du commissaire et de ses agents provoqua un silence soudain, puis des murmures de réprobation. Habib, lui, marchait droit vers l'appartement de Djaaba. Il saluait en passant, mais on ne lui répondait que du bout des lèvres, voire pas du tout.

Dans le groupe des notables se produisit un remue-ménage ; le jeune frère du chef Kouata, celui-là même qui s'en était déjà pris au commissaire, se dressa et, fou de colère, marcha fougueusement à la rencontre des policiers en agitant un bâton.

– Que venez-vous chercher encore ici ? hurla-t-il en s'adressant à Habib. Est-ce que je ne vous ai pas déjà dit que votre place n'est pas dans la maison de mon frère ? Hein ?

Deux policiers l'immobilisèrent aussitôt et lui retirèrent son bâton. Il continua néanmoins à fulminer à tel point qu'il bavait. Habib le dévisagea longuement, menaçant. L'homme finit par se calmer quelque peu.

– Ce n'est pas vous qui m'intéressez, lui expliqua-t-il, mais Djaaba. Qui garde la clé de sa chambre ?

Le courtaud fit la moue comme un enfant, mais finit par lâcher le nom de Kaïra. Le commissaire rejoignit la jeune fille dans son

appartement, puis réapparut avec la clé. Un des policiers ôta le cadenas, tira la porte. Il fallut ouvrir la fenêtre afin d'aérer le lieu et y faire entrer un peu de lumière, pour apercevoir Djaaba endormie, étendue sur un lit de bambou. Une vieille valise en carton sur laquelle étaient entassés des vêtements froissés, deux escabeaux, un seau, une bouilloire en plastique, un canari, un pot à eau, un éventail, une lampe-tempête, voilà ce que, d'un coup d'œil, le commissaire remarqua dans la demeure de la présumée folle. Celle-ci continuait à dormir ; on eût dit qu'elle rêvait même, car elle souriait, marmonnait par moments. Habib l'observait comme avec pitié, se demandant que faire. Or, Djaaba ouvrit les yeux. Elle s'assit sur son lit, ajusta son mouchoir de tête, tira sur son pagne et leva le regard sur l'étranger sans manifester la moindre émotion.

– Ah, Banou, tu es enfin revenu ! s'adressa-t-elle au commissaire. J'ai tellement attendu ton retour que je me demandais si tu ne m'avais pas oubliée. Et ta femme, elle a enfin accouché ?

Habib était embarrassé. Était-il donc vrai que la femme ne possédait pas tous ses esprits ?

– Assois-toi quand même, finit-elle par dire.

Habib prit place sur un escabeau.

– Djaaba, lui dit le commissaire, je suis venu vous voir pour savoir si vous vous sentez bien.

– Ton épouse va bien ? demanda la femme. Il me semble l'avoir rencontrée l'autre jour, au marché, avec son bébé. Elle continue à vendre du beurre de karité ; elle est bien courageuse, elle. Moi, je ne le fais plus aussi souvent, parce que ça me fatigue beaucoup.

Elle se tut brusquement et se détourna du commissaire. Ce dernier ne savait plus sur quel pied danser. Comment faire parler quelqu'un qui semblait vivre dans le monde de ses illusions ? Or, si Djaaba ne parlait pas, qui le ferait ?

Dehors, devant la bicoque, quelques Bozos s'étaient attroupés, mais la présence des policiers armés les obligeait à demeurer sages. De temps à autre, quelqu'un haussait la voix, mais il était aussitôt ramené à la raison par ses compagnons. Tous étaient curieux de savoir ce qui se passait dans la chambre de la folle.

Or, contre toute attente, dans la chambre en question, Djaaba se tourna de nouveau vers son hôte et lui demanda :

– Comment t'appelles-tu, toi ?

Abasourdi, Habib fut tenté de répondre « Banou », mais il se

ressaisit rapidement, s'étant rendu compte qu'une telle réponse risquait de l'engager dans un dialogue sans fin et l'obliger à mentir systématiquement.

– Habib Kéita, lâcha-t-il.

– Ah, Habibou, je te reconnais. C'est bien toi le docteur qui as fait accoucher mon amie Alima, n'est-ce pas ? Il y a longtemps que je ne t'avais pas revu. Tes enfants et tes femmes vont bien ?

– Oui, ils vont tous bien.

Habib avait perdu le mince espoir qui l'avait habité un moment quand Djaaba lui avait demandé son nom. Peut-être valait-il mieux tout laisser tomber : impossible de rien tirer de cet esprit embrumé. C'est alors que dehors quelqu'un fulmina :

– Qui a jamais vu ça ? Vouloir causer avec quelqu'un qui a perdu ses esprits depuis des années !

Des murmures d'approbation s'élevèrent.

Le commissaire allait se résoudre à abandonner cette épreuve absurde lorsqu'une idée lui traversa l'esprit.

– Djaaba, dit-il, je suis venue voir Kouata, ton mari Kouata.

La femme se raidit, ouvrit grandement les yeux qui se mirent à cligner, puis, les mains sur la tête, elle éclata en sanglots.

N'en pouvant plus, le pauvre Habib se leva et fit un pas vers la porte, mais Djaaba le retint par le bras et lui dit :

– Ne m'abandonne pas, toi aussi, Habibou. Sinon, qu'est-ce que je vais devenir ? Il y a des mois que je ne vois plus mon mari, si toi aussi tu t'en vas, c'est fini pour moi.

À présent, elle gémissait tel un enfant, le visage inondé de larmes. Habib se rassit, comme pris au piège. Interroger une folle, ce serait sans doute la première et la dernière fois qu'il se livrerait à cet exercice insensé. À court de méthode, le commissaire joua à son tour le fou.

– Djaaba, je suis venu justement parce que Kouata m'a demandé de t'amener le voir dans son village. Il t'attend. Habille-toi et allons vite !

Ces propos sans queue ni tête eurent un effet imprévu sur la femme qui se leva avec une agilité surprenante, revêtit un grand boubou défraîchi, attacha un mouchoir de tête supplémentaire, fit mine d'épousseter son pagne et dit en riant :

– Ah, il ne m’a donc pas oubliée, mon mari. Si tu n’étais pas venu, Habibou, je ne l’aurais jamais su. Je sais que ce sont mes ennemies qui nous ont brouillés, sinon, il m’aime bien et je l’aime bien, moi aussi. Bon, maintenant, je suis prête ; allons-y, Habibou.

« Seigneur, que suis-je venu chercher sur cette galère ? » s’interrogea notre brave commissaire. Sortir avec elle ? pour aller où ? Comment prévoir ses réactions une fois qu’elle serait dans la rue ou même dans la voiture ? Il n’y avait pas d’autre issue que de continuer à jouer le fou.

– Attends un moment, Djaaba, tu dis vrai : ce sont tes ennemies qui t’ont brouillée avec Kouata. Il me l’a dit. Surtout Nassoumba. Tu te souviens de Nassoumba, n’est-ce pas ? Moi, je me dis que tout ça, c’est à cause d’elle.

– Tu dis vrai, homme, c’est la faute de Nassoumba. Elle voulait garder mon mari pour elle seule. Elle lui disait du mal de moi. Tout le temps, tout le temps ! Je n’ai pas oublié. Je n’oublierai jamais. Même si elle va en enfer, j’irai la chercher pour qu’elle vienne me demander pardon. Allons-y vite, Habibou, allons-y. Sinon, mon mari va se fâcher. Tu le connais bien, toi. Alors allons-y !

– Attends un peu, Djaaba, je vais bien mettre mes chaussures. Il ne faut pas que mes ennemis rient de moi. Tu sais, moi aussi, j’ai des ennemis qui ont voulu me brouiller avec mon ami Kouata.

– Toi aussi, n’est-ce pas ? s’exclama Djaaba dont le regard sembla s’emplir de sympathie pour le policier.

Dans la cour, du côté des adultes, chanté en chœur, un chant mystique soutenu par un tambour s’éleva, et, peu à peu, couvrit toutes les rumeurs.

Le Jour naît de la Nuit

La nuit naît du Jour

Si le Jour meurt

Que deviendra la Nuit ?

Si la Nuit meurt

Que deviendra le Jour ?

Les Ombres du Levant regardent le Couchant

Les Ombres du Couchant regardent le Levant

Par la volonté de Maa

Terre Ciel Eau Feu

Que reste-il d’autre que le Néant ?

Prophète Moïse

Tu es Magnanimité

Prophète Noé

Habib eut l'impression que le chœur s'amplifiait : effectivement, les chanteurs avaient formé une procession qui avait entrepris de déambuler dans la cour dont elle devait faire le tour trois fois. À ce moment même, elle passait devant la chambre de la troisième épouse de Kouata. Le chant était grave, le rythme parfois syncopé, parfois ample, et le texte obscur pour un non-initié. Djaaba était demeurée debout et muette, l'oreille tendue, le regard fixe, comme hypnotisée. Le commissaire la regardait avec intérêt, car à voir, à cet instant précis, sa concentration extrême et la gravité de son visage, nul n'eût pu soupçonner que la femme du défunt chef ne possédait pas tous ses esprits. « Qu'est-ce qui la rend donc tellement sensible à ce chant ? » se demandait le commissaire quand Djaaba se mit à se taper trois fois doucement la poitrine, puis le front, et à pointer l'index droit trois fois vers le ciel.

La procession s'éloigna, mais la femme demeura debout encore quelque temps avant de se rasseoir sans un mot. C'est alors que Habib crut avoir compris : l'amour la rendait heureuse (quand on lui parlait de son mari), la jalousie la mettait hors d'elle (quand il était question de ses « ennemies ») et la religion l'assagissait. Aussi dit-il d'une voix grave :

– Maa est magnanime.

Les yeux de Djaaba s'illuminèrent soudain et un large sourire se dessina sur ses lèvres. On eût dit, à sa façon de regarder le commissaire, qu'elle venait de retrouver un être chéri perdu de vue de longue date. Elle hocha la tête plusieurs fois et confirma :

– Oui, Maa est magnanime.

Mais, une nouvelle fois, la procession passait devant la chambre. La femme se releva, refit les mêmes gestes ; Habib l'imita.

Quand le chœur se fut éloigné, Djaaba se rassit, Habib aussi. Complètement détendue, la femme posa sa main sur le bras du commissaire :

– Tu es un homme bien, Habibou, dit-elle en souriant.

– Oui, mais je ne suis pas content.

– Hé, Habibou, se désola Djaaba, tu n'es pas content. Qui t'a fait quoi ?

– C'est Nassoumba.

Le visage de la femme devint grave tout à coup et elle serra la

main de Habib.

– Qu'est-ce que Nassoumba t'a fait, à toi aussi, Habibou ?

– Elle est méchante, Nassoumba ; elle n'aime faire que du mal.

– Tu as parfaitement raison, Habibou, Nassoumba est la méchanceté même.

– Oui, mais Maa la punira.

– Maa est magnanime, mais quand on lui manque de respect, il est sans pitié. Nassoumba m'a enlevé mon mari, elle m'a empêché d'avoir un enfant en me jetant un mauvais sort, elle a gâché ma vie. Elle n'aimait personne, Nassoumba, c'est pourquoi Maa m'a chargée de la tuer, et je l'ai tuée.

Le commissaire lui-même eût été incapable d'expliquer quels sentiments se bousculèrent en lui à la suite de cet aveu, comme si, à force d'avoir joué le fou, il était, lui-même, devenu un peu fou.

– Ah, c'est donc à toi que Maa a confié la tâche de tuer Nassoumba ? demanda-t-il à la femme.

Celle-ci affichait un sourire complice.

– Oui, c'est moi qui l'ai tuée, mais que ça reste entre nous.

– Bien sûr que ça restera entre nous. Mais dis-moi comment tu l'as tuée.

– C'était l'autre soir, le soir d'orage. J'étais couchée, mais je ne dormais pas encore. Maa est entré dans ma chambre. Il s'est assis sur cet escabeau sur lequel tu es assis. Il m'a dit qu'il savait tout le mal que Nassoumba fait. Il a dit aussi que lui-même lui en voulait à mort. Maa m'a donné un couteau et il m'a demandé d'aller tuer Nassoumba dans sa chambre. Je suis sortie sous la pluie. Nassoumba était couchée dans son lit. Sa lampe était allumée. Elle dormait. Elle a ouvert les yeux. Elle m'a vue, elle a eu peur. Je lui ai enfoncé le couteau dans le ventre. Elle est sortie dans la cour en courant sous la pluie. Elle est tombée. Je lui ai planté le couteau dans le dos. Maa m'a dit : « C'est bien comme ça. Elle est morte. Elle ne fera plus de mal. Va te coucher maintenant. » Je suis revenue dans ma chambre, j'étais toute mouillée. J'ai dormi aussitôt. Voilà, c'est comme ça que je l'ai tuée.

– Elle n'a pas crié ?

– Non, elle n'a pas pu. Je lui ai enfoncé l'oreiller dans la bouche.

– Quand tu es sortie dans la cour, tu n'as vu personne d'autre ?

- Non, j'étais seule. Je l'ai tuée seule.
- Ah, tu as bien fait, Djaaba : cette méchante ne fera plus de mal à personne. Est-ce que je peux voir le couteau ?
- Je veux bien, mais ça reste entre nous.
- Je n'en parlerai jamais à personne, Djaaba, rassure-toi.

La femme souleva un coin de son matelas et en tira un couteau qu'elle tendit à Habib. Celui-ci se servit de son mouchoir de poche pour prendre l'arme et l'observa minutieusement : la lame était suffisamment large, les deux tranchants aiguisés, tout comme la décrivait le labo. Surtout, elle était couverte de sang. Pendant que le policier examinait le couteau, Djaaba se mit à parler :

- L'oiseau va venir bientôt.
- Quel oiseau ? l'interrogea Habib.
- L'oiseau noir qui vient me rendre visite chaque nuit. Il a les ailes blanches et la queue noire. Il rit souvent, il pleure parfois. Mais je l'aime bien, parce qu'il m'aime bien aussi. Il y a des nuits où nous restons longtemps ensemble. Nous bavardons, nous rions sans arrêt. Il raconte des histoires incroyables. Je lui dis alors : « Tais-toi, oiseau, tu es fou ! » Mais il continue à parler. Il a un enfant, tu sais ? C'est une fille. Quand je lui donne à manger du riz, il ne veut pas. Il n'aime que les chenilles. Malheureusement, je n'ai pas préparé de chenilles pour lui aujourd'hui. Parfois, il passe même la nuit ici. Tiens, ça y est : je l'entends, il arrive.

Djaaba s'étendit sur son lit de bambou. Habib lui dit :

- Alors, moi, je m'en vais ; je te laisse avec ton ami l'oiseau.

La femme ne répondit pas : elle ronflait déjà.

Habib la regarda longuement, ne sachant que penser. Il se leva, se dirigea vers la porte, mais comme le chœur se rapprochait de nouveau, il préféra rester dans la chambre jusqu'à ce que le chant eût perdu de son intensité. Alors il quitta le lieu, chargea un des agents de boucler la porte et d'apporter le couteau au labo.

- Je vais rendre la clé à Kaïra, dit-il à l'adresse des autres policiers.

Il avait l'impression qu'une idée cherchait désespérément à s'installer dans son esprit tandis qu'il marchait vers l'appartement de la jeune fille. Des femmes et des enfants avaient suspendu leurs tâches et l'observaient, mais le commissaire semblait vivre sur une autre planète. Soudain, la voix de Sosso retentit à ses oreilles et il

entendit sa propre voix lui dire : « Djaaba n'est pas l'assassin. »

Une légère odeur d'encens flottait dans la modeste chambre en briques de terre, mais bien ordonnée : le lit de bambou exhibait un drap rose couvert de fleurs multicolores ; dans un coin, deux valises étaient posées sur un guéridon ; une gargoulette occupait un autre coin, tandis qu'au mur un portemanteau de bois blanc supportait des habits d'assez bonne qualité.

Kaïra était assise dans son lit ; adossée au mur, elle se limait les ongles quand le commissaire, après avoir tapé à la porte, fut autorisé à entrer. En souriant, la fille l'invita à prendre place sur le tabouret placé près de la fenêtre. Habib lui rendit d'abord la clé de la chambre de Djaaba et s'assit.

– Vous voudriez peut-être un pot d'eau, commissaire ? suggéra Kaïra.

Le policier déclina poliment l'offre.

– Est-ce que vous avez pu lui parler, commissaire ? continua la fille.

– Oui, répondit le commissaire, ça n'a pas été facile au début, mais tout s'est bien passé.

Le fleuve coulait non loin, derrière la fenêtre : on en sentait les effluves, l'habituelle odeur de poisson ; on entendait, par moments, emportées par le vent, des bribes de conversations et de chants de tout jeunes pêcheurs.

– J'aimerais te connaître mieux, Kaïra, continua Habib ; quelles études tu as faites, quels rapports tu avais avec ton père et ta mère, etc.

La fille sourit, se redressa et tira de derrière le lit sa canne qu'elle déposa sur sa jambe paralysée.

– J'ai étudié jusqu'en sixième année seulement, commissaire. Avec ma jambe, c'était difficile pour moi. J'ai dû arrêter. Avec mon père et ma mère, je m'entendais bien. Je n'ai jamais manqué de rien.

– Je ne t'ai même pas demandé ton âge.

– J'ai vingt-huit ans, commissaire.

– Tu n’as jamais été mariée ?

– Non.

– Fiancée ?

– Non.

Le commissaire eut le sentiment que la question du mariage gênait la fille, car non seulement son sourire avait disparu, mais l’assurance aussi qui éclatait habituellement dans son regard. Il décida d’insister :

– Tu as quand même des amis, garçons ou filles ?

– Des filles plutôt.

– Tu me sembles assez solitaire, Kaïra. Par exemple, pourquoi es-tu enfermée dans ta chambre quand les autres prennent part à la cérémonie de deuil ?

Kaïra rit franchement avant de répondre :

– Comment vais-je faire avec ma jambe, commissaire ?

Le commissaire eut presque pitié de l’infirmes, il s’excusa et demanda :

– Est-ce que ta mère s’entendait avec ton père ?

– Je ne les ai jamais vus se chamailler.

– Kaïra, continua Habib, Djaaba m’a dit qu’elle et ta mère Nassoumba ne s’aimaient pas du tout. Tu le savais, ça ?

– Oui, commissaire. C’est normal, c’étaient des coépouses.

– Explique-moi pourquoi Djaaba est enfermée.

– Je vous l’ai déjà expliqué, commissaire ; Djaaba est folle. Un jour, elle a failli mettre le feu à la maison, et, quand sa crise survient dans la rue, elle essaie d’arrêter les voitures en s’immobilisant au beau milieu de la chaussée ; elle est capable de tout. C’est pourquoi il faut l’enfermer. Le jour surtout, parce que le soir, généralement, elle est calme et elle dort tôt.

– Et c’est toi qui gardes la clé de sa chambre ?

– Oui, c’est mon père qui m’en a chargée, parce que moi, je suis souvent présente à la maison.

– Et tu t’entends bien avec elle, bien que tu sois la fille de sa coépouse ?

– Nous nous entendons très bien, commissaire.

- Elle te confie des secrets ?
- Parfois, oui.
- Est-ce qu'elle t'a dit que c'est elle qui a tué ta mère, Nassoumba ?

Les yeux de la fille se dilatèrent soudain, s'emplirent d'un éclat insoutenable. S'étant complètement redressée d'un coup de reins, elle se mit à tapoter sa canne. « Et voilà la faille : l'orgueil démesuré ! » pensa le commissaire.

– Djaaba a dit que c'est elle qui a tué ma mère ? cria-t-elle presque.

– Oui, Kaïra, c'est ce qu'elle affirme.

– Elle a dit quand et comment elle l'a tuée ?

– Oui, le soir d'orage, sous la pluie, elle l'a poignardée dans sa chambre, puis dans la cour où ta mère s'était enfuie.

Après quelques instants de silence, comme se parlant à elle-même, sans lever la tête, Kaïra murmura :

– Djaaba ne peut pas avoir fait ça.

– Est-ce que tu l'avais enfermée à clé le soir d'orage ?

– Non, je vous ai dit qu'on ne l'enferme pas tous les soirs.

– Tu ne peux donc pas savoir si elle est sortie ou non.

Kaïra soupira et se tint la tête à deux mains.

– L'as-tu vue avant l'orage ? demande Habib, décidé à ne pas donner à la jeune fille l'occasion de se ressaisir.

– Oui, je lui ai apporté à manger dans sa chambre.

– De quoi avez-vous parlé ?

– Elle se plaignait de ma mère. Elle l'accusait d'avoir détruit sa vie. Elle jurait de se venger un jour.

– Alors, tu ne peux pas soutenir que ce n'est pas elle qui a tué ta mère puisqu'elle a juré de se venger. Rappelle-toi aussi que tu m'as dit l'autre fois que ta mère t'avait confié que Djaaba avait juré de la tuer. Tout la désigne comme la coupable.

Kaïra ne protesta plus. Elle semblait avoir soudain recouvré son assurance, aussi se laissa-t-elle glisser légèrement contre le mur, comme détendue. Elle leva les yeux sur Habib et laissa tomber :

– Ce n'est pas Djaaba qui a tué Nassoumba, mais moi. Oui, c'est

moi qui ai tué Nassoumba.

Certes, le commissaire avait eu l'intuition que l'explication du meurtre de Nassoumba se trouvait dans cette chambre, mais il devait reconnaître qu'il n'avait aucunement prévu la tournure qu'avait prise l'interrogatoire. L'air grave, il regardait Kaïra qui, étrangement, souriait.

– Alors explique-moi comment tu as tué Nassoumba.

– Après l'orage, je me suis levée. Je savais qu'elle ne bouclait jamais sa porte. Comme elle avait peur de l'obscurité, elle laissait sa lampe-tempête allumée. J'ai pris un couteau que j'avais acheté la veille dans une boutique du marché de Médine. Je suis entrée dans sa chambre. Elle dormait. Je crois qu'elle a senti ma présence : elle a ouvert les yeux. Elle m'a demandé ce qui se passait, mais je ne lui ai pas répondu. Elle a insisté, alors j'ai sorti le couteau et je lui ai dit : « L'heure de ta mort a sonné. » Je lui ai enfoncé le couteau dans le ventre, au côté droit. Elle n'a pas crié, mais elle a fui dans la cour en se dirigeant vers l'appartement de son mari. Mais elle est tombée sur le ventre. Je lui ai planté le couteau dans le dos. Elle s'est mise à gémir faiblement. J'ai entendu du bruit dans l'appartement de son mari. J'ai regagné ma chambre et je me suis blottie dans cet angle, là. J'ai vu mon père ramper hors de sa chambre. Quand il est arrivé à côté de Nassoumba, il s'est couché sur elle et aucun des deux n'a plus bougé. Alors je suis sortie de ma chambre, je me suis approché des corps et j'ai crié au secours. Voilà comment ça s'est passé.

– Et où est le couteau avec lequel tu l'as tuée ? demanda Habib fortement impressionné par l'absence d'émotion dans la relation du meurtre.

– Je l'avais ici, mais je ne le retrouve pas. Je l'ai montré à Djaaba en lui expliquant tout. Il me semble que je l'ai oublié dans sa chambre.

– Pourquoi Djaaba se serait-elle accusée d'un crime qu'elle n'a pas commis ?

– Parce qu'elle rêvait de l'accomplir. Elle se donne le beau rôle, mais c'est moi qui lui ai tout expliqué.

– Alors, Kaïra, tu as donc tué ta mère !

– Non, commissaire, elle n'était pas ma mère.

– Comment ? Qu'est-ce que ça veut dire ça ?

– Elle n'était pas ma mère, commissaire, parce que moi, je suis la fille de Maa le Lamantin.

– Tu es la fille du Lamantin ? s'exclama le commissaire, incapable de cacher sa confusion, car jamais il ne se serait attendu à une affirmation apparemment aussi saugrenue mais qui pourtant semblait ouvrir devant lui un abîme, comme un mur d'irrationnel.

Nullement désarçonnée, la fille répondit avec une sérénité qui ajouta au trouble du policier :

– Oui, commissaire, je suis la fille de Maa. Regardez-moi, commissaire. Je ne ressemble en rien à Nassoumba et à son mari, ni à aucun autre Bozo. Personne d'autre que vous ne le sait, parce que les mortels, même bozos, ne peuvent entrer dans le secret des génies. Oui, je suis la fille de Maa et je vais vous expliquer ce que vous ne comprenez pas. Vous avez sans doute appris qu'il y a quarante-cinq ans, un homme blanc s'est mis en tête de capturer ma mère pour l'exhiber au zoo. Ce jour-là, j'étais avec elle dans le fleuve que vous appelez Niger, mais qui est en réalité le Djoliba. Ce qu'on ne sait pas, c'est que ma mère avait deviné l'intention de l'homme blanc depuis le jour où il en a été habité. Elle savait aussi que Gori, l'oncle de Nassoumba, allait succomber à la tentation. Il faut donc savoir que Maa n'a été aucunement surpris de ce qui lui est arrivé. Elle aurait pu éviter de fréquenter le fleuve ce jour-là, mais un génie ne recule pas devant des mortels. Elle m'a donc prise dans ses bras et nous sommes descendues du cinquième ciel jusqu'en ce lieu du Djoliba où ma mère savait que les deux mortels nous trouveraient. En fait, c'est elle-même qui les a guidés vers nous, car si elle l'avait voulu, elle les aurait rendus aveugles à jamais. Ils nous ont donc vus et ont lancé leurs harpons. Ma mère a été touchée à peine, au foie et au poumon, et moi, j'ai été atteinte à la jambe droite. Ma mère m'a renvoyée au cinquième ciel aussitôt et elle a été capturée par le filet des deux imbéciles.

– Attends, Kaïra, l'interrompt le commissaire qui paraissait subjugué aussi bien par le conte qu'il entendait que par le talent de la conteuse. Si je t'ai bien comprise, ta mère est un génie : alors, comment un génie peut-il être vulnérable aux armes des mortels ?

– Justement, commissaire, vous avez posé une question de mortel, répondit la fille avec un sourire quelque peu narquois. Ma mère est effectivement invulnérable à vos armes, mais il faisait partie de son plan de se laisser prendre et de leur permettre de me blesser. En réalité, je n'ai pas été du tout blessée, commissaire, ma jambe droite paralysée n'est qu'une illusion que j'entretiens, car, vous vous en doutez, j'ai des pouvoirs, moi aussi, parce que je suis l'enfant des génies. Je lis dans vos pensées, commissaire, que vous allez me demander pourquoi ma mère a accepté d'être exposée au public des

mortels et si, ainsi, elle n'a pas nui à son pouvoir. Est-ce que je me trompe, commissaire ?

Habib était mal à l'aise. Il avait compris qu'il se trouvait devant une fille intelligente, mais pas au point de le réduire, lui, le commissaire, au rôle de figurant, car c'était bien Kaïra qui dirigeait l'entretien. « Qu'est-ce qui m'arrive ? » s'interrogea le policier avant de répondre :

– Non effectivement, j'allais t'en faire la remarque. Mais continue, Kaïra.

– Vous êtes un homme honnête, commissaire, je vous en remercie. Je disais donc que ma mère avait monté ce scénario intentionnellement. Entre nous, les génies des eaux, et les Bozos, il y a un pacte que chaque partie est tenue de respecter, on vous l'a expliqué, je sais. Or ma mère avait vu le germe de la désobéissance dans le cœur de Gori, l'oncle de Nassoumba. Il fallait circonscrire le mal avant pour qu'il n'éclabousse pas toute l'ethnie bozo. Il fallait donc faire un exemple non seulement en punissant le funeste projet, mais en en extirpant les racines. C'est pourquoi ma mère a décidé de réduire à néant tout ce qui, de près ou de loin, avait un lien avec Gori. Dès lors, Gori avait été maudit, et, avec lui, toute son ascendance et sa descendance. Maa, ma mère, savait aussi qu'Aliou Kouata aimait Nassoumba, la nièce de Gori. C'est pourquoi elle a décidé de faire en sorte que Nassoumba n'ait pas de descendance ; pour la punir davantage, elle a fait mourir ses deux premiers-nés, puis elle s'est arrangée pour que je sorte bébé du ventre de Nassoumba. Voilà comment, moi, fille de Maa, je me suis retrouvée dans la maison du chef des Bozos de Kokri.

Le commissaire était comme fasciné par tant de maîtrise, d'éloquence et d'assurance de la part d'une fille de vingt-huit ans qui paraissait réciter une leçon. Il n'y avait qu'une solution pour éclairer ce mystère : laisser la fille parler jusqu'au bout.

– Et ma mère avait vu juste, comme toujours. Quand je suis sortie de son ventre, Nassoumba a constaté que non seulement j'étais une fille, mais que j'avais aussi la jambe droite paralysée. Elle a eu mal, très mal. Je sais que, si elle avait été seule, elle m'aurait étouffée. Mais c'était la punition d'un génie, elle n'y pouvait rien. Je suis sûre, commissaire que vous avez envie de me demander pourquoi j'ai aimé Nassoumba en sachant que j'étais venue la punir. Eh bien, effectivement, cela aussi faisait partie du plan de ma mère, c'est elle-même qui me l'a expliqué plus tard. Je devais me comporter comme une fille de mortels : elle m'a guidée du haut de son cinquième ciel pour que j'aie l'impression d'être un enfant de

mortel. J'étais donc très attachée à Nassoumba et je souffrais quand elle souffrait. Jusqu'au jour où ma mère a décidé que l'heure de la punition avait sonné. Petit à petit, j'ai commencé à voir le véritable visage de Nassoumba et sa cruauté m'apparaissait de plus en plus inadmissible. C'est surtout quand elle s'est mise à maltraiter Djaaba, que j'aime bien, que j'ai commencé à me poser des questions. J'avais également remarqué que les garçons m'aimaient mais me fuyaient. C'est Sodjè qui m'a ouvert les yeux le jour où il est parti d'ici, quand il a dit que je mourrais célibataire et sans enfant. Depuis lors, mes yeux se sont ouverts. J'avais cru que j'allais devenir folle. Ma mère, le Lamantin, a compris ; un soir, elle m'est apparue dans mon sommeil et m'a tout expliqué. Elle m'a rassuré en me faisant comprendre que j'étais un génie, fille de génie et que j'allais bientôt regagner le cinquième ciel. Mais, auparavant, je devais accomplir la mission dont j'avais été chargée. Elle m'a donné toutes les instructions qu'il fallait pour que Nassoumba ne survive pas. C'est dire que, moi, je n'ai pas du tout été surprise par l'orage. Et tout s'est déroulé comme ma mère l'avait prévu. Voilà, commissaire. Est-ce que vous vous posez d'autres questions ?

Habib la regardait avec compassion, mais ne laissa pas apparaître son émotion pour ne pas donner l'impression à Kaïra qu'elle était effectivement toute-puissante. Toutefois, il n'y avait plus aucun doute : Kaïra était bel et bien l'assassin de sa mère Nassoumba. Comme un puzzle, les éléments du drame se mettaient en place, avec pour pièce centrale le Lamantin. Le commissaire dut se rendre à l'évidence : il n'y avait pas pensé. Une fois ce constat fait, le policier se sentit beaucoup plus à l'aise.

– Si j'ai bien compris, dit Habib, tu as poignardé Nassoumba au foie et au poumon, tout comme Gori et Frédéric ont agi avec ta mère ?

– Parfaitement, commissaire, vous avez très bien compris, répondit Kaïra avec fierté.

– Pourquoi n'as-tu pas avoué dès la première fois où je suis venu t'interroger ?

– Parce que je n'avais pas encore reçu d'instructions de ma mère. Chez nous, les Lamantins, on obéit strictement à ses parents.

Le portable du commissaire sonna : le labo confirmait que le couteau était bel et bien l'arme du crime. Habib dit :

– Alors Kaïra, tu as assassiné ta mère Nassoumba. Je dois faire mon devoir : je t'arrête et ce sera à la justice de statuer sur ton cas. Prends donc quelques affaires et passe devant. Je t'emmène.

La jeune fille s'exécuta et expliqua :

– Je vous redis, commissaire, que je n'ai pas assassiné ma mère, mais une mortelle qui s'appelait Nassoumba. Ce que vous allez décider n'a aucune importance, parce que, de toute façon, ma mère viendra me chercher pour m'emporter au cinquième ciel.

Lorsque la porte s'ouvrit, un mouvement parcourut la foule réduite qui attendait encore dans la cour. Les policiers entourèrent aussitôt la prévenue et leur chef. Un d'entre eux prit la valisette de la fille qui marchait difficilement avec sa canne. Des vociférations retentirent du côté des adultes : c'était le jeune frère du chef Kouata qui protestait de nouveau, mais de loin, car ses amis l'empêchaient de s'approcher des policiers.

– Ce policier est un mécréant ! hurlait l'oncle de Kaïra. Il ne respecte pas notre deuil et se permet d'emmener ma nièce qui pleure son père et sa mère. Mais tu le regretteras, toi, le policier, parce que la colère de Dieu s'abattra sur toi !

Devant le portail, tenus en respect par les autres agents de police, un groupe d'adolescents et de jeunes adultes s'agitait. Kaïra embarquée, les deux 4x4 démarrèrent, suivis de la voiture du commissaire. C'est alors que les jeunes Bozos mécontents se déchaînèrent, insultant, maudissant et jetant des pierres.

Habib conduisait calmement non seulement parce que la circulation était fluide, mais aussi parce qu'il ressentait une paix intérieure. L'enquête avait été difficile, pénible parfois, mais elle était terminée. Ce que ses chefs et la justice décideraient ne le concernait pas : il avait fait son travail envers et contre tout, c'était l'essentiel, et Sosso ne se serait pas sacrifié inutilement. Bien sûr, Kaïra lui inspirait une profonde pitié, mais, au cours de cette enquête, il en avait rencontré tant d'autres pareils. Il n'y pouvait rien.

Son portable sonna ; il écouta et, par radio, ordonna aux 4x4 de le précéder à la Criminelle, avant de bifurquer. « Sosso est mort ! » répétait inlassablement une voix dans sa tête. Deux grosses larmes perlèrent sur les joues du commissaire alors qu'il s'engageait sur la route de l'hôpital du Point G. Le miracle n'avait donc pas eu lieu. « Je l'ai tué, se disait Habib, c'est moi qui l'ai tué. » Il ne voyait plus que le visage du jeune inspecteur, avec son sourire taquin, ses

colères et ses joies d'enfant. Il se remémorait les dix années au cours desquelles le jeune Sosso avait été son collaborateur le plus sincère, le plus efficace, le plus loyal. Combien de fois n'avait-il pas pris la défense de son chef à ses risques et périls ? Combien d'ennemis ne s'était-il fait par fidélité à son chef ? « J'ai mis la barre trop haut, il a voulu faire comme moi et il s'est perdu », pensa le commissaire. Que deviendraient sa pauvre vieille mère, son pauvre vieux grand-oncle dont il était le seul espoir ? Et Atita qui s'ouvrait à la vie et attendait d'entrer au pays du bonheur, qu'allait-elle devenir ? Si jeune, si belle, être victime du sort ! À quoi aurait mené son obstination à découvrir la vérité, sinon à causer la mort d'un homme jeune qui aimait la vie et la croquait à pleines dents... ?

Après s'être garé sans savoir comment, Habib monta les marches du service des urgences. Une infirmière le guida vers une autre chambre. Sosso était là, étendu, la tête de travers. Le commissaire se figea comme s'il avait peur d'avancer. Il vit, comme dans un rêve, Sosso tourner la tête, le regarder et sourire en l'appelant d'une voix faible.

– Chef...

– Habib tremblait et n'osait pas avancer. Dans son dos, l'infirmière chuchota :

– Je voulais vous faire part de cette bonne nouvelle, inspecteur, mais notre conversation a été interrompue dès que j'ai prononcé « Sosso est... ». Je n'ai plus pu vous joindre. J'ai dû vous effrayer, excusez-moi. Ne vous attardez pas, il est encore trop fatigué.

Alors, le commissaire tomba à genoux, prit la main de son jeune collaborateur qu'il regardait comme une apparition.

– C'est toi, Sosso ? Tu es vivant ?

– Oui, chef, répondit Sosso d'une petite voix, je suis vivant. Le Lamantin n'a pas voulu de moi.

Cette plaisanterie ramena le commissaire à la réalité, car il y avait reconnu la marque de son collaborateur. Il posa sa tête dans le creux de l'épaule du jeune homme, lui demanda des nouvelles d'Atita (qui n'allait pas tarder à arriver selon Sosso) et ils rirent doucement. Habib finit par se lever et s'asseoir sur une chaise.

– L'enquête, chef, est-ce que nous avons gagné ? s'inquiéta l'inspecteur.

– Nous avons arrêté l'assassin : tu ne me croiras pas si je te dis que c'est Kaïra, la fille de Nassoumba.

– Sans blague ? Elle a assassiné sa mère ?

– Eh oui, mon petit, c'est une histoire de fous. Nous avons arrêté l'assassin, mais il n'est pas sûr que nous ayons gagné, Sosso ; désormais, je me pose beaucoup de questions sur moi et sur nous, les Noirs africains. Je t'expliquerai tout ça quand nous nous retrouverons à la Criminelle. Alors remets-toi vite. Euh... pendant que j'y pense, ton grand-oncle m'a chargé de t'attacher ce talisman (qu'il tira de sa poche) au poignet droit. Soulève un peu ton bras. À chacun son Lamantin, n'est-ce pas ?

Sosso s'exécuta en riant.

Le commissaire l'embrassa encore, lui caressa la joue et tourna le dos.

– S'il vous plaît, chef, dit alors l'inspecteur en tendant une lettre.

– Mais, Sosso ! C'est ma lettre de démission !

– Oui, chef, excusez-moi, mais le Lamantin m'a formellement interdit de la transmettre.

C'est à ce moment précis qu'Atita s'encadra dans la porte, le visage illuminé d'un large sourire. La jeune fille ne fit même pas attention au commissaire, se précipita sur Sosso qu'elle prit dans ses bras, et les jeunes gens s'embrassèrent follement sous le regard ému de Habib.

C'est en riant que le commissaire referma la porte derrière lui, juste au moment où passait le docteur Kanté qui le taquina :

– Vous voyez, commissaire, le miracle s'est produit.

– C'est exact, docteur, je vous dois un grand merci.

– Je n'y suis pour rien, commissaire ; je crois que c'est plutôt le Lamantin que vous devriez remercier.

– Vous n'allez pas vous y mettre vous aussi, docteur ! Je vais finir par devenir fou ! plaisanta le policier sur un ton faussement courroucé.

C'est en descendant les marches de l'escalier d'un pas juvénile et en chantonnant qu'il se dirigea vers sa voiture : jamais le commissaire Habib n'avait été aussi heureux.

DÉJÀ PARUS CHEZ FAYARD NOIR

Éditions originales

Jean-Philippe Arrou-Vignod, *Ferreira revient*

Brigitte Aubert, *Nuits noires*

François Barcelo, *Les Chroniques de Saint-Placide de-Ramsay*

Noël Balen, *Les Fleurs du bal*

Alain Brezault, *La Noce des Blancs cassés*

Ken Bruen, *En effeuillant Baudelaire*

Ken Bruen, *Hackman Blues*

Ken Bruen, *London Boulevard*

Ken Bruen, *Rilke au noir* suivi de *Dernier Appel à Louis MacNeice*

François Caradec, *Le Doigt coupé de la rue du Bison*

James Crumley, *Folie douce*

Jean-Louis Debré, *Quand les brochets font courir les carpes*

Alain Demouzon, *Agence Melchior*

Alain Demouzon, *Un amour de Melchior*

Rolo Diez, *Éclipse de lune*

Roberto Drummond, *Sang de Coca-Cola*

James Durham, *Delta Queen*

Dominique Forma, *Skeud*

Tom Grimes, *Mémoires sous médocs*

Pierre Hanot, *Les Clous du fakir*

Joseph Incardona, *Remington*

Russell James, *Peindre au noir*

Moussa Konaté, *L'Empreinte du renard*

Carlo Lucarelli, *Enquête interdite*
Sam Millar, *Poussière tu seras*
Eddie Muller, *Mister Boxe*
Eddie Muller, *Shadow Boxer*
Fabrice Nicolino, *Le Vent du boulet*
Philippe Paringaux, *Blues blanc*
Chantal Pelletier, *L'Enfer des anges*
Chantal Pelletier, *Noir Caméra !*
Chris Petit, *Le Tueur aux Psaumes*
Scott Phillips, *Cottonwood*
Jean-Bernard Pouy, *Nus* (Grand prix de l'Humour noir 2008)
Jean-Bernard Pouy, *La Récup'*
Anne Secret, *L'Escorte*
Romain Slocombe, *La Crucifixion en jaune IV : Regrets d'hiver*
Romain Slocombe, *L'Océan de la stérilité I : Lolita complex*
Tito Topin, *Bentch & Cie*
Tito Topin, *Bentch blues*
Tito Topin, *Cool, Bentch !*
Georgui et Arkadi Vaïner, *38, rue Petrovka*
Eric Miles Williamson, *Noir béton*
Don Winslow, *La Griffes du chien*

Rééditions

Frédéric Dard, alias Max Beeting, *On demande un cadavre*
Frédéric Dard, alias Wel Norton, *Monsieur 34*
Frédéric Dard, alias Frédéric Charles, *La Main morte*
Frédéric Dard, alias F. D. Ricard, *Le Mystère du cube blanc*
Frédéric Dard, alias Frédéric Charles, *Vengeance !*
Frédéric Dard, alias Frédéric Charles, *La Grande Friture*

Frédéric Dard, alias Max Beeting, *La Mort silencieuse*

Frédéric Dard, alias Verne Goody, *Vingt-huit minutes d'angoisse*

Frédéric Dard, alias Cornel Milk, *Le Tueur aux gants blancs*

Frédéric Dard, alias Cornel Milk, *Le Disque mystérieux*, suivi de
L'Assassinat du somnambule

Alain Demouzon, *Le Premier-né d'Égypte*

Alain Demouzon, *Mouche*

Alain Demouzon, *Un coup pourri*

Alain Demouzon, *Le Retour de Luis*

Alain Demouzon, *La Pêche au vif*

Alain Demouzon, *Mes crimes imparfaits*